This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
15676
HN 3FJD 4

KC 15676
Ga 78-71

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Robert Sinclair Esqr

ADVOCATE.

A TRES-PUISSANTE,

ET

SERENISSIME PRINCESSE

CHRISTINE

REINE DE SUEDE,

GOTS, ET VANDALES.

...sse de Finlande.

Penſées Morales

de

MARC ANTONIN

Empereur de ſoy & a ſoy

mesme

A AMSTELDAM,

Ches Iean Raveſteyn. An. 1659.

Ga 73.71

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

A TRES-PUISSANTE,

ET

SERENISSIME PRINCESSE

CHRISTINE

REINE DE SUEDE,

DES GOTS, ET VANDALES.

Grande Princeſſe de Finlande, Ducheſſe d'Eſtonie, Carele, Bremen, Ferden; Stetin-Pomeranie, Caſſubie & Vandalie: Princeſſe de Rugе, Dame d'Ingrie, & Wiſmar, &c. ma ſouveraine Dame & Maiſtreſſe.

MADAME,

Dans le travail de mes exercices en France, où j'ay taſché à me former l'eſprit, pour bien employer au ſervice de voſtre Majeſté, ou dans les armées, ou dans ſes autres affaires, les forces que j'attens de l'âge. Cette traduction des Penſées morales de Marc Antonin, a eſté le premier eſſay de ce que j'ay acquis d'uſage en la langue des François, que nous avons la reputation d'apprendre avec plus de faci-

lité qu'aucune autre des Nations voiſines. J'ay choiſi cét Autheur, pource qu'ayant remarqué lors que je partis de la Cour, que voſtre Majeſté en faiſoit ſes delices, & ſe ſeparoit ſouvent de ſa ſuite dans les promenades, pour s'entretenir ſeule avec cét Empereur; je fis deſſein d'apprendre à bien obeïr, par la converſation de celuy-là meſme qui inſtruiſoit voſtre Majeſté à commander ſi parfaitement; & ſes meditations m'eſtant devenuës familieres, je n'ay rien eu plus à la main pour exercer mon ſtyle. Maintenant que je prepare mon retour, pour conſacrer ma vie au ſervice de voſtre Majeſté, & ſatisfaire au devoir de ma naiſſance, j'ay penſé que je m'acquitterois envers la France d'une partie des faveurs que j'y ay receuës, & des inſtructions que j'y ay priſes, ſi je luy laiſſois pour reconnoiſſance les conſeils de ce ſage Prince, qu'elle n'a point encore veus en ſa langue. La plus courtoiſe & la moins envieuſe de toutes les Nations ne me blâmera point de luy rendre, en bons avis d'un Prince Philoſophe, les paroles que j'ay appriſes en la lecture de ſes Romans; & ſi l'habit François dont je l'ay reveſtu tient encore quelque choſe de l'Eſtranger, il ſe trouvera peut-eſtre quelqu'un, en ce grand nombre de rares eſprits, qui prendra la peine de le rajuſter

à la

à la mode, me loüant d'avoir osé travailler sur un si grand sujet, & mettre en œuvre une si riche étoffe. Ce n'est donc pas, MADAME, à vostre Majesté que je presente ce livre qu'elle voit tous les jours en son original ; Mais je m'addresse à Elle pour obtenir la permission de disposer du fruict d'un arbre qui luy appartient ; & en mesme temps je la supplie d'agréer que je cherche aupres d'Elle la protection contre une plainte raisonnable que pourront faire mes compatriotes, en faveur desquels il sembloit que je devois plûtost avoir traduit cét Autheur en nostre langue Suedoise. Je le traduiray quand il plaira à vostre Majesté. Mais j'ay à leur répondre, qu'ils peuvent bien souffrir sans jalousie, que les autres peuples admirent dans les livres une partie de cette mesme sagesse, qu'ils voyent brillante & animée dans la conduite & les actions de vostre Majesté, qui dans un siecle où la vertu bannie de la plus part des Cours des Princes est reduite à declamer dans les écoles, a fait voir que la regle du bien est inflexible, & que la gloire des Rois est appuyée sur les mesmes maximes qui font l'innocence des particuliers. Ainsi, MADAME, nous n'avons rien à desirer pour nostre felicité, que la continuation des graces de Dieu sur vostre Majesté, de qui nous ne

ſommes pas moins ſujets par le reſpect de ſes vertus, que par le droict legitime de la ſouveraineté; Et nous pouvons ſans envie donner aux autres peuples la lecture de l'Antonin, de la meſme façon qu'on leur envoye les pourtraits de voſtre Majeſté, puis que nous en gardons l'original. Je ſuis,

MADAME,

DE VOSTRE MAJESTE',

Tres-humble, tres-obeiſſant, & tres-fidele ſerviteur & ſujet:
B. I. K.

De Paris le 15. Octob. 1650.

AU

AU LECTEUR

Advis utile.

IL importe à ceux qui s'arresteront aux conseils de ce livre, qu'ils sçachent premierement quel a esté celuy qui les donne, & quels effects ils ont eu en sa propre conduite : ils en seront pleinement informez par les Autheurs de l'histoire Romaine : & cependant ils peuvent tenir pour certain, que l'Empire n'a jamais esté gouverné par un Prince plus sage, meilleur, & plus vaillant que Marc Aurele Antonin.

Cét escrit qu'il nous a laissé a esté produit par intervalles au milieu d'une multitude innombrable d'affaires difficiles qui survinrent pendant son regne ; Car meditant sur ses propres actions selon les occurrences des evenemens à divers temps, il mettoit en reserve pour son usage les instructions qu'il en avoit tirées. cela se connoist bien clairement en quelques articles qu'il a marquez du nom des lieux où il se trouvoit ; & par là mesme, on apprend que quelques-unes de ces reflexions ont esté faites dans les expeditions militaires.

Ainsi ces deux livres ne sont qu'un ramas de pensées morales, escrites à mesure que les occasions les ont fait naistre ; mais écrites avec la negligence & la brieveté, qui se trouvent en tous les memoires que les hommes font pour eux seuls, ou pendant que les choses sont presentes à leur

eſprit, peu de paroles leur ſemblent ſuffire pour les exprimer.

C'eſt pourquoy il ne faut demander icy, ny une ſuite en l'ordre des penſées, ny des ornemens en l'expreſſion. qui voudra de la doctrine arrangée methodiquement, ou de la politeſſe dans les paroles, il la doit chercher parmy les gens d'Eſcole & de loiſir, ou dans les gens eſcrits de ceux qui font meſtier de limer toutes les pieces de leurs periodes. C'eſt icy un Empereur qui parle: un langage mol & traiſnant ne ſied point à ceux qui commandent; & de plus la ſecte Stoïque, dont ce Prince faiſoit profeſſion, eſtoit ſobre en paroles juſques à l'obſcurité.

Il eſt vray qu'il s'explique en termes propres, forts, & ſignificatifs, mais tellement concus, qu'en pluſieurs endroits il eſt difficile de penetrer ſon ſens, & fort malaiſé par tout de le rendre en une autre langue. Et c'eſt peut-eſtre ceſte raiſon, jointe au défaut des manuſcrits Grecs, qui a rendu les premieres traductions Latines ſi defectueuſes, & qui a fait que dans ceſte foule de verſions de toutes ſortes de livres anciens, bons & mauvais, dans les langues vulgaires, cét Autheur n'a point trouvé de place. Car ceux qui ont parfaitement entendu le Grec, & leur propre langue, ont deſeſperé de luy pouvoir donner la vigueur & la grace qu'il a dans ſon original. En effect il ne paroiſt juſques icy que deux traductions: L'une en Anglois, mais faite par un François (Monſieur Meric Caſaubon a de plus obligé le public d'une excellente edition Grecque & Latine.) Et voicy l'autre en François, mais faite par un Suedois, qui peut-eſtre ne l'auroit pas entrepriſe s'il eſtoit né en France.

Il

Il n'eſt pas beſoin neantmoins de ſe mettre fort en peine d'excuſer cette obſcurité, qui n'eſt impenetrable qu'en cinq ou ſix endroits, ny le meſlange confus des matieres, ny meſme la repetition frequente de pluſieurs enſeignemens; pource que ces defauts ſont premierement couverts & recompenſez par des commoditez qui les accompagnent. Car l'eſprit ſe plaiſt à percer les ombres, & entendre plus qu'on ne luy dit; il aime auſſi la varieté, & un peu de deſordre le rejoüit; enfin la repetition d'un avis, qui ſembloit d'abord paradoxe & dur à digerer, le familiarize avec noſtre penſée, & luy oſte le viſage d'étranger. Mais de plus, il eſt certain que cette forme d'eſcrire des conſeils, à l'iſſuë des actions, a une force merveilleuſe de nous perſuader par ſa naïfveté: & ces preceptes ſortans fraiſchement de la pratique du bien, ſont encore pleins d'eſprits & de vie, & s'appliquent avec une facilité incroyable a la production de ſemblables effects; au lieu que les theorémes de l'eſcole, exprimez de la contemplation d'un Philoſophe de cabinet, nous font touſjours ſuſpects de ne ſe pouvoir plier commodement à l'uſage de la vie.

Or qui ozeroit reprocher à un Empereur, qui a eſté les delices & l'admiration de ſon ſiecle, que l'auſterité de ſes maximes eſt incompatible avec la bien-ſeance de la Cour. C'eſt en cela principalement que la lecture de ce livre eſt profitable au public, dans corruption de nos temps, afin que la doctrine d'une vertu tres-ſevere, pratiquée à la veüe de tout l'univers, pendant un regne de vingt années,

confonde la Politique malicieuſe, qui faiſant paſſer la vertu pour une ſimplicité pedanteſque, enſeigne effrontement que les premieres qualitez d'un grand Prince ſont la diſſimulation & l'infidelité.

Si cét eſcrit tombe en la main de ceux qui ſe croyent bien diſpenſez de s'examiner eux-meſmes par la multiplicité des affaires qui les occupent, comme ſi l'eſtude & la meditation eſtoient l'exercice des ſeuls faineants, ils auront honte en quelque dignité qu'ils ſoient, de comparer leurs emplois avec les travaux d'Antonin, qui pourtant ne l'ont pas empeſché de veiller ſur ſoy-meſme, & nous laiſſer ces threſors de ſageſſe.

Enfin, ces delicats qui imputent à la rigueur du Chriſtianiſme toute l'aſpreté de la temperance, dont l'obſervation leur ſemble impoſſible dans l'abondance & le pouvoir, apprendront en ce livre, que la nature ſeule conduite par la raiſon, exige preſqu'autant de moderation dans les plaiſirs, que nous en preſcrit l'Euangile.

Il eſt vray qu'il faut prendre garde qu'Antonin a trop donné à la nature, conſiderée en l'eſtat où elle ſe trouve depuis la corruption du peché, & par le meſme defaut de lumiere, pour n'avoir pas eſté inſtruit en la doctrine Chreſtienne, il eſt tombé en pluſieurs erreurs, dont il eſt à propos que ceux qui s'affectionneront à cette lecture ſoient avertis.

Les principales ſont qu'il a eſtimé que la haute partie de nos ames eſtoit une portion de la ſubſtance divine, & pour cela il ne feint point de luy donner le nom de Dieu : ce qui a eſté diſſimulé en quelques endroits de cette traduction, où il s'eſt

pû faire ſans rompre le reſte du ſens de l'Autheur. Sur ce fondement il poſe une loy & une raiſon commune, ſelon laquelle les Dieux & les hommes doivent agir; En quoy il enveloppe cette autre enorme fauſſeté de la pluralité des Dieux. Et en general, il peche fort ſouvent, attribuant à la nature divine des choſes qui ne luy ſont pas convenables. Pour le monde, il incline à le penſer eternel, & neantmoins il accommode ſouvent ſes avis aux diverſes hypotheſes des ſectes differentes ſur le commencement & la fin de l'univers.

Toutes ces erreurs capitales, & quelques autres de moindre conſequence, ne ſurprendroit pas le Lecteur qui ſera ſur ſes gardes; elles ont eſté mille fois refutées par de grands hommes de noſtre Religion, & il ſemble que la Providence divine ayt permis que cét ouvrage d'Antonin, excellent au reſte, mais noircy par endroits de ces abſurditez, ſoit paſſé à la poſterité, afin de nous faire voir dans un exemple illuſtre, juſques où peuvent aller les derniers efforts de la nature deſtituée de la grace. Car il n'a rien manqué à ce grand homme; il eſtoit d'un temperament doux & flexible, d'un eſprit penetrant & ſerieux, il a eſté elevé dans une maiſon pleine de bons exemples, inſtruit par les plus ſages Philoſophes de ſon ſiecle; il s'eſt trouvé dans la plus elevée condition des hommes, où il a veu tous les evenemens qui peuvent contribuer a former la prudence. Il a eu un deſir inſatiable de la vertu, & toute ſa vie a eſté un continuel exercice pour atteindre à la perfection dont un homme eſt capable. Et avec tout cela il s'eſt égaré dans les tenebres, &

n'a

n'a jamais découvert la ſource du vray bien, la cauſe de nos deſordres, ny la derniere fin des actions humaines. De façon que ſes erreurs nous monſtrent ce que nous devons à la Grace du Reparateur de noſtre ſalut. Et en ſomme, les enſeignemens d'Antonin ne peuvent aujourd'huy nous ſervir autrement que la ſeve du ſauvageon à l'Arbre franc qui eſt enté deſſus, elle donne bien la nourriture & la groſſeur au fruit, mais la ſaveur & l'eſpece viennent de la bonne tige, dont la greffe a eſté priſe.

Quant au Traducteur, il declare d'abord qu'il ne veut point de procez avec Meſſieurs les Critiques. Si on le chicane ſur la propre ſignification de quelque mot, dés à preſent il donne les mains, & reſolu à ſe laiſſer condamner ſans repartie, il prie ceux qui ſont plus adroits que luy, d'employer à mieux faire, le temps qu'ils perdroient à le blâmer. Il croit neantmoins qu'il aura peu de Cenſeurs; car ceux qui n'entendent pas la langue Grecque ne ſçauroient l'accuſer de n'eſtre pas fidele, & ceux qui y ſont verſez connoiſtront auſſi la difficulté de cette traduction, & pardonneront plus volontiers quelques fautes legeres, qu'ils ne ſe donneront la peine de les corriger. Pour la diction, ſi elle ſe trouve ſouvent dure & contrainte, cela peut venir en partie de ce que les penſées de l'Autheur, ne ſont ny du gouſt du peuple, ny des façons de parler communes, & peut-eſtre auſſi pource que c'eſt un Eſtranger qui s'efforce de parler aux François en leur langue.

LIVRE PREMIER DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy-meſme.

I. I'AY appris de mon ayeul VERUS à eſtre de douce humeur, & à me garder de la colere. I'ay appris de mon pere tant par ſa reputation, que par le reſſouvenir que j'ay de ſa façon d'agir, à regler toutes mes actions ſelon la bienſeance, & à me former des mœurs vigoureuſes & dignes d'un homme. I'ay ſuivi l'exemple de ma mere en la pieté envers les Dieux, en la liberalité envers les hommes, & au ſoin de me garder non ſeulement de faire de mauvaiſes actions, mais d'en avoir meſme la penſée; & auſſi en la frugalité dans une forme de vivre eloignée du luxe ordinaire des perſonnes riches. Et j'ay retenu de mon biſayeul, que le vray moyen de me dreſſer à la vertu n'eſtoit pas de frequenter les lieux des exercices publics; mais bien d'avoir aupres de moy de bons maiſtres avec qui je peuſſe

converſer en la maiſon: & que pour cela je ne devois épargner aucune dépence.

II. Celuy qui fuit mis aupres de moy pour mon education, me fit connoiſtre que je ne me devois point affectionner aux ſpectacles des courſes de chevaux, ou de Gladiateurs, juſques à favoriſer les partis des uns contre les autres; mais que je devois avoir ſoin de m'endurcir au travail, de me contenter de peu, de ne point commander à autruy ce que je pouvois faire moy meſme, de ne me pas intriguer en pluſieurs affaires, & de n'eſtre point facile à croire les rapports & les mediſances.

III. Diognetus m'a enſeigné qu'il ne falloit point appliquer mon eſprit à des choſes vaines, ny donner créance aux charmes, aux ſortileges, à toutes ces illuſions & preſtiges des demons que les impoſteurs nous content: Que je ne devois point nourir des oiſeaux pour mon divertiſſement, ny me laiſſer aller au deſir & à la curioſité de choſes ſemblables. Il me donna auſſi conſeil de ſouffrir paiſiblement les paroles libres, de m'attacher à l'eſtude de la Philoſophie, d'écouter premierement Bacchius, puis Tandaſides, & Marcian; d'écrire des dialogus aux premieris années de ma jeuneſſe, & de me ſervir d'un matelas pour lit, & d'une peau pour couverture,

re, & des autres choſes qui ſont à l'uſage de la diſcipline Grecque.

IV. Par l'avis de Ruſticus, il me vint en la penſée que mes mœurs avoient beſoin de correction & de culture. Je luy ay l'obligation de ne m'eſtre point tourné vers la Sophiſtique, & l'ambition de faire des commentaires ſur les Maximes connuës dans la Philoſophie, ou de declamer des exhortations faites à plaiſir; Que je n'ay point affecté de me faire admirer, en faiſant l'homme ſçavant & laborieux; Que j'ay quitté l'eſtude de la Rhetorique, de la Poëſie, & de toute grace extraordinaire dans les paroles. Je luy dois auſſi que je ne me ſers point dans la maiſon de robbe de chambre, ny d'autres ſemblables choſes qui reſſentent ſa delicateſſe. I'ay de luy-meſme d'écrire mes lettres ſimplement, & de la façon qu'eſt celle qu'il écrivit de Sinueſſa à ma mere. C'eſt de luy que j'ay apris à m'appaiſer aiſement, & à n'eſtre point difficile à la reconciliation auſſi toſt que ceux qui nous ont émeus, ou fait quelque choſe mal à propos, veulent rentrer dans leur devoir: Qu'il faut lire avec application, & ne s'imaginer pas que ce ſoit aſſez de prendre une notion confuſe & generale de ce qu'on a leu, & qu'il ne faut pas croire legerement à ces hableurs qui

tournent avec beaucoup de paroles autour d'une affaire ſans en toucher le fonds. Enfin ce fut luy qui me donna la connoiſſance des commentaires d'Epictete, qu'il tira de ſa biblioteque pour m'en faire preſent.

V. Apollonius m'a enſeigné à chercher la liberté & une conſtance aſſeurée; à n'avoir jamais égard, pour peu que ce fuſt, à autre choſe qu'à la droite raiſon, & à eſtre toûjours égal, ſoit dans les grandes douleurs, ſoit en la perte des enfans, ſoit dans les longues maladies. Le meſme m'a fait voir clairement & manifeſtement par ſon propre exemple, & par les choſes meſmes, qu'il peut arriver que celuy qui aura eſté quelquefois violent, devienne plus remis & plus doux. Dans les conferences & les explications des écrits des Philoſophes, il n'eſtoit point difficile & pointilleux: Enfin il eſtoit tel, que publiquement & ouvertement il eſtimoit l'adreſſe qu'il avoit à enſeigner les preceptes de la Philoſophie, le moindre de tous ſes biens. I'ay de plus apris de luy-meſme de quelle façon les biens-faits (qui ſont reputez pour tels) doivent eſtre receus des amis, en ſorte que nous n'en devenions pas plus ſoûmis & obligez qu'il n'eſt raiſonnable, aprés les avoir receus; ny qu'au contraire ils paſſent ſans effet, & ſans que celuy qui les

les reçoit en teſmoigne du reſſentiment.

VI. En Sextus, j'ay remarqué la douleur de la converſation, & l'exemple d'une maiſon gouvernée par l'amour paternel, un ferme propos de vivre ſelon la nature, une gravité non feinte, un ſoin exact à ſonder l'inclination de ſes amis pour les ſervir; de la facilité à ſouffrir les ignorans & les ſimples; & nulle oſtentation, hors de temps, à faire montre des hautes Maximes de la ſageſſe en preſence de ceux qui ſe laiſſent mener par ler erreurs & opinions populaires; Bref des mœurs accommodantes à toutes ſortes de perſonnes. Il arrivoit de là que ſon entretien eſtoit plus agreable que toutes les flateries des complimens, & qu'il eſtoit en meſme temps en grand reſpect auprés de tous ceux qui traittoient avec luy. Il avoit une certaine methode promte, & fort aiſée, pour trouver & mettre en bon ordre les preceptes neceſſaires à la vie. Il ne paroiſſoit en luy aucune marque de colere, ou d'autre émotion quelconque; mais il eſtoit en meſme temps tres-libre de paſſions, & vehement en affection pour ſes amis. Il ſe trouvoit en luy une honneſte reputation ſans vanité, & la ſcience de pluſieurs choſes ſans oſtentation.

VII. Je prenois garde qu'Alexandre le

Grammairien ſe retenoit de faire des reprimendes, & ſi quelqu'un avoit dit quelque mot barbare, impropre, ou mal placé, il ne le relevoit point en luy en faiſant honte; mais il le prononçoit incontinent apres de la façonqu'il le falloit dire: ce qu'il faiſoit civilement, comme ſi c'euſt eſté à luy à reſpondre, ou comme s'il euſt auſſi voulu confirmer la choſe dont il eſtoit queſtion par l'authorité de ſon jugement, & non pas s'amuſer aux paroles; ou enfin il le faiſoit par quelque autre ſorte de correction adroite, & couverte.

VIII. Fronton m'a fait connoiſtre combien d'envie, de fourbes, & de feintes ſuivent la tyrannie: Et que ceux qu'on appelle Patrices ſont en quelque façon plus inhumains que tous les autres.

IX. Alexandre Platonicien m'a averty de ne dire & de n'écrire à perſonne, ny ſouvent ny ſans neceſſité, que je ſois fort occupé: Et de ne m'excuſer auſſi jamais de rendre office à mes amis, chacun en leur condition, ſous pretexte des affaires qui me preſſent de tous coſtez.

X. I'ay de Catulus de ne pas negliger la plainte que mon amy fait de moy, bien qu'il la faſſe ſans raiſon; mais de tâcher à le ramener, & renoüer avec luy: Comme auſſi d'employer toutes les forces de mon eſprit

eſprit à publier les loüanges de mes Precepteurs, comme on dit qu'il a fait celles de Domitius & d'Athenodore. Il m'a auſſi apris à aymer veritablement mes enfans.

XI. Je tiens de mon frere SEVERE l'affection que j'ay pour mes amis domeſtiques, pour la verité, & pour la juſtice. C'eſt luy qui m'a donné la connoiſſance de Traſea, d' Helvidius, de Caton, de Dion, de Brutus. Il eſt cauſe que j'ay conceu dans mon eſprit une forme de Republique, dans laquelle toutes choſes ſeroient adminiſtrées par des Loix juſtes, & un droit égal; & d'un Eſtat Monarchique, ou on auroit égard ſur toutes choſes à la liberté des ſujets. C'eſt de luymeſme que j'ay apris à garder une conſtante égalité en l'eſtude & culture de la Philoſophie, ſans conſiderer aucune autre choſe: A pratiquer continuellement la beneficence & la liberalité, à eſperer toûjours bien, & à me promettre toûjours aſſeurement beaucoup d'amour de mes amis. I'ay obſervé que lors qu'il penſoit que quelques-uns meritoient d' eſtre repris, il ne leur celoit point: ainſi ſes amis n'eſtoient jamais en peine à deviner s'ils eſtoient bien avec luy; car il leur faiſoit connoiſtre ouvertement.

XII. C'eſtoit un Precepte de Claudius Maximus, qu'il ſe faut affermir en ſa pro-

pre conduite, & ne ſe laiſſer plier au ſens d'autruy, en quoy que ce ſoit, contre ſon propre jugement. Il avoit bon courage tant dans les maladies, que dans les autres accidens; ſes mœurs eſtoient tempereés, douces, & graves; Et quand il ſe preſentoit quelque occaſion d'agir, il s'en acquittoit promptement, & de bonne grace. Quoy qu'il diſt, on ne doutoit point qu'il ne parlaſt veritablement comme il penſoit; Quoy qu'il fiſt, que c'eſtoit ſans mauvaiſe volonté. Il n'avoit pas couſtume d'admirer beaucoup, ny de s'eſtonner ayſement; Jamais il ne ſe haſtoit, ou retardoit ſans ſujet; Il n'eſtoit point tremblant & irreſolu, ny exceſſif ou dans la joye ou dans la triſteſſe, ny colere, ny ſoupçonneux; mais bien faiſant, paiſible, & veritable en ſes paroles; Et tout cela pluſtoſt comme ayant un naturel entier & non corrompu, que pour avoir eſté revelé & corrigé par l'eſtude. Enfin il n'y avoit perſonne qui creuſt, ou que Maximus ſe meſpriſaſt, ou qu'il ſe penſaſt plus honneſte homme que luy. Il ſçavoit auſſi dire le mot bien agreablement.

XIII. En mon Pere, j'ay conſideré la bonté, & une conſtance inébranlable dans les choſes qui une fois avoient eſté meurement deliberées; nul ſentiment de vaine gloi-

gloire pour ces choſes qui paroiſſent des honneurs ; une affection & une aſſiduité au travail. Il écoutoit volontiers ceux qui pouvoient avancer quelque choſe utile au bien de l'eſtat. Il eſtoit ferme à donner à un chacun ſelon ſa dignité, connoiſſant où il falloit ſerrer, & où relaſcher. Il n'approuvoit point les folles amitiez avec la jeuneſſe, & appliquoit toutes ſes penſées à l'utilité publique. Il n'aſſujettiſſoit point ſes amis à manger avec luy, & l'accompagner quand il alloit dehors ; Ceux qui pour eſtre empeſchez par quelque neceſſité ne l'avoient pas ſuivi, le trouvoient tousjours le meſme à leur égard. Dans les conſeils il recherchoit avec grand ſoin & beaucoup de temps ce qui eſtoit expedient ; & ne ſe contentoit pas des premieres penſées qui ſe preſentoient, pour finir la deliberation. Il conſervoit ſes amitiez, ne ſe degouſtant point de ſes amis, & ne les careſſant pas éperduëment, & ſans meſure. En toutes occaſions il avoit le viſage gay, & ne s'attendoit qu'à ſoy-meſme. Il pourvoyoit de loin aux choſes qui pouvoient arriver, & donnoit ordre juſques aux moindres ; & cela ſans empreſſement. Il ne permettoit point qu'on luy fiſt des acclamations, & ne ſouffroit aucune ſorte de flaterie ; mais il conſervoit tousjours ce qui

eſtoit neceſſaire à la dignité de la Magiſtrature. Il eſtoit ſerré dans les dépenſes, & menageoit avec parſimonie les revenus de l'Empire, ſans s'arreſter au blâme qu'on luy donnoit pour cela & pour ſemblables choſes, dont il ne ſe faſchoit point. Il honoroit les Dieux ſans ſuperſtition, & ne faiſoit rien pour acquerir les bonnes graces du peuple. En tout cela il eſtoit ſobre, conſtant, ne faiſoit rien hors de temps, & n'affectoit aucune nouveauté. Pour ces choſes qui ſervent en quelque façon à la commodité de la vie, & que la fortune luy fourniſſoit abondamment, il en uſoit ſans faſte, ainſi que ſans ſcrupule: ſi elles eſtoient preſentes, il s'en ſervoit ſans les conſiderer beaucoup; ſi abſentes, il ne les deſiroit pas. Iamais perſone n'a dit de luy qu'il fuſt un ſophiſte, ut cauſeur, un homme de lettres & d'école; mais bien un homme meur, accomply, au deſſus de la flatterie, & qui eſtoit capable de ſe gouverner ſoy-meſme, & les autres. Bien qu'il fiſt une eſtime particuliere de ceux qui faiſoient profeſſion de la vraye Philoſophie, il ne blâmoit pas tous les autres. Dans la converſation familiere il eſtoit aiſé & agreable, ſans laiſſer aucun dégouſt. Il avoit un ſoin moderé de ſon corps, non pas comme ceux qui aiment

ment trop la vie, ou qui ont trop de ſoin de paroiſtre de bonne grace; mais cependant il ne le negligeoit pas, & par la diligence qu'il y apportoit il avoit peu ſouvent beſoin de ſecours & des drogues des Medicins. Cela eſtoit tres-remarquable en luy, qu'il cedoit ſans jalouſie à ceux qui eſtoient verſez en quelque connoiſſance, comme du bien dire, de l'hiſtoire, des loix, des couſtumes, & d'autres choſes ſemblables, & meſme il les aidoit de ſon aſſiſtance, afin qu'ils peuſſent acquerir de la gloire dans les choſes où ils excelloient. Bien qu'il fiſt toutes choſes ſelon les ordres anciens & l'uſage des Anceſtres, il n'affectoit pas pourtant d'en avoir la reputation, & qu'on remarquaſt qu'il obſervoit les pratiques receuës de nos Peres. Avec cela il n'eſtoit point inconſtant & leger; mais il s'arreſtoit d'ordinaire aux meſmes lieux, & aux meſmes affaires. Apres les grandes douleurs de teſte dont il eſtoit fort travaillé, il revenoit frais & deliberé à ſes affaires & exercices accouſtumez. Il avoit fort peu de ſecrets; & encore ne concernoient ils que l'eſtat. Il eſtoit prudent & moderé à donner au Peuple des ſpectacles, comme auſſi aux ouvrages publics, aux largeſſes envers le Peuple,

& à ſemblables occaſions de dépenſe: conſiderant que ces choſes ſe faiſoient pour des hommes, & regardant ce que la raiſon demandoit en cela pluſtoſt que la gloire qui pourroit luy revenir de ces actions. Il n'uſoit pas des bains hors les temps ordinaires; Il n'avoit pas la paſſion de baſtir; Il ne ſe mettoit jamais en peine de ſon manger, de l'étoffe ou de la couleur de ſes habits, ny pour avoir des ſerviteurs de belle taille & de bonne mine. Il ne prenoit pour toute ſuite que ceux de ſa maiſon, qui l'accompagnoient depuis le logement d'en bas. Entre les habitans de Lanuvium il eſtoit ſouvent ſuivi du fermier Tuſculanus, qui s'en fuſt volontiers excuſé, comme indigne de cét honneur. En general, dans ſes mœurs il n'y avoit rien qui ne fuſt humain, rien qui fuſt des-honneſte, mes-ſeant, licentieux, ou exceſſif. Il eſtoit, comme on dit, reglé juſques à ſüer par meſure; Toutes choſes en luy eſtoient ajuſtées & placées par ordre, paiſiblement, fortement, & avec rapport des unes aux autres, comme ayant eſté meditées & ordonnées à loiſir. On pourroit dire de luy fort à propos ce qu'on rapporte de Socrate, qu'il a eu le pouvoir de ſe priver & jouïr des choſes dont pluſieurs ne ſe peuvent paſſer par foibleſſe, ny

ny ne peuvent jouïr avec retenuë, pource qu'ils ne ſont point maiſtres de leurs paſſions. Il n'appartient certes qu'à un homme d'un eſprit entier & invincible de garder un juſte temperament entre ces defauts, & d'uſer de tout ſobrement; ce qu'il fit paroiſtre dans la maladie de Maximus.

XIV. Des Dieux, j'en ay receu de bons ayeuls, de bons Peres, une bonne ſœur, de bons Precepteurs, de bons domeſtiques, de bons amis, preſque toutes choſes bonnes & auſſi le bon-heur de n'avoir jamais offenſé aucune de toutes ces perſonnes: encore que j'aye eſté quelquefois en telle diſpoſition, que je pouvois bien commettre quelque choſe de ſemblable; Mais il eſt arrivé par la grace des Dieux, que les choſes ne ſe ſont point rencontrées de façon qu'on ayt pû découvrir que je fuſſe ſur le point de tomber en cette faute. Je dois auſſi reconnoiſtre comme un de leurs bien-faits, que je ne fus pas plus long temps élevé aupres de la concubine de mon ayeul, que mon enfance n'a point eſté corrompuë, & que j'ay differé à devenir homme, meſme apres le temps que la nature me le permettoit. Que j'ay eſté ſoûmis à un Prince & à un Pere qui me devoit bien dépoüiller de tout orgueil, & me faire voir qu'un Prince dans la

Cour peut marcher ſans garde & ſans ſuitte, n'uſer point d'habits en broderies, de flambeaux, de ſtatuës, & du reſte de l'appareil du luxe: Que dans le veſtement, & tout l'exterieur il peut eſtre fort approchant d'un homme particulier, ſans avoir pour cela le cœur plus bas, & ſans eſtre plus negligent quand il traite les affaires publiques qui requierent de ſa majeſté en la perſonne de ſouverain. Que j'ay rencontré un frere qui par ſes bonnes mœurs me pouvoit exciter à prendre ſoin des miennes, & me donner une douce joye par le reſpect & l'amour qu'il me portoit. Que mes enfans ne ſont point nez avec un corps malfait, ou un naturel depravé. Que je n'ay pas fait de grands progrez dans la Rhetorique, la Poëſie, & les autres eſtudes, qui peut-eſtre m'euſſent attaché, & retenu, ſi je me fuſſe apperceu d'y reüſſir heureuſement. Que j'ay mis de bonne heure ceux qui avoient eu ſoin de mon education dans les dignitez qu' ils me ſembloient deſirer, & que je ne les ay point entretenus de longues eſperances de le faire avec le temps, comme eſtant aſſez jeunes pour attendre. Que j'ay eu la connoiſſance d'Apollonius, de Ruſticus, & de Maximus. Que l'idée & l'image de la vie, comme elle doit eſtre

ſelon

ſelon la nature, s'eſt ſouvent & clairement preſentée à mon eſprit; en ſorte que j'ay eu des Dieux tous les ſecours & toutes les graces qu'on en peut deſirer, & qu'il n'a point tenu à eux que je n'aye, il y a long temps, reglé ma vie ſelon la nature. Que ſi je ſuis encore juſques à preſent comme noyé dans mes imperfections, & n'ay pas la force de m' en retirer, la faute n'en doit eſtre imputée qu'à moi ſeul; parce que je n'obſerve pas leur advertiſſement, ou pour mieux dire leur conduite, & l'inſtruction particuliere qu' ils me donnent. Qu'en une vie de cette façon mon corps a duré ſi long-temps. Que mes amours avec Benedicte & Theodore ne ſont point paſſez juſques aux effets; Et que depuis ce temps-la, lors que j'ay eſté ſurpris de quelque affection ſemblable, je me ſuis laiſſé guerir par la raiſon. Qu'ayant pris ſouvent de l'indignation contre Ruſticus, je n'ay point paſſé plus avant, ny fait aucune choſe qui me donnaſt ſujet de repentir. Que ma mere ayant à mourir jeune, a neantmoins paſſé les dernieres années de ſa vie avec moy. Que toutes les fois que j'ay voulu aſſiſter un pauvre, ou quelque autre perſonne indigente, on ne m'a jamais dit que je n'euſſe point d'argent pour le faire; Et qu'il ne m'eſt jamais arrivé que j'euſſe beſoin

ſoin que quelqu'autre me ſecouruſt d'une pareille aſſiſtance. Que j'ay eu une femme ſi complaiſante, ſi affectionnée, & ſi ſimple. Que je n'ay point manqué de Gouverneurs capables à qui j'ay pû me fier de l'education de mes enfans. Que dans les ſonges de la nuit pluſieurs remedes m'ont eſté revelez, & particulierement ceux pour guerir le cracher du ſang, & les vertiges de teſte: Ce qui m'eſt arrivé à Gayette, & à Chryſes. Que m'eſtant reſolu de m'appliquer à la Philoſophie, je ne ſuis point tombé ſous l'inſtruction de quelque Sophiſte, & n'ay perdu mon temps inutilement à la lecture des Auteurs vulgaires, & ne me ſuis arreſté ny aux ſubtilitez de la Logique, ny à la recherche curieuſe des choſes celeſtes. Ie rends graces aux Dieux de toutes ces choſes, pource qu'elles ont beſoin de leur ſecours, & de la fortune. *Tout cecy a eſté écrit chez les Quades ſur Granua.*

XV. Dés le matin il ſe faut tenir averty, & ſe dire ainſi à ſoy-meſme; il arrivera aujourd'huy que je feray rencontre d'un curieux, d'un ingrat, d'un inſolent, d'un fourbe, d'un envieux, de quelqu'un qui ne ſera pas ſociable. Tous ces défauts leur ſont arrivez, pource qu'ils n'ont pas connu ce qui eſt bon, & ce qui eſt mauvais: Mais quant

quant à moy qui vois clairement la nature du bien, & qu'il conſiſte en l'honneſteté; la nature du mal, & qu'il ne ſe trouve que dans le ſale, & le deshonneſte; & la nature auſſi de celuy qui peche, & qu'il eſt mon parent (non point pource qu'il eſt de meſme chair & de meſme ſang que moy, mais pource qu'il participe avec moy à cette parcelle de la Divinité, qui eſt la haute portion de noſtre ame) aucun de tous ces vicieux ne me peut offencer. Car il n'y a perſonne qui me puiſſe porter à aucun vice contre mon gré. Au reſte, je ne peux prendre de la colere & de l'averſion contre ce qui m'eſt joint d'une ſi eſtroite parenté: car nous ſommes faits les uns pour les autres, & afin que nous nous aydions mutuellement dans nos ouvrages, comme une main ayde l'autre; comme les pieds, qui ſe portent alternativement; comme les paupieres, & les deux rangées des dents, qui ne ſçauroient faire leur action l'une ſans l'autre. C'eſt pourquoy il ſeroit contre nature, que nous euſſions de la repugnance les uns pour les autres: & c'eſt bien en avoir, que de ſe vouloir du mal, & de nourrir de la haine.

XVI. Ce que je ſuis, quoy que ce ſoit, conſiſte en tout dans un peu de chair, dans un ſouffle leger des eſprits, & en une ame.

ame. Quittons donc les livres, & ne nous amuſons point, nous n'en avons pas le loiſir; Mais pluſtoſt, comme ayant à paſſer tout incontinent de la vie à la mort, meſpriſe ton corps, qui n'eſt que du ſang caillé, un peu d'oſſemens & un tiſſu de nerfs, de veines, & d'arteres, pliez comme les filets d'un rezeüil. Conſidere auſſi quelle eſt cette haleine qui le fait reſpirer; ce n'eſt en effet qu'un vent qui ne demeure pas tousjours le meſme, mais, qui ſe diſſipe & ſe renouvelle à toutes heures, par la reſpiration qui l'attire, & le rejette. Reſte la troiſiéme partie à qui apparient le commandement; & pour cela tu dois penſer ainſi en toy-meſme. Tu es vieil; ne ſouffre point que cette maiſtreſſe partie ſerve plus long temps, ny qu'elle ſoit emportée par une violence étraingere; & contraire à une juſte ſocieté, ny qu'elle ſe fâche de ſa condition preſente, ou qu'elle fuye celle où elle doit bien toſt entrer. Car pour les choſes dont on eſtime que les Dieux ſont auteurs, il n'y a perſonne qui doute qu'elles ne ſoient pleines d'ordre, & de providence. Et quant à celles qu'on attribuë communement à la fortune, elles ne ſont pas auſſi entierement hors des loix de la nature, & de la liaiſon & enlacement fatal des choſes qui ſont conduites par la Providence: c'eſt

de

de là que tout découle. A cela tu dois ajoûter, que tout ce qui eſt, eſt neceſſaire & utile à tout l'univers, dont tu es une partie; or il eſt conſtant que ce que la nature de l'univers demande, & qui fait à ſa conſervation, eſt auſſi le bien de chacune des moindres parcelles du tout. Ainſi le monde ſe conſerve comme par les changemens des Elements, auſſi par les mutations des autres choſes qui en ſont compoſées. Cela te doit ſuffire que ce ſoient toûjours là tes regles, & tes Maximes. Défais toy de la ſoif des livres, afin que tu ne ſortes point de la vie en murmurant, mais veritablement en paix, & rendant graces aux Dieux de bon cœur.

LIVRE SECOND DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy-meſme.

SOuviens-toy depuis quel temps tu remets & differes juſques à preſent, & combien de fois tu ne t'es par ſervy du temps

temps que les Dieux t'avoient accordé. Il faut certes qu'en fin une fois tu conſideres de quel ouvrage tu fais partie : Quel eſt le gouverneur du monde de qui tu deſcens, & que le temps qui t'a eſté donné pour la vie finira quelque jour. Que ſi tu n'employes ce temps pour acquerir la tranquillité de la vie, il s'eſcoulera, tu paſſeras avec luy, & il ne retournera plus.

II. A toute heure travaille de toutes tes forces à faire ce qui ſe preſente bravement, & comme il appartient à un homme & à un Romain, y apportant une gravité ſerieuſe & non feinte, de la charité, de la liberalité, & de la juſtice : Détourne cependant ton eſprit de toute autre penſée. Cela ſe fera aiſement, ſi tu agis en toutes occaſions comme ſi c'eſtoit la derniere choſe que tu auras jamais à faire, & que tu mettes peine pour rendre ton action exempte & libre de toute legereté, du degouſt & de l'averſion dont l'eſprit s'emporte quelquefois contre la raiſon, de tout deguiſement, de trop de tendreſſe pour toy meſme ; & enfin de la haine, & de la fuite inutile des choſes qui ſont attacheés à ta condition par les loix eternelles de deſtinées. Vois-tu combien il faut peu de choſes pour rendre la vie d'un homme heureuſe, & divine ? car les Dieux ne demandent

dent rien de plus à celuy qui obſerve cela.

III. Fais-toy, ô Eſprit, fais-toy des reproches & des meſpris à toy-meſme, conſiderant qu'il ne te reſte plus de temps pour te mettre en honneur; car il ne ſe peut acquerir que durant la vie; cependant tu l'as deja preſque paſſée ſans reſpect de toy-meſme, & faiſant dépendre ton bon-heur du jugement d'autruy.

IV. Si la rencontre de quelqu'une de ces choſes qui arrivent au dehors te détourne, & t'occupe, fais-toy du loiſir pour continuer d'apprendre quelque choſe de bon. Il y a un autre détour qu'il faut eviter; car il ſe trouve des gens qui chancelent, & tournoyent en tout ce qu'ils font: ce ſont ceux qui ſe portent dans la vie lâchement & ſans vigueur, ne ſe propoſans aucune fin certaine, ny aucun but où ils dreſſent toutes leurs penſées, & portent abſolument tous leurs efforts.

V. Il ne ſe trouve gueres qu'un homme ayt eſté mal-heureux pour cela ſeulement qu'il ne s'eſt pas enquis de ce qui ſe paſſoit dans l'eſprit des autres: Mais il faut par neceſſité que celuy la ſoit miſerable, qui ne ſe gouverne point par les bons mouvemens du ſien.

VI. Il ſe faut tousjours ſouvenir de cecy: Quelle eſt la nature de l'univers; quelle eſt

eſt ſa mienne; & quel rapport il y a de l'une à l'autre; quelle eſt cette partie, & de quel tout. Avec cela qu'il n'y a perſonne qui t'empeſche de ſorte que tu ne puiſſes faire & dire toûjours ce qui eſt conforme à la nature, dont tu es une partie.

VII. Theophraſte reſout doctement, & en Philoſophe, lors qu'il compare les pechez les uns aux autres, (car il n'y a point d'inconvenient de les comparer parlant communement;) que les pechez, qui ſe font par un deſir deſreglé, ſont plus grands que ceux qui ſe commettent par colere: car celuy qui eſt en colere, ſemble ne ſe détourner de la raiſon qu'avec un peu de deplaiſir, & l'eſprit ſe contraignant & ſe reſſerrant en ſoymeſme par un mouvement ſecret. Mais celuy qui peche par le deſir, eſtant vaincu par la volupté ſeule, decouvre un eſprit plus intemperant en quelque façon & plus effeminé. Il a donc prononcé avec jugement, & comme il appartenoit à un Philoſophe, que celuy que la volupté fait pecher, eſt plus en faute que celuy que la douleur porte à mal faire; En effet cettuycy reſſemble pluſtoſt à un homme offencé, & que la douleur contraint à la colere; l'autre ſe laiſſe aller de luymeſme à contenter ſon mauvais deſir.

VIII. Tu dois penſer & faire toutes les

les choſes, comme ſi tu croyois en ce moment eſtre à la fin de ta vie : En ſortir au reſte n'a rien de faſcheux, s'il eſt vray qu'il y ayt des Dieux ; car il n'eſt point à croire qu'ils te faſſent du mal : Que ſi au contraire, il n'y avoit point de Dieux, ou qu'ils ne priſſent aucun ſoin des choſes humaines, quel ſujet aurois-je de vouloir vivre dans un monde vuide de dieux, & de Providence ? Mais certes, & il y a des Dieux, & ils ont ſoin des affaires humaines, & ils ont mis au pouvoir de l'homme de ſe preſerver des maux, qui ſont veritablement tels. Dans le reſte des choſes, s'il y avoit du mal, ils y euſſent auſſi pourveu, & luy euſſent donné le moyen de n'y pas tomber contre ſon gré. Comment ſe pourroit-il faire que la condition de la vie de l'homme fuſt empirée, par ce qui ne peut rendre l'homme plus mauvais ? En verité, la nature qui gouverne l'univers, ne permettroit jamais un ſi grand deſordre, ny par ignorance, ny le voyant, mais ne le pouvant eviter, ou corriger, & ne permettroit jamais une ſi grande faute, manque de force ou d'adreſſe, que les biens & les maux arrivaſſent egalement & indifferemment aux bons & aux meſchans : Mais la mort & la vie, l'honneur & l'ignominie, la douleur & la volupté, les richeſſes & la pauvreté arrivent com-

communement & de la meſme façon à tous les hommes, tant bons que mauvais, & ces choſes ne ſont ny honneſtes ny honteuſes; ce ne ſont donc ny des maux ny des biens.

IX. Que toutes choſes s'évanoüiſſent promtement, les corps retournans dans la maſſe de la nature, & leur memoire ſe perdant en l'Eternité; combien ſont viles, mépriſables, abjectes, ſujettes à corruption, & mortes, toutes les choſes qui tombent ſous les ſens, & principalement celles, ou qui nous attirent par le plaiſir, ou qui nous épouvantent par la douleur, ou qui brillent par l'éclat de leur faſte.

X. Il eſt du devoir d'une nature intelligente, de rechercher ce que ſont ceux dont les opinions & les paroles donnent de la gloire: ce qu'eſt la mort: certes, ſi on la regarde en elle meſme, & qu'on en ſepare par la penſée toutes les choſes qui ſemblent eſtre en elle, on jugera qu'elle n'eſt rien qu'un œuvre de la nature; & il n'eſt excuſable qu'aux enfans de s'effrayer des ouvrages de la nature. La mort n'eſt pas ſeulement un ouvrage de la nature, mais elle luy eſt profitable. Cette meſme intelligence doit taſcher de connoiſtre de quelle façon, & par quelle partie l'homme eſt touché de Dieu, & de plus en quelle ſorte cette

cette partie eſt affectée par l'attouchement de la Divinité.

XI. Il n'y a rien de plus miſerable que celuy qui va tournoyant dans la curioſité de connoiſtre toutes choſes, & qui, comme on dit, furette ce qui ſe fait juſques ſous la terre; qui veut penetrer par conjecture dans les penſées d'autruy, & ne s'aviſe pas qu'il ſuffit que chacun obſerve ſon propre genie, & connoiſſe ſon naturel, & le cultive ſincerement. Or la culture qu'on y doit apporter, eſt de ſe conſerver exempt de toutes les paſſions qui nous troublent, de la vanité & de l'indignation qu'on prend à cauſe des choſes qui ſont faites par les Dieux, ou par les hommes: Car ce que les Dieux font, merite de l'honneur, à cauſe de leur vertu; Et ce que font les hommes, de l'amour, eu égard à la parenté qui eſt entre nous; Quelquefois auſſi de la commiſeration, entant qu'ils s'emportent dans leurs actions, par l'ignorance de ce qui eſt veritablement bon, ou mauvais: & cet aveuglement ne doit pas eſtre eſtimé moindre, que celuy qui nous empeſche de diſcerner le blanc & le noir entre les couleurs.

XII. Si tu avois à vivre trois mil ans, & trente mil encore par deſſus, il faut pourtant que tu te ſouviennes, qu'on ne perd

point d'autre vie que celle que l'on a, & que l'on ne vit point d'une autre, que de celle-la que l'on perd; de façon qu'un tres-long eſpace, & celuy qui eſt fort court, reviennent à un. Car ce qui eſt preſent, eſt le meſme & égal en tous, bien que ce qui eſt paſſé & conſommé ne ſoit pas le meſme. Or, que ce qui ſe perd en la mort ne ſoit qu'un moment, il ſe voit clairement, en ce que nul ne peut perdre ny le paſſé, ny l'advenir: comment pourroit-on oſter à quelqu'un ce qu'il n'a point? Il ſe faut donc ſouvenir de ces deux points; l'un, que de tout temps les choſes ſont d'une meſme façon, & qu'elles paſſent & reviennent comme dans un cercle; ſi bien qu'il n'y a point de difference entre voir les meſmes choſes pendant une centaine ou deux d'années, & les revoir perpetuellement dans les retours d'un temps infiny. L'autre, que celuy qui a veſcu tres-long-temps, & celuy qui meurt promtement, perdent en mourant autant l'un que l'autre; car ils ne ſont privez que du preſent, puis qu'ils ne poſſedent que cela, & qu'on ne peut perdre ce qu'on n'a point.

XIII. Toutes choſes conſiſtent en opinion; cela ſe voit en ce qui a eſté diſputé avec Monime Philoſophe Cynique: l'utilité de ce qui fut dit en cette conference eſt mani-

manifeſte, pourveu qu'on n'en reçoive ce qui plaiſt, que juſques au point où il eſt conforme avec la verité.

XIV. L'ame de l'homme ſe fait injure & affront à elle-meſme en pluſieurs façons. Principalement, lors qu'elle devient, autant qu'il eſt en elle, un abcez & comme une ſurcroiſſance dans le corps du monde: car celuy qui ſe fâche des choſes qui ſe font, il ſe retire de la Communauté de la nature univerſelle, qui embraſſe & enferme en ſoy, comme les membres de ſon corps, les autres natures ſingulieres. En ſuite, lors que l'ame d'un homme prend averſion pour un autre, ou qu'elle s'y oppoſe avec deſſein de luy nuire, comme il arrive dans la colere. En troiſieme lieu, lors qu'elle ſuccombe à la volupté, ou à la douleur. En quatrieſme, quand elle feint, diſant ou faiſant quelque choſe avec diſſimulation, & fauſſeté. Et cinquieſme lieu, quand elle ne dreſſe point ſon action & ſon deſſein à quelque but certain, mais qu'elle agit au hazard, & ſans en juger la ſuite; pour-ce que juſques aux moindres choſes il faut tout rapporter à une fin certaine. Or la fin propoſée à toute creature qui peut uſer de la raiſon, eſt de la ſuivre, & d'obſerver les loix de l'Univers, qui eſt comme un grand eſtat, & une tres-ancienne Republique.

XV. Le temps de la vie de l'homme n'eſt qu'un moment, ſa nature n'a rien de ſolide & d'arreſté, ſes ſens ſont obſcurs, le temperamens de tout le corps ſe corrompt aiſement, l'eſprit qu'il reſpire n'a point de conſiſtance, il eſt difficile à juger que c'eſt la fortune, la reputation eſt incertaine; enfin pour dire en un mot ce qui en eſt; tout ce qui appartient au corps coule & paſſe comme une riviere; ce qui regarde les eſprits s'eſvanoüit comme un ſonge, & une fumée: La vie eſt une guerre, & un voyage; la renommée apres la mort n'eſt qu'un oubly. Qui peut donc eſcorter & conduire l'homme en ſeureté par le chemin de la vie? une ſeule choſe; la Philoſophie. Sa direction conſiſte à t'apprendre que tu preſerves ton ame, qui eſt en toy une partie divine, de toute eſpece de honte & d'injure; qu'elle ſe rende Maiſtreſſe des voluptez, & des douleurs; qu'elle ne faſſe rien en vain, rien par diſſimulation ou fauſſeté; Enfin que cette ame n'ayt pas beſoin, qu'un autre faſſe, ou ne faſſe point quoy que ce ſoit. De plus, qu'elle reçoive tous les accidens & les evenemens des deſtinées, comme envoyez du meſme lieu d'où elle eſt venuë. Finalement, qu'elle attende la mort ſans ſe troubler, comme n'eſtant autre choſe que la diſſolution de

ces

ces Elements dont l'assemblage forme chacun des animaux. Que s'il est constant que chacun de ces Elements ne souffre en soy aucun mal en ces mutations continuelles qui les font changer successivement de la nature de l'un en celle de l'autre, quelle cause y a t'il de soupçonner quelque chose de mauvais, dans le changement de ces Elements qui composoient un corps entier ? C'est l'ordre de la nature : Or ce qui se fait selon nature ne peut estre mauvais. *Ceci à Carnunte.*

LIVRE TROISIESME DE MARC ANTONIN EMPEREUR.

De soy, & à soy-mesme.

I. IL n'est pas seulement à considerer que la vie se consomme continuellement, & que la partie qui en reste diminuë tous les jours ; mais il faut aussi remarquer, qu'encore qu'on eust long temps à vivre, il est pourtant incertain si certe mesme

force d'eſprit pour l'intelligence & la contemplation, par laquelle nous acquerons l'experience des choſes divines & humaines, fournira juſques au bout de la carriere. Car s'il arrive qu'un homme vienne à tomber en enfance, il ne laiſſera pas de ſe nourrir, d'imaginer, de deſirer, & ne perdra aucune des facultez de cette eſpece; Mais cette force qui luy donne pouvoir d'uſer de ſoy-meſme, de ſe rendre un conte exact de ſon devoir, de mettre en ordre les choſes que l'eſprit a conceuës, de deliberer de cela meſme s'il eſt temps de quitter la vie, & enfin de vaquer à toutes les autres fonctions pour leſquelles il eſt beſoin d'une raiſon adroite & bien exercée, cette force, dis-je, & cette lumiere ſont deja eſteintes. Il ſe faut donc haſter, non pour cela ſeulement que nous ſommes chaque jour plus voiſins de la mort, mais encore pource que l'intelligence des choſes, & la faculté de les comprendre, nous abandonne auparavant meſme que nous ſortions de la vie.

II. Il eſt auſſi remarquable que les choſes qui viennent à la ſuite de celles que la nature produit, ont quelque ſorte d'agréement, qui donne du plaiſir à qui les ſçait conſiderer; comme lors que le pain ſe cuit au four, nous voyons certaines parties ſur

la

la crouſte, qui ſe ſeparent & ſe deprenent les unes des autres, & cela meſme, quoy qu'il ne ſoit point de l'intention & de l'art du boulanger que les parties de ſon pain s'eſtendent & s'entrouvent ainſi, ne laiſſe d'y donner une grace particuliere pour éveiller l'appetit. Ainſi les figues, quand elles ſont fort meures, ſe rident, & ſe tendent; de meſme, un je ne ſçay quoy d'approchant de la pourriture cauſe une beauté particuliere aux olives, quand elles ſont à la fin de leur maturité. De la meſme façon, les eſpics qui baiſſent la teſte, le ſourcil des Lions, l'eſcume de la gueule des Sangliers, & pluſieurs autres choſes pareilles, ſi on le conſidere à part, ſont bien éloignées de la beauté; pource neantmoins qu'elles ſuivent les choſes naturelles où elles ſe trouvent, elles leur apportent quelque ornement, & plaiſent à la veuë. C'eſt pourquoy il ne ſe peut faire, que celuy, qui a l'eſprit diſpoſé à regarder & comprendre les œuvres de la nature avec une intelligence profonde, ne juge que ces choſes qui viennent par une conſequence neceſſaire à la ſuitte des effets naturels, ne ſont pas ainſi aſſorties de mauvaiſe grace. Pour cela, il ne regardera pas avec moindre plaiſir les gueules beantes des beſtes feroces vivantes, que les figu-

res de ces meſmes choſes que les ſtatuaires & les peintres nous repreſentent. Avec ces meſmes yeux ainſi eſpurez il trouvera dans une vieille, & un homme decrepit, une eſpece de perfection & de beauté, comme dans les Enfans, chacun ſelon leur naturel. Il découvrira ainſi pluſieurs choſes, qui ne ſont pas croyables à tout le monde; mais ſeulement à ceux qui ſe ſont rendus familiers à la nature, en s'appliquant à la contemplation de ſes ouvrages.

III. Hippocrate apres avoir gueri pluſieurs maladies, eſt mort luy meſme de maladie. Les Aſtrologues ont eſté emportez par les deſtinées, apres avoir predit la mort à pluſieurs; Alexandre, Pompée, & Caïus Ceſar, apres avoir ſouvent deſtruit & razé des villes entieres, taillé en pieces dans les batailles pluſieurs miliers d'hommes à pied & à cheval, ſont enfin ſortis eux-meſmes de la vie. Heraclite, qui avoit beaucoup raiſonné ſur la nature, & ſouſtenu que le monde finiroit par un embrazement univerſel, eſt mort enflé des eaux d'une hydropiſie, & le corps emplâtré de fumier de vache. Democrite fut mangé des poux; Et Socrate perit par la malice d'une autre eſpece de poux. Que ſignifient tous ces exemples? tu es entré dans la vie, tu as navigé, ton trajet eſt achevé, ſors du vaiſ-

vaiſſeau. Que s'il faut aller en une autre vie, là meſme il n'y aura rien que les Dieux ne rempliſſent; Que ſi tout ſentiment nous eſt oſté avec la vie, tu ceſſeras d'eſtre l'eſclave des douleurs & des voluptez, & de ſervir à un vaze d'autant moindre en valeur, que la partie qui luy ſert eſt plus excellente; car l'ame qui ſert eſt ce genie qui eſt en nous, & ce vaze à qui elle ſert, n'eſt que de la terre, & des grumeaux de ſang.

IV. Ne conſomme donc pas le reſte du temps de ta vie à penſer à autruy, ſi ce n'eſt que cela importe à quelque utilité commune, autrement cela te diſtraira des autres affaires: Ne te mets, dis-je, point en peine de ce que fait celuy-cy; ou celuy-là, ou pour quoy il le fait, ou de ce qu'il dit, de ce qu'il penſe, de ce qu'il machine, ou enfin de toutes ces choſes qui faut que nous nous promenons hors de nous meſme, & ne ſommes pas attentifs à cette partie qui doit avoir en nous le commandement. Tu dois donc en l'ordre & en la ſuite de tes penſées t'éloigner de la vanité, & ſur tout de la curioſité, & de la malice. Mais auſſi te dois-tu accouſtumer à ne penſer jamais qu'aux choſes dont s'il arrivoit que quelqu'un te demandaſt ſubitement à quoy tu penſes; tu pourrois ſur le champ reſpondre librement, je penſe à cecy, ou à cela; En

ſorte qu'il paroiſſe d'abord que tes penſées ſont ſimples, paiſibles, convenables à une creature née pour la ſocieté, qui ne s'attache point aux choſes qui regardent le plaiſir & le divertiſſement, qui eſt exempte de querelles, d'envies, de ſoupçons, & de tout ce qui t'auroit fait rougir de honte, ſi tu avois confeſſé que tu y penſois. Quiconque eſt tel, s'efforçant de ſe rendre premierement le meilleur qu'il luy eſt poſſible, il eſt quaſi le Preſtre & le Miniſtre des Dieux, & entre les autres il converſe familierement avec celuy qui ſied au milieu de luy-meſme, où il eſt conſacré comme dans un ſanctuaire. Cela rend un homme pur des voluptez, invincible aux douleurs, libre de mauvais deſirs, ignorant les malices, adroit & vaillant dans le plus grand de tous les combats, pour ne ſe laiſſer abbatre par aucune paſſion, imbu profondement de la juſtice; & recevant à cœur ouvert toutes les choſes qui arrivent, ou que les deſtins luy ont ordonnées. Il ne medite pas ſouvent, ny ſans y eſtre obligé par une neceſſité grande, preſſante, & pour le bien public, ſur les parolles, les actions, & les penſées d'autruy, comme celuy qui ne s'occupe ſoigneuſement qu'à faire les ſeules choſes qui dependent proprement de luy, & à contempler inceſſamment

ment celles-là ſeules qui de l'ordre neceſſaire de tout l'Univers luy ſont écheuës par les deſtinées comme ſon partage particulier. Pour celles-là il s'efforce de les rendre belles & honneſtes ; & pour celles-cy il eſt bien perſuadé qu'élles ſont bonnes, d'autant que le cours du deſtin d'un chacun deſcend de l'aſſemblage de pluſieurs cauſes, & contribuë à la production de pluſieurs effets par ſa liaiſon avec les autres choſes. Il ſe ſouvient auſſi que tous les eſtres, qui ſont doüez de la raiſon, ont alliance entre-eux, & que pour cela il eſt conforme à la nature des hommes d'avoir ſoin de tous les hommes; mais quant au jugement & à l'eſtime, il ne les faut pas prendre de tous, mais de ceux-là ſeulement qui vivent ſelon les loix de la nature. Pour ceux qui vivent autrement, il a tousjours devant les yeux de quelle ſorte ils ſe comportent dedans & dehors leur maiſon, de jour & de nuict, & avec quelles gens ils ſe meſlent ; C'eſt pourquoy il ne ſe ſoucie point d'eſtre loüé par des telles perſonnes, qui par leur propre jugement ne ſont pas eſtimables.

V. Dans tes actions ne t'y porte point à regret, ny oubliant ce que tu dois à la ſocieté humaine, ny ſans avoir bien penſé à ce que tu vas faire, ny pour contredire

& t'oppoſer à quelqu'un: ne cherche point de fineſſes en tes penſées, ne ſois point abondant en paroles, ne te charge point de beaucoup d'affaires. Mais que cette portion de la Divinité, qui eſt en toy, y commande à une creature maſle, à un vieillard, à un citoyen, à un Romain, à un Prince qui s'eſt mis en eſtat, comme ſi tout preſt & degagé de tous empeſchemens, il attendroit à toute heure le bruit de la trompette qui doit ſonner la retraite de cette vie; Enfin à un homme qui pour ſe ranger à ſon devoir n'attend pas qu'on l'y contraigne, ou par l'obligation de ſon ſerment, ou par la preuve des témoins. Sur tout c'eſt une choſe ſplendide & magnifique de ſe pouvoir paſſer du ſervice d'autruy, & du repos que les autres nous peuvent procurer. Il faut eſtre droit, & non pas redreſſé.

VI. Si dans la vie humaine tu trouves quelque choſe qui ſoit meilleure que la Iuſtice, la Verité, la Temperance, la Force, ou en generael quelque choſe meilleure qu'un eſprit content en ſoy, & ſuffiſant à ſoy-meſme, pendant qu'il agit conformement à la droite raiſon, & qu'il reçoit volontiers ce qui arrive par la neceſſité du deſtin, & ne depend point de ſa volonté: Si dis-je tu trouves quelque choſe mielleure

& plus eſtimable que cela, je te conſeille de faire tous tes efforts pour joüir de ce bié excellent que tu as trouvé. Mais ſi tu ne trouves rien qui vaille mieux que ce Genie qui eſt logé chez toy, qui s'eſt rendu maiſtre de tous les appetits, qui examine les objets qui ſe preſentent, qui comme diſoit Socrate, ne donne point du creance aux perſuaſions des ſens, qui s'eſt ſoumis à Dieu, & qui prend ſoin des hommes, ſi tu as reconnu que toutes choſes luy ſont inferieures, & de moindre prix, ne donne place à aucune autre, de peur que ſi une fois tu commences à plier vers elle, tu ne puiſſes plus par apres preferer ſans contradiction à tout autre bien, ce bien qui t'appartient en propre. Il ſeroit tres-injuſte qu'aucun bien d'une autre nature, comme l'approbation populaire ? le commandement, les richeſſes, la joüiſſance des voluptez s'oppoſaſt & fiſt un partie contraire à ce bien qui perfectionne noſtre jugement ; & nos actions. Toutes ces choſes gaignent incontinent le deſſus, & détournent du bon chemin, pour peu qu'on ſe perſuade qu'elles conviennent à la nature. Choiſis donc comme je dis, nettement & franchement ce qui eſt le meilleur, & t'y attache. Or ce qui eſt utile, diras-tu, eſt le meilleur : Il eſt

vray, ſi tu l'entens de ce qui eſt utile à l'homme entant qu'il eſt raiſonnable; mais ſi tu prens l'utile ſimplement pour ce qui eſt commode à l'animal, ne t'y arreſte point, conſerve ton jugement libre de la ſurpriſe, & de tous les déguiſemens des apparences exterieures, afin que tu puiſſes juger avec certitude, & ſans méconte. Garde toy de prendre jamais pour une choſe qui te ſeroit commode, ce qui te peut donner occaſion de manquer de foy, de faire une impudence, de haïr quelqu'un, de ſoupçonner, de faire des imprecations, de feindre, ou de deſirer quelque choſe qu'il faille cacher ſous le couvert, & derriere les murailles; Car celuy qui n'eſtime rien plus que la raiſon, ſon bon genie, le myſtere ſacré de ſes vertus, il ne fait point de tragedie, & de gemiſſemens. Il ne recherchera ny la ſolitude, ny les grands aſſemblées; Et vivra, ce qui eſt le principal, ſans deſirer ou fuire aucune choſe. Il ne ſe mettra point du tout en peine, s'il a peu, ou beaucoup de temps, à ſe ſervir de ſon ame ainſi enfermée dans ſon corps, & s'il le falloit quitter tout preſentement, il s'en détacheroit aiſement, & comme celuy qui paſſe d'une fonction à une autre avec honneur & bien-ſeance. Pendant toute ſa vie il obſerve cela ſeul, de n'entretenir ſes pen-

ſées ſur autre choſe, que ce qui eſt conforme à une perſonne qui uſe de la raiſon, & eſt née pour la ſocieté civile.

VII. Dans une raiſon bien reglée & bien épuré, vous n'y trouverez rien de depravé, rien de corrumpu, rien de ſale, rien qui paroiſſe ſain au dehors, & qui ſoit ulceré au dedans. Le cours de la vie d'un tel homme n'eſt point ſurpris par les deſtinées, auparavant qu'elle ſoit accomplie, comme on le pourroit dire d'un acteur, qui ſe retireroit auparavant que la tragedie fut achevée. De plus, il ne ſe verra en luy rien de ſervile, rien de fardé, rien de contraint, rien d'entrecoupé, rien de ſujet à cenſure, rien de caché.

VIII. Faites grand eſtat de la faculté de raiſonner, tout conſiſte en elle, afin que voſtre intellect ne reçoive aucune opinion, qui ne ſe rapporte à la nature & bonne conſtitution d'un animal raiſonnable: Or l'office de cette bonne conſtitution, eſt de faire que nous ſoyons impeccables que nous nous employons au bien de la ſocieté humaine, & que nous ſoyons obeïſſans aux Dieux. Partant, toutes choſes miſes à part, garde & retiens bien ce peu ſeulement, & te ſouviens au ſurplus que chacun ne vit que pendant ce moment ſeul qui eſt preſent; Et que le reſte de la vie ou

eſt

eſt incertain, ou eſt des-ja paſſé. Certes, le temps qu'un chacun vit eſt fort court, ce recoin de terre où l'on vit eſt petit, la renommée qui ſuit apres la mort, pour longue qu'elle ſoit, eſt peu de choſe, & ne ſe conſerve que par la ſucceſſion de petits hommes, qui meurent incontinent auſſi, & ne ſe connoiſſent pas eux-meſmes, beaucoup moins celuy qui eſt mort long-temps auparavant eux.

IX. Il faut adjoûter un avis à ceux-cy dont j'ay fait mention, c'eſt de faire toûjours une definition ou deſcription de chacun des objets qui ſe preſentent à noſtre penſée, afin que tu puiſſes raiſonner en toy-meſme ce qu'eſt ſa nature, & quel il eſt en le conſiderant nud & ſeparé de toutes les autres choſes; En ſuitte quel eſt ſon propre nom, & comme s'appellent les choſes de l'aſſemblage deſquelles il a eſté compoſé, & eſquelles il retournera par ſa reſolution: Car il n'y a rien qui éleve ſi haut les forces de l'ame, comme de pouvoir examiner avec methodé & verité les choſes qui ſe rencontrent en cette vie, & les regarder toûjours en ſorte qu'on y reconnoiſſe tout enſemble, à quelle partie de l'univers chacune peut ſervir, & à quel prix on la doit eſtimer, tant à l'égard du general de l'univers, que de l'homme,

qui

qui eſt le citoyen de cette grande ville, dont toutes les autres villes ne ſont que des maiſons. Quel eſt cet objet qui vient de cauſer en mon eſprit une penſée; de quelle vertu ſera-t'il beſoin pour la conduire? ſera-ce de la douceur, de la vaillance, de la verité, de la bonne foy, de la ſimplicité, de l'égalité, & des autres? Il faut donc dire ainſi en chaque rencontre. Cecy eſt arrivé de la part de Dieu; Cecy eſt venu de la tiſſure fatale des choſes qui ſe devident ainſi, ou quelqu'autre rencontre fortuite l'a produit. Cecy eſt party de mon parent & aſſocié, qui ne ſe ſçavoit pas gouverner ſelon la nature; Mais quant à moy je la connois, pour cela je le reçois avec bienvueillance, & j'en uſe juſtement ſelon la loy de la ſocieté naturelle: De meſme dans les choſes qui tiennent le milieu entre les bonnes & les mauvaiſes, j'en fais une eſtime par conjecture, pour donner à chacune ce qu'elle merite.

X. Si ſuivant la droite raiſon tu fais ce qui ſe preſente diligemment, reſolument, & de bonne volonté, & qu'ayant entrepris de faire ainſi, tu ne t'embaraſſes point d'autres deſſeins, mais que tu conſerves ton ame pure & ſincere, comme ſi tu avois à la rendre & congedier preſentement, & que tu perſeveres ainſi, n'attendant rien;

rien; ne fuyant rien, mais content pour le preſent de ce que tu agis ſelon la nature, & que tu parles heroïquement ſuivant la verité, tu vivras heureux. Or il n'y a perſonne qui te puiſſe empeſcher cela.

XI. Comme les Medicins tiennent tousjours preſts, & ſous la main, les inſtrumens & ferremens qui ſervent à la cure des maladies ſubites, aye de la meſme façon des enſeignemens ordonnez & tous preſts, pour bien connoiſtre les choſes divines & humaines, & pour faire juſques aux moindres actions, en ſorte que tu te ſouviennes que ces deux choſes ſont tres-conjointes; Car tu n'accompliras jamais parfaitement aucune affaire humaine, ſi en meſme temps tu ne la rapportes aux Dieux; ny au contraire.

XII. Ne t'y trompe plus; tu ne liras point les recueils que tu as faits, ny les actions des anciens Grecs & Romains que tu as extraites des livres, & miſes à part pour t'en ſervir dans la vieilleſſe. Haſte toy de marcher à ta fin, & quittant les vaines eſperances, ayde toy par toy-meſme, ſi tu as autant de ſoin de tes intereſts, qu'il t'eſt permis d'en prendre.

XIII. On ne ſçait point combien de choſes ſont ſignifiées par ces paroles, dérober, ſemer, acheter, ſe repoſer, voir ce qu'il

qu'il faut faire; cela ne ſe void point avec les yeux, mais par une autre veüe.

XIV. Le corps, l'eſprit, & la partie ſuperieure de l'ame. Au corps appartiennent les ſens, à l'eſprit les appetits, à l'ame les dogmes & maximes. Imaginer quelque choſe, & concevoir un objet; nous eſt commun avec les animaux; ſe laiſſer mouvoir par ſes appetits, comme une machine par ſes reſſors & ſes cordes, eſt auſſi donné aux beſtes feroces, aux efeminez, à un Phalaris, & à un Neron. Avoir l'ame & la raiſon pour guide dans les offices communs qui paroiſſent au dehors, convient auſſi à ceux qui ne connoiſſent point des Dieux, qui abandonnent leur Patrie, qui commettent toutes ſortes de ſaletez à portes cloſes. Si donc toutes ces autres choſes ſont communes à ceux que nous avons dit; que reſte-t'il de propre à un homme de bien? Recevoir gayement tous les accidens, & tout ce que luy arrive par les cours des deſtinées; ne confondre point cette partie divine qui eſt dans ſon ſein, & ne la troubler point par une foule d'objets, mais la tenir tranquille, & luy obeïr avec reverence comme à un Dieu; ne dire jamais que des veritez; ne faire jamais que des choſes juſtes. Que ſi tous les hommes ne vouloient point croi-

croire qu'il vescust simplement, honnestement, & en repos d'esprit, il ne voudroit du mal à aucun pour cela, & ne se détourneroit pas du chemin qui conduit à la fin de la vie; ou un homme doit arriver pur, tranquille, aisé à se deprendre, & s'accommodant sans force à sa destinée.

LIVRE QUATRIESME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De soy, & à soy-mesme.

I. SI la partie dominante de l'ame se trouve en son veritable estat selon la nature, elle sera disposée en sorte à l'égard de tous les accidents, que sans peine elle se tournera en tout temps du costé de ce qui sera possible, & permis; car elle n'a aucun sujet qu'elle affecte particulierement. Elle se porte bien aux choses qu'elle juge les meilleures & preferables; mais avec cette exception ou condition, qu'elle prend ce que le hazard luy presente au lieu d'elles, pour sa propre matiere; comme

me le feu qui ſurmonte les choſes qu'on jette deſſus, une petite lampe en ſeroit eſteinte : mais un feu grand & ardent s'approprie incontinent tout ce qu'on jette dedans, le conſomme, & s'en augmente.

II. Il ne faut rien faire en vain, & ſans y avoir bien penſé.

III. Les hommes recherchent d'ordinaire les champs, les bords de la mer ou des rivieres, & les montaignes, pour ſe retirer du bruit des affaires; tu as de couſtume toy-meſme de les deſirer beaucoup; tout cela pourtant eſt bas & populaire : Il t'eſt permis à l'heure que tu voudras de faire retraitte en toy-meſme : un homme ne ſçauroit trouver ailleurs une ſolitude plus calme, & de plus grand loiſir, que dans ſon ame propre, principalement celuy qui a en ſoy des choſes à la veuë deſquelles il trouve incontinent la tranquillité d'eſprit; & par cette tranquillité je n'entends rien autre choſe qu'un interieur bien reglé : Donne toy donc à tout moment cette retraitte, & t'y renouvelles toy-meſme. Aye quelque maximes briefves comme des principes, qui ſe preſentent à toy promptement, te delivrent des deplaiſirs, & te renvoyent en reſolution de ne te fâcher pour aucune des choſes que tu

vas

vas retrouver. Dequoy te fâches-tu? Eſt-ce de la malice des hommes? Cela ne ſe peut, ſi tu te repreſentes ta Maxime; que tous les animaux raiſonnables ſont nez les uns pour les autres; Enſuitte que la patience eſt úne partie de la juſtice; Apres, que nul ne peche que malgre ſoy; enfin combien d'hommes ont eſté portez en terre, & reduits en pouſſiere, apres avoir exercé des inimitiez, des haines, des ſoupçons, & des querelles? Ceſſe donc de t'irriter contre la meſchanceté d'autruy. Mais les choſes, qui t'arrivent dans l'ordre general de la Nature, t'importunent? Va au devant, en renouvellant en ta penſée les cauſes dont elles peuvent proceder, ſoit la providence, ſoit les atomes, ou ce dont on demonſtre que le monde eſt compoſé comme une grande ville. Pour les choſes qui regardent le corps, elles ne te toucheront plus, quand tu penſeras que ton intellect, lors qu'il ſe ſera une fois recueilly, & qu'il aura reconnu ſes forces, ne ſe meſlera plus avec les Eſprits, ou doucement émeus, ou rudiment agitez; De plus, ſi nature de la volupté, & de la douleur, à quoy tu as donné creance. Mais peut-eſtre que le vain deſir d'un peu de gloire te ſollicitera? Conſidere avec quelle promptitude l'oubly efface toutes les choſes; quel eſt

ce

ce chaos infiny de l'Eternité de part & d'autre; Que le bruit de la renommée eſt leger; Combien grande eſt l'inconſtance & l'incertitude des jugemens humains; Que toutes choſes ſont enfermées en une eſpace eſtroit; toute la terre n'eſt qu'un point; & de ce point il n'y a qu'un fort petit recoin qui ſoit habité. Et là combien s'en trouvera-t'il qui te loüeront? Souviens toy donc de te retirer en cette parcelle de toy-meſme que je t'ay monſtrée, & prends garde particulierement à ne te point tourmenter, & ne rien faire avec trop d'ardeur; Mais tiens toy libre, & regarde les choſes comme le doit une perſonne vertueuſe, un homme, un habitant du monde, un mortel. Au reſte, entre ce que tu dois principalement avoir ſous la main, il y a deux poincts qui te doivent eſtre tous-jours preſents; l'un, que les choſes ne viennent point elles-meſmes toucher noſtre ame, elles demeurent hors d'elle en leur repos, & les troubles & paſſions que nous avons à leur ſujet, ne viennent que des opinions que nous en avons de nous-meſme conceües: l'autre, que toutes les choſes que tu vois ſe changeront incontinent, & ne ſeront plus ce qu'elles ſont. Penſe continuellement combien de mutations ſe ſont faites

ou

ou en toy, ou en ta preſence: le monde n'eſt que changement, & la vie qu'opinion.

IV. S'il nous eſt commun à tous de concevoir & entendre, la raiſon ſuivant laquelle nous diſcourons nous doit auſſi eſtre commune; & ſi cela eſt; cette raiſon auſſi qui regle & met en ordre nos actionn doit eſtre commune: Nous avons donc une commune Loy qui nous gouverne: & partant nous ſommes citoyens, & participans tous à un meſme droit de bourgeoſie. S'il eſt ainſi, le monde nous eſt donc comme une Republique: Car en quelle autre cité pourroit-on dire que tout le Genre humain euſt une Communauté politique? Mais eſt-ce de cette commune ville que nous avons l'entendre, le raiſonner, le vivre ſous la loy, ou s'il nous vient d'ailleurs? Car de la meſme façon que le terreſtre, qui eſt en moy, m'a eſté donné & departy de quelque terre, l'humide de quelque autre element, les eſprits, la chaleur, & les parties ignées, chacune de quelqu'autre ſource particuliere; (pource que rien ne ſe fait du neant, & rien ne ſe peut aneantir) Ainſi l'eſtre intelligent nous doit venir de quelque lieu.

V. La mort; tout ainſi que la generation & la naiſſance, eſt un myſtere de nature,

ture, un meſlange, & ſeparation des Elements en eux-meſmes; perſonne en general n'en doit avoir honte: Car elle n'a rien de diſproportionné & de meſſeant à un eſtre intelligent, ny de contraire à l'orde de ſa ſtructure. Cela ſe fait ainſi, & par ces cauſes, de neceſſité: qui voudroit que cela ne fut pas, il voudroit qu'un figuier fuſt ſans ſuc, & ſans humeur.

VI. Souvenez-vous bien que vous & luy, quel qu'il ſoit, mourrez dans fort peu de temps, & que peu apres la memoire de voſtre nom ne reſtera pas. Oſtez l'opinion, vous affacez le reſſentiment de l'offenſe, oſtez ce reſſentiment, vous aboliſſez l'offenſe. Ce qui ne peut faire un homme pire qu'il n'eſt, ne peut auſſi rendre ſa vie plus mauvaiſe, ny le bleſſer au dedans, ou au dehors; la nature de l'utile doit faire cela.

VII. Tout ce qui arrive, arrive juſtement; tu le trouveras ainſi ſi tu y prens garde exactement: je ne le dis pas ſeulement ſelon la ſuite des cauſes, mais ſelon l'ordre de la juſtice, & comme par quelqu'un qui donne à un chacun ſelon ſon merite. Obſerve cela comme tu as commencé, & quoy que tu faſſes, fais-le avec cela, avec la reſolution d'eſtre bon, de la façon dont on entend proprement un bon

homme, prens ſoin de cela en toutes tes actions.

VIII. Il ne faut pas que tu prennes les choſes comme les juge celuy qui te fait injure, ou comme il voudroit que tu les reſſentiſſes: Voy pluſtoſt ce qu'elles ſont en elles-meſmes ſelon la Verité.

IX. Il faut toûjours avoir ces deux choſes promptes & preſentes à l'eſprit: l'une, qu'on ne faſſe rien que ce à quoy la raiſon, qui eſt le Prince & le legiſlateur, nous exhorte, & pour le bien des hommes: l'autre, de changer d'avis quand il ſe trouve quelqu'un qui nous peut reveler de faute, & nous détourner d'une mauvaiſe opinion, pourveu que ce changement ſoit appuyé ſur une apparence vray-ſemblable, ou de juſtice, ou d'utilité publique, ou choſe pareille, & non pour le plaiſir, ou pour acquerir de la gloire. As-tu de la raiſon? ouy j'en ay: pourquoy donc n'en uſes-tu pas? que veux-tu de plus quand tu as une raiſon qui agit comme elle doit?

X. Tu as ſubſiſté comme la partie d'un tout, & tu diſparoiſtras retournant dans ce Principe general qui t'a produit; ou pour mieux dire tu ſeras par un changement reüny à ſa raiſon, qui eſt le ſeminaire de toutes les autres. De pluſieurs grains d'encens qu'on met ſur le meſme brafier d'un autel,

autel, le feu prend & consume plustost les uns que les autres : Mais cela n'importe de rien. Dans l'espace de dix jours tu paroistras un Dieu à ceux qui te tiennent maintenant pour une beste, & pour un singe, pourveu que tu te tournes vers les regles & la culture de la raison. Ne passe point la vie comme si tu avois à vivre plusieurs milliers d'années; la mort te prend sur la teste; pendant que tu vis, pendant que tu le peux, fais-toy homme de bien.

XI. Combien de loisir gaigne celuy qui ne regarde point ce que son prochain dit, ce qu'il fait, ou ce qu'il pense. Mais que ce qu'il fait luy-mesme soit juste, & droit: Qui, comme dit le Poëte Agathon, ne regarde point les humeurs noires, mais qui court sur sa ligne sans se détourner.

XII. Celuy qui se laisse prendre du desir de la renommée apres la mort, ne s'imagine pas que chacun de ceux qui feront mention de luy, mourra aussi incontinent apres, de mesme un autre qui succedera à cettuy-cy, & cela jusques à ce que toute cette memoire soit abolie avec ces hommes vains, & mortels, qui de main en main l'avoient continuée; Mais supposons que ceux qui se souviendront de toy seront immortels; & que ta memoire sera eternelle; Que t'en reviendra-t'il? je ne

dis pas quand tu ſeras mort ; Mais je demande à quoy te ſervira cette loüange pendant ta vie, ſi ce n'eſt pour ménager l'avantage de tes affaires? Car il n'eſt point à propos de diſputer ſi cette reputation eſt un don de la nature, il ne s'agit point de cela preſentement. Au reſte, tout ce qui eſt beau, l'eſt de ſoy-meſme, ſa perfection eſt en luy, & la loüange n'en fait point partie. De là vient que ce qu'on loüe n'en eſt pour cela ny pire ny meilleur; Je dis cela des choſes meſme qu'on appelle belles ou bonnes en commun diſcours, comme ſont celles qui ſe font de quelque matiere par le moyen des arts; Car pour ce qui eſt veritablement bon, il n'a aucun beſoin d'autre choſe pour eſtre tel; non plus que la loy, la verité, la tranquillité de l'eſprit, l'honneſteté: quelle de toutes ces choſes devient bonne par les loüanges, ou ſe corrompt par le blâme? Une Emeraude perdra-t'elle quelque choſe de ſa bonté, ſi on ne la loüe? En ſera-t'il de meſme de l'or, de l'yvoire, de la pourpre, d'un couſteau, d'une fleur, d'un arbriſſeau?

XIII. Si cet eſprit qui eſt en nous le premier organe de la raiſon ne ſe diſſipe point incontinent apres la mort, comment l'air en peut-il contenir un ſi grand nombre depuis l'eternité? Et comment

la

la terre, diray-je, peut elle contenir les corps de tous les humains de tout temps? Car de la meſme façon que les corps icy bas, apres avoir eſté couverts ſous la terre pendant quelque temps, ſe changent, & font place à d'autres; ainſi ces eſprits eſtant élevez en l'air, quand ils y ont demeuré quelque temps, s'écoulent, s'enflamment, & ainſi changez, ils retournent vers cet eſprit univerſel qui les produit tous, & de cette façon ils font place à ceux qui viennent, & s'exhalent en ce meſme air. Cela ſe peut reſpondre, poſé que les eſprits reſtent apres les corps; Et de cela il n'en faut pas juger par l'exemple ſeulement des corps qu'on enſevelit dans la terre, mais auſſi de ceux des animaux que nous mangeons tous les jours, & que les beſtes devorent: car ils ſont de la meſme façon enſevelis en grand nombre dans les corps de ceux qui les mangent; & neantmoins il reſte de l'eſpace pour en recevoir d'autres, pource qu'ils ſont incontinent changez en ſang, & autres parties aëriennes, ou ignées.

XIV. Quel eſt ſur cela le procedé pour trouver la verité? La diſtinction en ce qui eſt materiel, & ce qui tient lieu de cauſe. Il ne ſe faut point écarter, mais il faut avoir égard en tout deſir, à ce qui eſt juſte;

ſie; & en tout objet qui ſe preſente, à ce qu'il y a de certain.

XV. Tout ce qui te convient, ô monde, m'accommode auſſi fort bien, rien ne me ſemble prematuré ou tardif, s'il eſt de ſaiſon pour toy; tout ce que tes heures m'apportent, m'eſt un fruit en ſa maturité. O Nature, toutes choſes viennent de toy, toutes ſont en toy, & toutes y retournent. Quelqu'un a dit autrefois, ô chere ville de Cecrops! Pourquoy ne diras-tu point, ô chere ville de Dieu!

XVI. Fais peu de choſes, dit-il, ſi tu veux avoir l'eſprit en repos. Il n'y a rien de mieux que de faire ſeulement ce qui eſt neceſſaire, & ce que demande la raiſon à un animal né pour la ſocieté, & le faire de la façon que l'ordonne cette meſme raiſon: Car cela cauſe non ſeulement la tranquillité de l'eſprit qui procede du bien-faire, mais auſſi celle d'avoir peu de choſes à faire. Si de ce grand nombre de celles que nous diſons & faiſons, quelqu'un en ſçait retrancher ce qui ne ſert à rien, il joüira d'un grand loiſir, & ſera moins travaillé des paſſions. Donc en tout ce que nous entreprenons, il eſt à propos que nous nous ſouvenions de nous demander à nous meſmes, cecy n'eſt il point une de ces choſes qui ne ſont point neceſſaires. Or il ne faut

pas

pas ſeulement éviter les actions inutiles, mais auſſi les penſées : Car il arrivera par ce moyen qu'il ne s'en ſuivra aucune action ſuperfluë.

XVII. Eſſaye ſur toy ſi la vie d'un homme de bien t'ajuſtera commodement, d'un homme qui ſouffre gayement ce que les deſtins luy envoyent, qui ſe repoſe dans la juſtice de ſes propres actions, & dans une paix d'eſprit qui ſuffit à le rendre heureux. Tu as conſideré cela, voy encore cecy, ne te trouble point toy-meſme ; Aye l'eſprit ſimple, & dégagé. Quelqu'un a fait une faute, c'eſt pour luy qu'il a peché, Il t'arrive un accident, cela devoit arriver ainſi dans l'ordre des choſes du monde, & cet evenement eſtoit attaché tout temps à ta fortune particuliere. Enſomme la vie eſt courte ; il faut avoir ſoin de profiter du temps preſent, avec la droite raiſon & la juſtice, uſant ſobremẽt du relâche de l'eſprit.

XVIII. Ou le monde eſt diſpoſé par ordre, ou c'eſt une confuſion & un meſlange de pluſieurs choſes aſſemblées au hazard, mais un monde toutesfois. Or s'il y a en toy quelque ordre & ornement, comment dira t'on que dans l'univers rien ne ſoit bien reglé, & aſſorty; veu principalement que toutes choſes y ſont rangées & conjointes par une mutuelle correſpondance?

XIX. Il y a des gens d'un eſprit noir, des hommes mols, d'autres durs, ſauvages, brutaux, niais, badins, bouffons, abjets, tyranniques. Si celuy qui ne connoiſt pas ce qui eſt au monde, y eſt comme un ſtranger, Celuy qui ne connoiſt pas ce qui s'y fait, ne le ſera-t'il pas auſſi? Celuy qui s'enfuit & ſe retire de la conduite civile, eſt un fugitif; Celuy qui a l'œil d'intelligence fermé, eſt un aveugle. Qui a beſoin d'autruy, & n'a point en ſoy ce qui luy eſt neceſſaire à la vie, eſt pauvre. Celuy qui ſe ſepare luy-meſme de la diſpoſition & conduite de la nature commune, s'indignant des accidents qui luy ſurviennent, il eſt comme un apoſtume du monde; Car la meſme nature qui t'a produit, apporte auſſi ces evenements. Celuy qui retranche ſon ame de la communauté de toutes celles qui ſont raiſonnables, & qui ne ſont qu'une, il eſt une piece rompuë, & detachée de l'eſtat de l'univers.

XX. Il s'en trouve qui philoſophent ſans avoir un manteau pour ſe couvrir, d'autres ſans livres. Je ſuis demy-nud, dit un autre, & je n'ay pas de pain, & avec cela je ne m'ennuye point de ſuivre la raiſon. Je n'ay pas aſſez de lettres pour entretenir les meditations de ma Philoſophie, j'y demeure pourtant. Toy donc ayme la Profeſſion

ſeſſion que tu as appriſe, perſeveres-y, & paſſe le reſte de ta vie comme celuy qui a commis & abandonné de bon cœur aux Dieux tout ce qui le regarde, ne te rends ny le tyran ny le valet de qui que ce ſoit des hommes.

XXI. Conſidere, par exemple, quels ont eſté les temps ſous Veſpaſian; Tu trouveras que les hommes alors, de la meſme façon qu'aujourd'huy, ſe marioient, élevoient leurs enfans, eſtoient malades, mouroient, faiſoient la guerre, celebroient des feſtes, negotioient, labouroient la terre, qu'ils eſtoient flatteurs, inſolens, ſoupçonneux, & tâchans à ſe ſurprendre les uns les autres. Qu'il y en avoit qui demandoient à Dieu la mort d'autruy, d'autres qui ſe plaignoient de l'eſtat preſent, qui avoient des amours, qui amaſſoient des treſors, qui recherchoient avec paſſion les Conſulats, & le commandement ſouverain. La vie de tous ces gens-là n'eſt-elle pas éteinte, & aneantie? Deſcends en ſuitte au temps de Trajan, vous y trouverez toutes les meſmes choſes: ce ſiecle-là eſt auſſi paſſé. Parcourez de la meſme ſorte les faſtes de toutes les nations, conſiderez combien d'hommes, apres avoir travaillé long-temps avec des peines & des ſoucis ardens, ont exſpiré peu apres,

& ſont retournez dans les elemens dont ils eſtoient compoſez. Il ſe faut principalement ſouvenir de ceux que tu as connus, qui avoient des vaines paſſions, & negligeoient de s'adonner à celles à quoy la nature les avoit rendus propres, où ils devoient s'attacher, & en eſtre contens. Il eſt neceſſaire de n'oublier pas auſſi que l'application à chaque affaire doit avoir ſon prix & ſa proportion: ainſi tu ne t'arreſteras pas plus qu'il ne faut aux choſes de legere conſequence, qui te laiſſeroient du dégouſt, & du repentir.

XXII. Pluſieurs mots dont on ſe ſervoit autrefois, ne ſont plus aujourd'huy que comme des termes d'un uſage particulier, & connu de peu de gens; ainſi les noms de ceux qui ont eu aciennement grande reputation, ne ſont maintenant que comme ces mots ſinguliers, comme Camille, Cezon, Voleze, Leonat; peu apres, & Scipion, & Caton, & en ſuitte, & Auguſte, & Adrian, & Antonin, tout cela va s'évanoüiſſant, & paſſe incontinent apres pour une fable, & peu de temps apres s'enſevelit entierement dans l'oubly. Ie dis cela de ceux qui ont eſté illuſtres à merveilles; car pour le reſte des hommes, auſſi-toſt qu'ils ont rendu le dernier ſouſpir, il ne s'en parle plus, ils ſont à jamais inconnus. Mais en

gene-

general, y a-t'il quelque choſe dont la memoire ſoit eternelle ? toutes choſes ſont vaines. Qu'eſt-ce donc qu'on doit rechercher avec ſoin? Cecy ſeulement, une intelligence juſte, une action ſociable, un raiſonnement tel qu'il ne puiſſe eſtre abuſé, une conſtitution d'eſprit à recevoir les accidens comme neceſſaires, comme connus, preveus, & découlans de la ſource & du principe de toutes choſes. Ajuſte toy aux meſures de ton deſtin, & ſouffre qu'il t'applique aux affaires qu'il luy plaiſt. Tout paſſe du jour à la journée, & celuy dont on fait memoire, & celuy qui en fait memoire; conſidere inceſſament que tout ce qui ſe fait, ſe fait par changement, & accouſtume toy à penſer, que la Nature de l'univers n'ayme rien tant que de changer les choſes qui ſont, & d'en faire de nouvelles qui leur ſoient ſemblables. Tout ce qui eſt preſentement, eſt en quelque ſorte la ſemence de ce qui ſe fera de luy, & ſera par apres; Tu t'imagines qu'il n'y a point d'autres ſemences que celles qu'on jette ſur la terre, ou dans les matrices convenables; c'eſt une groſſiere ignorance.

XXIII. Tu mourras incontinent, & tu n'es pas encore ſimple, exempt de paſſions n'apprehendant rien de ce qui peut arri-

arriver du dehors ; benin à tout le monde, & mettant la ſageſſe en cela ſeul que tes actions ſoient juſtes.

XXIV. Conſidere la conduite des autres, & les hommes prudens ; ce qu'ils fuyent, & ce qu'ils recherchent. Ce qui fait ton mal, n'eſt point en l'eſprit d'autruy, ny dans le changement, & les converſions du ciel qui t'environne. Où donc? dans l'opinion que tu as priſe des Maux : Ne ſuppoſe donc pas qu'aucune choſe ſoit mauvaiſe, & tout te ſera bon. S'il arrive que ce corps qui t'eſt ſi étroitement lié vienne à eſtre coupé, brûlé, apoſtumé, corrompu ; Que cette partie qui juge de tout cela demeure tranquille : cela veut dire qu'elle n'eſtime ny bon, ny mauvais, ce qui peut indifferemment arriver à un homme de bien, & à un méchant. Car ce qui ſurvient également à celuy qui vit, ou ſelon, ou contre la Nature, ne peut eſtre, ny ſelon, ny contre la Nature.

XXV. Medite continuellement que le monde eſt un animal, qui n'a qu'une ſubſtance, & qu'une ame ; & comment toutes choſes ſe rendent en un ſens unique, qui eſt celuy du total ; & comment toutes choſes agiſſent par un ſeul appetit ; & comment toutes ſont cauſes qui concourent à toutes celles qui ſe font ; & quelle

quelle eſt leur tiſſure, & leur aſſemblage.

XXVI. Tu es, comme diſoit Epictete, une petite ame, qui eſt chargée d'une mort.

XXVII. Il n'y a aucun mal aux choſes qui ſont dans le paſſage, ou changement comme auſſi n'arrivet-il aucun bien à celles qui prenent leur eſtre du changement.

XXVIII. Le temps eſt comme un fleuve, & un rapide courant de toutes les choſes qui ſe font: Chacune paroiſt & paſſe au meſme moment, une autre la ſuit, & à celle-cy ſuccede incontinent une autre: Tout ce qui nous arrive, eſt auſſi ordinaire & commun qu'une roſe au Printemps, qu'un fruit en Eſté; telle eſt la maladie, la mort, la calomnie, les ſurpriſes de nos ennemis, & toutes les choſes dont les ſots s'attriſtent, ou ſe rejoüiſſent. La ſuitte des choſes qui ſuccedent les unes aux autres, s'entretient par un ordre convenable à la nature; il n'en eſt pas comme des nombres, qui ſont independans les uns des autres, & n'ont autre liaiſon que la neceſſité du calcul; mais c'eſt une continuation raiſonnable & concertée: & de la meſme façon que les choſes, qui ſubſiſtent enſemble, ſont diſpoſées entre elles par un bel ordre, ainſi celles qui doivent eſtre faites, ne ſe ſuccedent pas ſimplement les unes aux autres, mais elles font

paroiſtre une certaine conjonction & un rapport merveilleux.

XXIX. Il ſe faut ſouvenir du dire d'Heraclite; que la mort de la terre eſt de devenir eau, celle de l'eau de devenir air, de l'air devenir feu, & reciproquement: ſe ſouvenir auſſi de celuy qui diſoit ne ſçavoir pas où le chemin conduiſoit, & comment les hommes qui ſont comme familiers & domeſtiques dans cette raiſon univerſelle qui diſpoſe toutes choſes, ſe ſeparent d'elle en leurs penſées, & trouvent étranges les choſes qui arrivent tous les jours. Comme auſſi que nous ne devons pas agir & parler comme ſi nous dormions; car alors il nous ſemble que nous agiſſons & parlons. Nous ne devons point imiter les enfans, qui diſent; cela eſt ainſi, nos Peres nous l'ont dit: Il le faut prendre nuëment comme nous l'avons receu.

XXX. De la meſme façon que ſi quelque Dieu te diſoit, il te faut mourir demain, ou dans trois jours, tu ne prefererois de gueres ce troiſiéme jour de plus au lendemain, ſi tu n'avois le cœur extremement lâche: Juge de la meſme façon qu'il n'y a pas grande difference que tu meure demain, ou dans un grand nombre d'années. Repaſſe ſouvent dans ta memoire combien de Medecins ſont morts, qui avoient

avoient ſi ſouvent froncé le ſourcil conſiderant leurs malades; combien d'Aſtrologues, qui avoint predit la mort aux autres, comme quelque choſe d'important; combien de Philoſophes, apres avoir millefois diſputé de la mort, & de l'immortalité; combien de vaillans, qui en avoient tant tué d'autres; combien de Tyrans, qui, comme s'ils euſſent eſté Immortels, avoient uſé du pouvoir ſur la vie des hommes avec bruit & inſolence: Combien de villes entieres, pour ainſi parler, ſont mortes, *Helice*, *Pompeji*, *Herculanum*, & une infinité d'autres. Parcourez auſſi tous ceux que vous avez connus l'un apres l'autre, qui d'entr'eux n'eſt point mort apres avoir aſſiſté aux funerailles des autres, & tout cela en peu de temps? Tout conſiſte à regarder les choſes humaines; comme n'ayant que la durée d'un jour, & de peu de valeur: Et que ce qui eſtoit hier un peu de mouſſe, ſera demain une momie, ou de la cendre. Il faut donc prendre garde que ce temps que la nature nous accorde n'eſt qu'un moment, & on ſe doit détacher de la vie ſans déplaiſir, de la meſme façon que tombe une olive quand elle eſt meure, ſe loüant de la terre qui l'aportée, & rendant graces à l'arbre qui l'a produite.

XXXI. Tu dois reſſembler à une pointe de

te de rocher avancée dans la mer, contre laquelle les flots ſe brizent continuellement, elle demeure ferme, & appaiſe les boüillons de l'au, qui ſe rompent au tour d'elle. Je ſuis mal-heureux, dira quelqu'un, que cela me ſoit arrivé: Mais je diray au contraire, que je ſuis heureux de ſupporter cet accident ſans douleur, & de n'eſtre ny abbatu par les choſes preſentes, ny touché de la crainte des futures! Car cela meſme pouvoit arriver à tout autre; mais tous ne l'euſſent pas ſouffert ſans déplaiſir. Pourquoy ſera ce donc pluſtoſt une infortune qu'un bon-heur? Appelles-vous mal-heur en l'homme, ce qui n'endommage point la nature de l'homme? Vous ſemble-t'il que ce qui eſt de l'intention & du deſſein de la nature de l'homme, puiſſe nuire, & gaſter cette meſme nature? Ne ſçavez-vous pas ce qu'on vous a enſeigné de l'intention de la nature de l'homme? Cet accident peut-il faire que vous ne ſoyez point juſte, courageux, ſage, temperant, circonſpect, exempt de faillir, honneſte, libre? Ou bien at-il pû oſter quelqu'une des choſes qui ſont propres à la nature? Partant en toutes les occaſions qui te pourroient porter à la colere, ſouviens-toy de te ſervir de cette maxime, que cela n'eſt point une infortune; mais que-

que c'eſt un bonheur de le porter genereuſement.

XXXII. C'eſt à la verité un remede vulgaire, mais preſent, pour le mépris de la mort, de ſe remettre en memoire ceux qui ont le plus long-temps prolongé leur vie; quel avantage ont-ils eu plus grand que ceux qui ſont morts en la verdeur de leur âge? Car en fin Cadician, Fabie, Julien, Lepide, & leurs ſemblables, giſent comme les autres, & apres en avoir enſevely pluſieurs, ont eſté eux-meſmes enſevelis. Certes & intervalle de noſtre vie eſt fort petit, & tel qu'il eſt, entre quelles gens, dans quels travaux, & en quel corps le devons nous paſſer? Regarde en arriere la vaſte eſtenduë des ſiecles paſſez, & devant toy l'immenſité de ceux qui paſſeront: Dans cela, quelle difference y a-il entre celuy qui ne vit que trois jours, & celuy qui vit trois âages d'homme?

XXXIII. Marche toûjours par le plus court chemin; or le plus court eſt celuy qui ſuit la nature; & partant, fais & dis tousjours ce qui eſt le plus droit. Cette reſolution t'épargnera beaucoup de travaux, & de debats, & te delivrera du ſoin de menager tes actions avec fineſſe, & accortiſe.

LIVRE CINQUIESME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy-meſme.

LE matin, quand tu as peine de te reſoudre à ſortir du lit, prens incontinent cette penſée, que tu dois avoir toute preſte; je me leve pour aller faire l'office & l'ouvrage d'un homme; dois-je donc me porter lâchement & avec regret à faire ce pourquoy je ſuis né, & pourquoy je ſuis entré au monde? Suis-je fait & deſtiné pour eſtre dans un lit, & me tenir chaudement entre des couvertures? Mais cela eſt bien plus voluptueux: es-tu donc né pour la volupté, & non pas pour agir & faire quelque ouvrage. Ne vois-tu les petites plantes, les paſſereaux, les fourmis, les araignées, les abeilles, qui chacune à leur égard ornent & parent le monde par leur travail? Et toy ne feras-tu pas le meſtier d'un homme? Ne te preſſeras tu pas de faire ce que demanda ta nature, & ta condition? Mais il ſe faut auſſi repoſer: il le faut: La Nature a donné à cela une meſure.

ſure. Elle t'en a donné auſſi une au boire & au manger : Et comment eſt-ce que tu paſſes en cela au deſſus des meſures & de ce qui ſuffit, & que dans les actions il n'en eſt pas de meſme, tu demeures au deçà de ce que tu peux? Certes tu ne t'aymes point toy-meſme, autrement tu affectionnerois ta propre nature, & ſes intentions. Les autres qui ayment leur meſtier, ſechent de travail ſur les ouvrages de leurs arts, ils en oublient le manger, & le boire. Tu ne fais pas autant d'honneur à ta nature qu'un tourneur à ſon tour, qu'un Comedien à ſon theatre, ou qu'un avare à ſon argent, ou qu'un glorieux à ſa vanité : Car tous ces gens paſſionnez ayment mieux perdre le ſommeil, & le manger, que les occaſions d'accroiſtre les choſes à quoy ils ſont portez. Et à toy les actions de la ſocieté humaine ſemblent plus viles & moins dignes de ton occupation?

II. Qu'il eſt aiſé de rejetter & d'effacer de noſtre imagination toutes les penſées qui nous troublent, ou qui ſont impertinentes, & ſe trouver incontinent en une tranquillité parfaite? Juge-toy digne de toutes les paroles, & de toutes les actions qui ſont ſelon la nature, & ne t'en détourne point, ny pour le blâme que quelques-uns t'en donneront, ny pour leurs diſcours;

cours ; mais ſi quelque choſe eſt belle à faire ou à dire, ne la tiens point au deſſus de toy: car les autres ont leur raiſonnement particulier qui les conduit, & ils ſuivent leurs appetits, à quoy tu ne dois point regarder ; mais bien aller droit où ta nature particuliere, & la commune te conduiſent. Le chemin de l'une & de l'autre n'eſt qu'un. Je marche dans le train des choſes qui ſont ſelon la nature, juſques à ce que je vienne à tomber & à me repoſer : & j'exſpireray en cela meſme, d'où je tire tous les jours ma reſpiration ; & je tomberay ſur cela meſme qui a fourny à mon Pere la matiere dont j'ay eſté fait, le ſang à ma Mere, le lait à ma nourrice, qui me donne à boire & à manger tous les jours, qui ſouffre que je le foule ſous les pieds, & que j'en abuſe en tant de façons.

IIII. On n'admirera pas la vivacité de ton eſprit, ſoit ; mais il y a beaucoup d'autres choſes dont tu ne ſçaurois dire, je n'y ſuis pas né. Fais donc voir celles qui dependent toutes de toy, l'integrité, la gravité, la patience au travail, l'abſtinence des voluptez, un eſprit content de ſa condition, deſirant peu, benin, libre, éloigné des curioſitez & des bagatelles, grand, & élevé. Ne ſens-tu pas combien de choſes tu peux fournir & tirer de toy-meſme, deſ-

quelles

quelles tu ne ſçaurois t'excuſer ſur ta nature, qu'elle ny ſoit pas propre, & toutefois tu ne les fais pas, & tu demeures volontairement au deſſous de ce que tu peux. Quoy? eſt-ce que la nature qui manque d'eſtre bien pourveuë de tout ce qu'il luy faut, te contraint de prendre de l'indignation, d'eſtre lent & pareſſeux, de flatter, d'accuſer ton corps, & puis au contraire de le careſſer, d'eſtre inſolent, d'avoir l'eſprit errant & vagabond? Non certes! mais il y a long-temps qu'il eſtoit en ton pouvoir d'eſtre delivré de tous ces maux, ſi tu euſſes pû te reſoudre à ne te fâcher point d'eſtre eſtimé d'un eſprit un peu tardif, & peſant. Il ſe faut exercer en cela, ſans que cette lenteur d'eſprit te dégouſte, & t'étonne, ny auſſi qu'elle t'amoliſſe en une pareſſe qui te plaiſe.

IV. Il y en a qui auſſi toſt qu'ils ont fait une grace à quelqu'un, luy mettent incontinent en compte le bien-fait; Il y en a d'autres qui à la verité ne font pas cela, mais neantmoins quand ils ont fait faveur à un autre, ils le ſçavent bien, & penſent en eux-meſmes qu'il leur en eſt bien obligé: Mais il y en a qui ſemblent ne ſçavoir pas le bien qu'ils font, & reſſemblent à la vigne, qui produit ſon raiſin, & ne demande rien autre choſe, quand elle a donné ſon fruit. Le cheval court, le chien chaſſe, l'abeille fait

fait ſon miel; l'homme qui fait bien ne le doit point aller publier par tout, mais paſſer incontinent à quelqu'autre action, comme la vigne à la production d'un autre grappe de raiſin en ſa ſaiſon. Tu dois donc eſtre de ceux, qui en quelque façon ne regardent point ce qui arrivera en conſequence de ce qu'ils font. Ouy, dira quelqu'un, mais encore faut-il que vous ayez égard à cela meſme : Car vous demeurez d'accord, que c'eſt le propre d'un animal ſociable de ſentir qu'il agit pour la ſocieté, & de vouloir que ſon compagnon le reſſente. Ce que vous dites eſt vray : Mais vous ne prenez pas bien ce qui a eſté dit maintenant; & pour cela vous ſerez un de ceux dont j'ay premierement parlé. Car ceux-là ont auſſi quelque perſuaſion probable qui les détourne. Si tu veux entendre ce qui a eſté dit, ne crains point, ne laiſſe jamais faire une action utile à la ſocieté.

V. Le ſouhait des Atheniens eſtoit, faites, ô bon Jupiter, faites pleuvoir ſur les champs & poſſeſſions d'Athenes; Certes ou il ne faut rien ſouhaiter, ou il faut que ce ſoit tout ſimplement & liberalement.

VI. Tout ainſi qu'on dit qu'Eſculape a ordonné à cettuy-cy de s'exercer à cheval, ou de ſe baigner dans de l'eau froide,

ou

ou de marcher nud pieds, on peut dire de la meſme façon que la nature univerſelle a ordonné à celuylà une maladie, la mutilation d'vn membre, une perte, ou quelqu'autre choſe de ſemblable. Car tout ainſi que lors que nous diſons, le medecin a ordonné, nous entendons qu'il a commandé tel remede, pour telle maladie, comme convenable pour le recouvrement de la ſanté; ainſi de meſme, ce qui advient à un chacun luy eſt ordonné comme propre, & reſpondant à ſa deſtinée; Car ce mot *d'advenir* ſe doit entendre au meſme ſens que les ouvriers en uſent, quand ils diſent; que les pierres quarrées *avienment* bien en baſtiſſant une muraille ou une pyramide, s'appropriant juſtement les unes ſur les autres en belle diſpoſition: En general, l'harmonie de l'univers n'eſt qu'une, & tout ainſi que de tous les corps il s'en compoſe & accomplit un tel corps, qu'on nomme le Monde; de la meſme façon de toutes les cauſes il s'en fait un aſſemblage & une telle cauſe, qu'on appelle Deſtin. Les plus ſimples gens entendent fort bien ce que je veux dire; car leur façon de parler eſt, ſon deſtin le portoit ainſi: Se porter ainſi, eſt la meſme choſe, que luy eſtre ordonné ainſi. Recevons donc ces choſes comme celles que le Medecin ordonne, dont la plus part

ſont

ſont âpres fâcheuſes, mais l'eſperance de la ſanté nous les fait ſupporter. Que la perfection & l'accompliſſement de ce que la nature univerſelle demande, te ſoit auſſi recommandable que ta propre ſanté; Reçois donc librement tout ce qui ſe fait, quoy quil te paroiſſe un peu rude, pource que c'eſt là qu'il tend à la ſanté de l'univers, au progrez, & à l'execution des volontez de Jupiter; Car cela, quoy que ce ſoit, ne fuſt point avenu, s'il n'euſt auſſi convenu à tout l'univers: Aucune nature auſſi ne porte rien qui ne ſoit mutuellement convenable à ce qui eſt ſous ſon adminiſtration. C'eſt pourquoy il y a deux raiſons qui te doivent faire porter d'un eſprit égal tout ce qui t'arrive. La premiere, pource qu'il eſtoit fait pour toy, il t'eſtoit ordonné, & avoit un certain rapport & correſpondance avec toy, par de tres-anciennes & fatales cauſes. L'autre, pource que cela ſert au progrez, à la perfection, & conſiſtance des ouvrages de celuy qui gouverne l'univers. Car le tout eſt defectueux & mutilé, ſi vous retranchez pour peu que ce ſoit la continuité & coherence comme des parties ainſi des cauſes; or tu le fais autant qu'il eſt en toy, quand tu te fâches de ce qui t'arrive, & que tu le ſupprimes en quelque façon.

VII. Tu

VII. Tu ne dois ny te dégouſter, ny te plaindre, ny t'eſtonner s'il ne te ſuccede pas toûjours, quand tu veux agir ſelon les bonnes Maximes; mais y retourner derechef, apres en avoir en eſté rebutté; ſouffrir doucement beaucoup de choſes qui ſont attachées à la condition humaine, & cherir uniquement la reſolution à laquelle tu reviens. Il ne faut pas retourner à la Philoſophie comme les Enfans chez un Pedagogue; Mais comme les malades des yeux accourent à l'éponge & à l'œuf, comme d'autres aux cataplaſmes & fomentations, de cette façon tu ne feindras point par vanité de vouloir obeïr à la raiſon; mais tu chercheras en elle un veritable repos. Souviens-toy que la Philoſophie ne veut que les ſeules choſes que ta nature veut auſſi; Tu voulois donc quelque choſe qui n'eſtoit pas ſelon nature. Mais lequel eſt plus delicieux? c'eſt par cét endroit que la volupté nous trompe; Mais voyez ſi la grandeur de courage, la liberté, la ſimplicité, l'equanimité, la ſainteté ne ſont pas plus agreables? Y a-til quelque choſe de plus delicieux que la Prudence; Quand tu eſtimeras comme il faut la ſcience certaine & demonſtrative de ne tomber jamais, & de ſe tenir toûjours dans la droite route?

VIII. Les choſes du monde ſont en

quelque façon dans une telle obſcurité, que pluſieus Philoſophes, & qui n'ont pas eſté des moins eſtimez, ont penſé qu'elles eſtoient entierement incomprehenſibles; Les Stoïciens meſmes ont creu que tres-difficilement les pouvoit-on connoiſtre. Toutes nos perceptions ſont ſujettes à erreur; y a-il quelqu'un qui ſe puiſſe dire infaillible? Penſe maintenant à ces meſmes choſes entant qu'elles nous ſont aucunement ſoumiſes; voy comme elles ſont de peu de durée, chetives, & capables d'eſtre poſſedées par un débauché, par une femme perduë, & par un larron; Paſſe maintenent aux mœurs de ceux avec leſquels nous avons à vivre, deſquels à peine pouvons-nous ſupporter le plus accommodant, pour ne dire pas que chacun a peine à ſe ſouffrir ſoy-meſme. Dans une telle obſcurité, dans ces ordures, & dans cét écoulement & de la ſubſtance des choſes, & du temps, & des mouvemens, & de tout ce qui ſe meut, je ne vois rien qui ſoit digne d'honneur, & qui merite que quelqu'un s' y applique ſerieuſement & avec affection: Au contraire il ſe faut conſoler en l'attente d'une ſeparation naturelle, en ſorte neantmoins qu'on n'en ſupporte pas le retardement avec impatience, mais qu'on ſe tienne paiſiblement à ces

deux

deux choſes; L'une, qu'il ne me peut rien arriver qui ne ſoit conforme à la nature univerſelle; L'autre, qu'il eſt en mon pouvoir, & m'eſt permis de ne rien faire qui ſoit contre mon Dieu, & mon propre Genie; Car il n'y a perſonne qui me puiſſe neceſſiter à cela.

IX. Quand tu commences à faire quelque choſe, examine-toy interieurement, & te demande, à quoy vais-je employer mon ame? En quel eſtat eſt cette partie qui me doit conduire? En quelle diſpoſition eſt mon ame? Comme celle d'un enfant, d'un jeune homme, d'une femmelette, d'un tyran, d'un cheval, d'une beſte feroce?

X. Quelles ſont ces choſes qu'on appelle communement des biens, il ſe connoiſt evidemment de cecy, que lors qu'un ſpectateur au theatre entend loüer les choſes qui ſont veritablement bonnes, comme la Prudence, la Temperance, la Juſtice, la Force, il n'attend point qu'on adjoûte quelque choſe pour excuſer ce diſcours comme extraordinaire; l'oreille ſent que ces choſes ont harmonie avec le bien. Mais lors que quelqu'un entend eſtimer ce qui n'eſt bien que dans l'apparence & l'opinion vulgaire, il leve les oreilles, & entend volontiers qu'on excuſe ces paroles,

comme dites par le Poëte ſelon l'opinion du peuple, & non pas comme il le penſe: La multitude meſme ſe forme ainſi dans l'eſprit cette diſtinction: Car autrement, il n'arriveroit pas que ce qui ſe dit à l'honneur des vrais biens ne l'offenſe point, & que ce qu'on avance en faveur des richeſſes, & de ce qui regarde le luxe & la gloire, n'eſt receu qu'avec excuſe, comme dit de gaillardiſe, & par gentileſſe. Paſſe donc plus outre, & demande s'il ne faut pas honorer & tenir pour vrays biens ces autres que les ſages priſent, & dont on ſe raille, en diſant que celuy qui les poſſede n'a pas, tant qu'il eſt riche, trois poulces de terre ſur quoy décharger le ventre.

XI. Je procede d'une cauſe & d'une matiere; aucune des choſes ne s'aneantira; non plus qu'elles n'ont point eſté faites du neant. Donc toutes mes parties ſeront reduites par le changement en quelques autres parties du monde, celles-cy derechef en quelques autres portions de l'univers, & cela juſqu'à l'infiny. C'eſt par un ſemblable changement que j'ay receu l'eſtre, & ceux qui m'ont engendré, & ainſi en remontent juſque à l'infiny; Car il n'y rien qui empeſche qu'on ne puiſſe parler ainſi, bien que le monde ſoit adminiſtré par certaines revolutions & periodes.

XII. La

XII. La raiſon, & l'art de raiſonner ſont des facultez ſuffiſantes à elles-meſmes, & qui ſe contentent de la ſeule operation qui ſe fait par elles; Leur Principe propre & particulier les excite à l'action; & elles marchent à la fin qui leur eſt deſtinée: C'eſt pourquoy ces operations ont eſté appellées κατορθώσεις, à cauſe de la droiture du chemin qu'elles tiennent. Il n'y a rien en cela qu'on puiſſe dire proprement de l'homme, s'il ne luy appartient entant qu'il eſt homme; & pour le reſte, l'homme ne le requiert point, ſa nature ne fait point profeſſion de le pouvoir fournir, & ce n'eſt point une perfection en luy; & partant la fin de l'homme, ny le bien qui accomplit cette fin, ne ſont point établis en ces œuvres exterieures. De plus ſi ces choſes appartenoient à l'homme, comme tel, il ne ſeroit pas de ſon devoir de les mépriſer, & quelquesfois auſſi de s'en détourner, celuy qui ſe mettroit en eſtat de s'en paſſer, ne meriteroit point de loüange; & ſi elles eſtoient bonnes, celuy qui ne ſe ſoucieroit pas qu'on luy en donnaſt moins qu'il ne luy en eſt deu, ne ſeroit pas homme de bien. Or il eſt vray que les hommes ſont d'autant meilleurs, que plus volontiers ils s'abſtiennent & ſe privent de ces choſes, ou ſouffrent de

meilleur courage qu'elles leur ſoient oſtées.

XIII. Ta penſée & ton intelligence ſeront telles que les choſes dont tu remplis ſouvent ton imagination; car l'ame s'imaprime des images que la fantaiſie luy preſente. Travaille donc aſſiduëmeut à la teindre de ces imaginations-cy, comme, par tout où on peut vivre, on peut auſſi bien vivre; Or on peut vivre à la Cour, on y peut donc bien vivre. Derechef, chaque choſe eſt faite pour quelque deſſein; Elle ſe porte à ce pourquoy elle eſt faite; ſa fin conſiſte en ce où elle ſe porte: où ſe trouve la fin, là eſt l'utilité & le propre bien de chaque choſe. La ſocieté eſt donc le bien d'un animal raiſonnable; Car il a eſté deſja demonſtré que nous ſommes pour la ſocieté. N'eſt-il pas évident que les choſes moindre ſont faites pour les meilleures, & les meilleures les unes pour les autres; Les animées valent mieux que les inanimées, & entre les animées les raiſonnables ſont les milleures.

XIV C'eſt folie de pourſuivre des choſes impoſſibles: Il n'eſt pas poſſible que les méchans ne faſſent quelque choſe de tel. Il n'arrive rien à perſonne que ce qui luy pouvoit arriver ſelon le cours de nature. Ces meſmes choſes arrivent auſſi à d'autres

tres. Que ſi celuy qui ne ſçait point l'accident qui luy eſt ſurvenu, ou qui veut faire montre d'avoir grand cœur, demeure conſtant & ne ſe fâche point, combien eſt-il injuſte que l'ignorance & la vanité ayent plus de force que la Prudence. Ce ne ſont pas les choſes qui viennent toucher elles-meſmes noſtre Eſprit, elles n'ont point de chemin pour penetrer au dedans de noſtre ame, elles n'ont point la puiſſance de la tourner & de la mouvoir; elle ſeule s'excite & ſe tourne, & les choſes luy deviennent telles qu'eſt l'eſtime qu'elle fait de ſoy-meſme.

XV. En une conſideration l'homme nous eſt une choſe tres-familiere, entant que nous ſommes obligez à luy bien-faire & à le ſupporter; Mais entant que quelques-uns s'oppoſent aux actions qui nous ſont propres, l'homme nous devient quelque choſe d'indifferent, comme le ſoleil, le vent, les beſtes. Ils peuvent bien quelquefois nous empeſcher l'operation & l'effect, mais jamais le deſir & la diſpoſition, à cauſe de l'exception ſous laquelle nous formons nos deſſeins, & de la converſion dont nous uſons. Car tout ce qui a fait empeſchement à noſtre operation eſt converty & tranſporté par noſtre penſée en ce qui eſt de meilleur, & ce qui nuiſoit à

noſtre ouvrage devient noſtre ouvrage, & ce qui traverſoit noſtre chemin devient noſtre chemin.

XVI. Revere ce qui eſt plus excellent dans le monde : c'eſt celuy qui ſe ſert de toutes choſes, & qui les gouverne toutes. De la meſme façon, reſpecte ce qui eſt de plus excellent en toy, & qui a beaucoup de rapport avec l'autre ; c'eſt ce qui uſe en toy de tout le reſte, & que conduit ta vie.

XVII. Ce qui ne fait point de dommage à la cité, ne nuit pas auſſi au citoyen ; repreſente toy cette Regle toutes les fois que tu t'imagines d'avoir eſté offenſé. Que ſi la ville n'a point ſouffert de dommage, je n'ay pas auſſi eſté offenſé, & ſi elle en a ſouffert, il ne faut pas pour cela ſe mettre en colere contre celuy qui luy a fait tort. Quel ſi grand dommage peut-il avoir fait ? Conſidere ſouvent avec quelle promptitude, les choſes qui ſont, & celles qui ſe font, ſont emportées, & diſparoiſſent. La ſubſtance eſt, comme une riviere, dans un flux continuel, les actions en des changemens conſecutifs, les cauſes en mille converſions, & rien quaſi n'eſt ferme & permanent. L'étenduë du paſſé & de l'advenir eſt vaſte & infinie, & en elle toutes choſes s'évanoüiſſent. Celuy-là donc n'eſt

il pas

il pas bien fou, qui tire vanité de ces choſes, ou qui en prend du ſoucy, ou qui ſe plaint d'une incommodité, comme ſi elle avoit à durer quelque temps conſiderable? Repreſente toy toute cette ſubſtance qui exiſte enſemble, dont tu ne poſſedes qu'une petite parcelle; la durée des ſiecles, dont il ne t'a eſté aſſigné que le court eſpace d'un moment; le deſtin, où tu n'as qu'une fort petite part. Un autre a peché contre toy, c'eſt à luy à y prendre garde; c'eſt à luy à regler ſes paſſions, & ſes actions. Pour moy, je me trouve preſentement comme la nature commune veut que je ſois maintenant, & je fais ce que ma propre nature veut que je faſſe maintenant.

XVIII. Que la principale & maiſtreſſe partie de ton ame ſoit immuable dans tous les mouvemens de la chair doux ou piquans; qu'elle ne s'y meſle point, mais quelle ſe renferme comme dans ſon enceinte, & tienne ſes paſſions dans les limites des parties où elles ſont excitées. Que ſi elles parviennent juſques à l'intellect, à raiſon d'une autre ſympathie, pource que l'ame eſt jointe au corps, alors il ne faut pas reſiſter au mouvement du ſens, ſe trouvant ſelon la nature; mais la ſuperieure partie de l'ame ne doit pas pour cela conſentir

à l'opinion que ces choſes ſoient ou bonnes, ou mauvaiſes.

XIX. Il n'y a rien de meilleur que vivre en la compaignie des Dieux. Or celuy-là vit avec eux, qui leur preſente continuellement ſon ame complaiſante au deſtin qui luy eſt eſcheu; & qui fait ce que veut le Genie que Jupiter a donné à un chacun pour le conduire, & qui vient de ſa part; c'eſt l'intellect & la raiſon d'un chacun.

XX. Ne vous fâchez point contre celuy qui ſent le bouquin, ou qui a l'haleine mauvaiſe; que voulez vous qu'il faſſe, il a la bouche, il a les aiſſelles ainſi faites, & il ne peut eſtre autrement qu'une telle exhalaiſon n'en ſorte; Mais, direz-vous, un homme a de la raiſon, & s'il y veut prendre garde, il peut reconnoiſtre en quoy il manque; Cela va bien. Vous donc qui eſtes raiſonnables auſſi, réveillez l'action de ſon raiſonnement par le voſtre, enſeignez-le, advertiſſez-le; car s'il vous écoute, vous le guerirez, & il ne ſera plus beſoin de ſe mettre en colere.

XXI. Je me veux retirer, dit-on; où il n'y ait ny garce, ny comedien; tu peux vivre icy de la meſma ſorte que tu ferois en la retraite que tu medites. Que ſi cela ne t'eſt point permis, ſors de la vie; de la façon

çon pourtant d'un homme qui n'eſt point affligé de mal, mais comme celuy qui dit, il fume icy, je m'en vais; y a-il tant à faire? Cependant que rien de pareil ne m'oblige à me retirer, je demeure libre, rien ne m'empeſche que je ne faſſe ce qui me plaiſt, & je me plais à ce qui convient à la nature & à la condition d'un animal raiſonnant & ſociable.

XXII. L'eſprit qui gouverne l'univers eſt un eſprit de ſocieté: pour cela il a fait les choſes qui ſont de moindre valeur en conſideration des meilleures, & ces meilleures il les a unies d'amitié & de correſpondance entre elle: Voyez comme il les a ſoûmiſes, conjointes, & diſpoſées chacune ſelon ſa dignité, & comme il a lié celles qui ſont les plus excellentes par une mutuelle concorde & bien-veuillance.

XXIII. Comment t'es-tu gouverné juſques icy à l'égard des Dieux, de tes Parens, de tes freres, de ta femme, de tes enfans, de tes Precepteurs, de tes gouverneurs, de tes amis, de tes ſerviteurs, & ſervantes? N'as-tu fait injure à aucun d'eux; juſques à preſent, ny par tes actions, ny par tes paroles? Souviens-toy auſſi des choſes que tu as ſurmontées & ſupportées, & fais ton compte que tu as achevé l'hiſtoire de ta vie, & que ta fonction eſt plei-

nement accomplie. Combien de belles choſes as-tu veües? Combien de voluptez, combien de travaux as-tu meſpriſez? Combien de choſes éclatantes & glorieuſes as-tu negligées? combien d'extravagants as-tu taittez avec humanité?

XXIV. Pourquoy les eſprits ignorants & mal inſtruits viennent-ils troubler ceux qui ont la vraye doctrine, & la vraye ſcience? Quel eſt donc un eſprit docte & ſçavant? Celuy qui connoiſt le principe & la fin, & cette raiſon divine qui penetre la ſubſtance de l'univers, & adminiſtre ſon œconomie pendant tous les ſiecles par des periodes certaines, & definies.

XXV. Tout incontinent tu ne ſeras plus que de la cendre & des os décharnez, & il ne reſtera de toy que le nom, ſi toutesfois il reſte: or ce nom n'eſt qu'un petit bruit & un leger reſonnement. Pour les autres choſes dont on fait ſi grand eſtat dans la vie, elles ſont viles & petites, des folies de jeunes chiens qui s'entremordent, des jeux d'enfans hargneux qui tantoſt rient, tantoſt pleurent; la foy, la pudeur, la juſtice, & la verité ont abandonné la terre, comme dit un Poëte, & ſe ſont retirées dans le ciel. Que reſte-t'il donc qui te doive retenir icy? Sont-ce les

les choſes ſenſibles, changeantes, & ſans conſiſtance? Sont-ce les ſens obſcurs, & qui ſe laiſſent ſi aiſement tromper? Eſt-ce l'eſprit vital qui nous anime, & qui n'eſt qu'une exhalaiſon elevée du ſang? Eſt-ce pour eſtre priſé par de telles gens? cela eſt vain. Qu'attens tu donc autre choſe que d'eſtre ou eſteint, ou volontairement tranſporté? Et cependant que te faut-il pour eſtre content juſques à ce que cet inſtant ſoit venu? Quelle autre choſe que reverer les Dieux, & les benir; faire bien aux hommes, ſouffrir leurs défaut, & s'abſtenir de leur faire injure. Et quant aux choſes qui ſont hors la petite enceinte de ton corps de ton eſprit, ſe ſouvenir qu'elles ne ſont pas tiennes, ny en ton pouvoir?

XXVI. Tu peux toujours obtenir que le cours de tes affaires ſont heureux ſi tu les peux toûjours conduire par le droit chemin; ſi tu peux toûjours bien penſer, & bien faire. Ces deux choſes ſont communes à la raiſon divine, & à l'ame de l'homme, & de tout animal raiſonnable; La premiere, de n'eſtre point empeſché par un autre; & la ſeconde, d'avoir ſon bien placé dans une volonté & une action juſte, & mettre en cela le terme de ſon deſir.

XXVII. Si cela n'eſt point en moy

une malice, ou ſi cette action ne procede point de malice qui ſoit en moy, & que la communauté n'en reçoive point de dommage, pourquoy m'en mets-je en peine? En quoy penſes-tu que conſiſte le dommage de la Communauté? Ne te laiſſe en façon du monde emporter de ces fauſſes imaginations, mais eſtant prompt à ſecourir les autres, autant qu'il eſt en toy, & que la choſe le merite, bien qu'il ne s'agiſſe que de ces choſes indifferentes, & qui tiennent le milieu entre les bonnes & les mauvaiſes, garde toy bien de te perſuader que ce qu'ils ſouffrent ſoit un veritable dommage: C'eſt une mauvaiſe couſtume de le penſer ainſi. Mais comme dans la Comedie le vieil Precepteur ſe retirant, demande à ſon Eſcolier en preſent ſa toupie, ſçachant fort bien que ce n'eſt qu'une toupie, tu dois faire de meſme en ces occaſions. Penſes-tu qu'il ſe faſſe quelque choſe de beau en ce lieu où l'on déplore publiquement la mort des hommes avec des oraiſons funebres! O homme, as-tu oublié ce que ſont toutes ces choſes? Vous dites bien, mais tous ces gens-cy en font grand eſtat? Pour cela donc tu veux devenir fou comme eux? Quant à moy, c'eſt aſſez que je l'aye eſté.

XXVIII. A quelque heure que la mort ſurpren-

ſurprenne un homme, il peut eſtre heureux. Celuy-là eſt heureux qui ſe forge à luy-meſme une bonne fortune: & les bonnes fortunes ſont les bons mouvemens de l'ame, les bons deſirs, les bonnes actions.

LIVRE SIXIESME
DE
MARC ANTONIN
EMPEREUR,
De ſoy, & à ſoy-meſme.

I. LA Subſtance de l'univers eſt obeïſſante, & bien diſpoſeé; la raiſon divine qui la gouverne n'a en ſoy aucune cauſe de malfaire; car elle n'a point de malice; elle ne fait donc point de mal, & nul ne peut eſtre offenſé par elle; or c'eſt par elle que toutes choſes ſont faites, & accomplies.

II, Quand il s'agit de voſtre devoir, ne vous arreſtez ſur aucune difference, ſi chaud ou froid; ſi ſommeillant ou apres avoir dormy; ſi avec bonne ou mauvaiſe reputation; ſi mourant ou faiſant quelqu'autre choſe; car entre les actions de la vie eſt auſſi

auſſi celle par laquelle nous mourons: Il ſuffit donc en celle-là auſſi de bien employer le moment qui eſt preſent.

III. Regarde l'interieur; & que ny la qualité, ny le merite d'aucune choſe ne te ſoit cachée. Tous les ſujets changent tres-promptement: où ils s'exhalent, s'il eſt vray que toute la ſubſtance ſe reüniſſe, ou ils ſe diſſipent.

IV. La raiſon qui gouverne l'univers connoiſt fort bien à quel deſſein elle travaille, ce qu'elle fait, & de quelle matiere.

V. La meilleure façon de ſe venger d'une iujure, eſt de n'imiter point celuy qui l'a faite. Réjoüis-toy en une ſeule choſe, & y mets tout ton contentement, de paſſer d'une action pour le bien commun à une autre pareille, en te ſouvenant de Dieu.

VI. La partie principale dans l'homme eſt celle qui s'excite & s'émeut elle-meſme, qui ſe rend telle qu'elle veut, & qui fait que tout ce qui luy arrive luy paroiſt tel qu'elle le deſire.

VII. Tout ſe fait ſuivant la nature univerſelle, & non par aucune autre nature, ou qui l'environne à l'exterieur, ou qui ſoit enfermée au dedans d'elle, ou qui ſoit ſuſpenduë au dehors.

VIII. Le monde eſt une confuſion, un mélange, & une tiſſure fortuite; ou une union,

union, un ordre, une intelligence. Si c'eſt le premier, pourquoy deſire-je d'eſtre dans ce vain amas d'ordures, & me veautrer dans ce bourbier? Que dois-je ſouhaiter de mieux que d'eſtre par quelque façon que ce ſoit reduit en terre? Que me ſert de me tourmenter; quoy que je faſſe, il faut que je ſois diſſipé. Mais ſi c'eſt le ſecond, j'embraſſe la pieté, je demeure conſtant, & me confie en celuy qui gouverne le Monde.

IX. Lors que l'embaras des affaires preſentes te fâche & te trouble, reviens à toy promptement, & ne ſors point de cadence au de là de ce que la neceſſité t'y a contraint; tu garderas les meſures d'autant plus aiſement que tu y rentreras plus ſouvent. Si tu avois tout enſemble une Mere & une belle-Mere, tu reſpectois celle-cy, mais tu ſerois beaucoup plus ſouvent aupres de ta Mere: La Cour & la Philoſophie te tiennent lieu de cela maintenant; & partant retourne ſouvent à celle-cy, & te repoſe aupres d'elle; par ſon moyen la court te ſera plus ſupportable, & toy plus ſupportable à la Cour.

X. Qu'il eſt à propos de ſe bien imprimer dans l'eſprit ces penſées au ſujet des viandes, & de toute ſorte d'alimens; Que cecy eſt le corps mort d'un poiſſon, cela d'un

d'un oyſeau, ou d'un pourceau; Que ce bon vin eſt le jus d'un raiſin; Que l'écarlatte eſt la laine d'une brebis teinte du ſang d'une conché. Et au ſujet des plaſirs de l'amour, que ce n'eſt que le chatoüillement d'une partie de noſtre corps, & l'iſſuë d'un excrement avec une eſpece de convulſion. Que ces penſées ſont belles! car elles touchent les choſes juſques au fonds, & les penetrent, en ſorte qu'on voit ce qu'elles ſont en effet. Il faut faire ainſi en toutes les choſes de la vie, & lors qu'il s'en preſente quelqu'une à noſtre imagination qui nous ſemble tres-digne d'eſtre eſtimée, il la faut découvrir à nud, afin que ſa vilité paroiſſe, & qu'elle perde l'eſclat que le diſcours & l'opinion luy donnoient; car le déguiſement eſt un grand fourbe, & quand nous penſons traitter les choſes les plus ſerieuſes, c'eſt lors qu'il nous trompe le plus finement. Voyez donc ce que Crates dit de Xenocrates méme. La pluſpart des choſes que le vulgaire admire, peuvent eſtre reduites à deux claſſes generales de choſes inanimées? ſçavoir, de celles que la nature produit, & de celles que l'induſtrie prepare, comme des pierres, du bois, des figues, des vignes, des oliviers. Ceux qui ſont un peu au deſſus du commun font eſtime des choſes animées, du beſtail, des

des troupeaux. Ceux qui ſont plus honneſtes gens priſent les perſonnes raiſonnables, non pas parce quelles ont la raiſon, & en uſent bien, mais ſelon qu'elles ſont adroites dans les arts, & remarquables par quelque induſtrie ſinguliere; ou ſimplement ils prennent plaiſir d'avoir grand nombre d'eſclaves. Mais celuy qui reſpecte l'ame raiſonnable dans ſa force & ſon uſage univerſel, & comme née pour la ſocieté civile, il ne s'affectionne point à d'autres choſes; mais ſans avoir égard au reſte, il conſerve ſon ame agiſſante dans les habitudes de la raiſon & de la ſocieté; & en cela il coopere avec l'ame univerſelle, qui gouverne tout ce qui eſt de meſme genre que la ſienne.

XI. Il y a des choſes qui travaillent pour eſtre faites, & d'autres travaillent pour n'eſtre plus, & il y a meſme quelque partie de ce qui ſe fait qui eſt déja evanouïe. Le monde eſt continuellement renouvellé par un flux & un changement perpetuel, tout ainſi que l'infinie durée des ſiecles eſt inceſſamment renouvellée par le cours aſſiduel du temps. Qui donc en ce courant de riviere peut eſtimer quelqu'une de ces choſes qui flottent, & ſont emportées, & ſur leſquelles il n'y a pas moyen de s'arreſter? C'eſt comme ſi quelqu'un prenoit affection

fection pour un petit moineau volant en l'air, qu'il perdroit de veuë auſſi toſt qu'il commenceroit de l'aymer. La vie d'un chacun de nous n'eſt qu'une vapeur du ſang, & une reſpiration de l'air; & ce qu'eſt attirer une fois cét air, & puis le rejetter, (ce que nous faiſons ſans ceſſe) eſt la meſme choſe que rendre & exhaler, dans le meſme lieu où nous l'avons priſe, toute cette faculté de reſpirer que nous receûmes hyer ou avant hyer en naiſſant.

XII. Nous ne devons nous eſtimer ny pource que nous croiſſons comme les plantes, ny pource que nous reſpirons comme les beſtes, ny pource que nous imaginons, ny pource que nous ſommes pouſſez & agitez par nos deſirs, ny pource que nous ſommes animaux de compagnie, ny pource que nous nous nourriſſons; car tout cela n'a rien de plus conſiderable que de rejetter ſes excremens? Qui a-t'il donc qu'on puiſſe appeller honorable? Sera-ce le battement des mains quand le peuple nous reçoit au theatre? nullement. Ny donc auſſi le battement des langues; les loüanges & benedictions du peuple ne ſont qu'un battement de langues; Cette gloire dehors, que reſte-t'il donc qui ſoit honorable? Cecy à mon avis: Agir & ſe comporter ſelon ſa propre & naturelle

relle conſtitution. L'exemple des Arts, & de la diligence qu'on apporte aux autres choſes nous conduiſent là : car tout Art tend à cette fin, que ce qu'il prepare ſoit propre & ajuſté à l'ouvrage pour lequel il eſt preparé; c'eſt ce que cherche le Vigneron qui taille ſa vigne, la Cavalerice qui dompte les poulains, celuy qui dreſſe les chiens. L'inſtruction des Enfans, & la doctrine qu'on apprend à la jeuneſſe, à quelle autre fin tendent-elles? C'eſt donc cela qui eſt honorable, & que vous devez rechercher ſans vous mettre en peine d'aucune autre choſe. Car ſi outre cela vous faites eſtat de quoy que ce ſoit, vous ne ſerez plus libre, vous ne vous ſuffirez plus à vous-meſmes, vous ne ſerez plus exempt de paſſions, vous deviendrez par neceſſité envieux, jaloux, defiant & ſoupçonneux contre ceux qui vous pourront oſter ce que vous eſtimez, & ruſé pour ſurprendre ceux qui le poſſederont. Certes, il eſt impoſſible que celuy qui deſire quelqu'autre choſe que celle-la ſeule, n'ayt l'eſprit troublé, & n'accuſe ſouvent les Dieux : Mais celuy qui revere & reſpecte ſa propre raiſon, il ſe rend tres-agreable à ſoy-meſme, tres-accommodant à la ſocieté, & accordont avec les Dieux; c'eſt à dire qu'il reçoit avec loüange & remerciment,

tout

tout ce qu'ils luy distribuent, & ordonnent.

XIII. Les mouvements des Elemens se font vers le haut, vers le bas, & circulairement. Le mouvement de la vertu n'a rien de pareil à ceux-là: mais c'est quelque chose de plus divin, & qui marche droit par un chemin difficile à concevoir.

XIV. Voyez-ce que font les hommes, ils ne veulent point louër ceux qui vivent en leur temps, & avec eux, & cependant eux-mémes font estat des loüanges qui leur seront données par ceux qui viendront apres eux, qu'ils n'ont point veus, & qu'ils ne verront jamais: Et cela est la mesme chose que s'ils se fâchoient de ce que leurs predecesseurs, qui sont venus auparavant eux, ne les ont point loüez.

XV. Quand tu ne peux venir au bout de quelque chose, ne te persuade pas pour cela, qu'il soit au dessus des forces d'un homme de l'entreprendre; Mais lors qu'une chose se trouve possible & proportionnée à un homme, juge qu'elle ne t'est pas aussi impossible.

XVI. Dans l'exercice de la luite si quelqu'un nous égratigne des ongles, ou nous donne un coup à la teste, & nous fait une blessure, nous n'en faisons pas de bruit, nous n'en prenons point de colere;

nous

nous ne nous en tenons pas offenſez, il ne nous devient pas ſuſpect comme s'il avoit deſſein de nous malfaire, nous nous gardons de luy, mais non pas comme d'un ennemy; nous ne nous défions pas de luy comme s'il avoit une mauvaiſe intention de nous nuire, mais nous eſquivons ſans le haïr. Il faut faire le ſemblable en toutes les autres parties de la vie, traitter tous les hommes de la meſme façon que ceux avec qui nous luitons; car on peut, comme j'ay dit, eſquiver & détourner les coups, ſans mauvais ſoupçon & ſans haine.

XVII. Si quelqu'un me peut reprendre & me faire voir que je me méconte en mes penſées, ou que je n'agis pas droitement, je changeray d'avis tres-volontiers, & gayement; car je cherche la verité, dont la connoiſſance ne porta jamais dommage à perſonne: Et celuy-là perd beaucoup qui demeure dans ſon erreur & ſon ignorance. Je fais pour moy ce qui eſt de mon devoir, les autres choſes ne m'en détournent point; car elles ſont ou inanimées, ou ſans uſage de raiſon, ou errantes & ignorantes le bon chemin. Quant aux animaux irraiſonnables, & toutes les choſes en general qui nous ſervent d'objets, j'en uſe hautement & librement, comme doit un homme qui a la raiſon, des

choſes

choſes qui n'en ont point. Quant aux hommes, je m'en ſers ſelon les loix de la ſocieté, comme de perſonnes raiſonnables. En toute rencontre invoque les Dieux, & ne te ſoucie point combien de temps tu auras à vivre & agir de cette ſorte: quand tu ne le ferois que pendant trois heures, cela ſuffit.

XVIII. Alexandre de Macedoine & ſon palfrenier, ont eſté reduits à meſme point en mourant; car ils ont eſté l'un comme l'autre, ou reünis dans les raiſons ſeminales du monde, ou diſſipez dans les atomes.

XIX. Conſidere dans ton eſprit combien de choſes ſe font en un moment dans un chacun de nous, tant à l'égard du corps que de l'ame; & ainſi tu n'admireras plus le grand nombre de celles qui ſe font continuellement, & ſe trouvent en meſme temps dans cet eſtre qui eſt un & univerſel, & que nous appellons le Monde.

XX. Si quelqu'un te demande comme on eſcrit le nom d'Antonin, ne luy prononceras tu pas avec attention chaque lettre l'une apres l'autre? Et s'il s'en met en colere, t'échaufferas-tu de meſme contre luy? Ne conteras-tu pas pluſtoſt toutes les lettres paiſiblement? Penſe de meſme icy que tout devoir s'accomplit per certains nombres qu'il faut obſerver ſans les inter-

rompre, ne s'indigner point quand les autres ſe fâchent, & aller à la fin qu'on s'eſt propoſée par le droit chemin.

XXI. Qu'il eſt cruel d'empeſcher que les hommes ne ſe portent à ce qu'ils jugent leur eſtre utile & convenable; or vous les empeſchez en quelque façon qu'ils ne le faſſent, quand vous ne pouvez ſouffrir qu'ils pechent, car en cela ils deſirent ce qu'ils penſent leur eſtre commode & profitable: Mais cela n'eſt pas comme ils le penſent: Inſtruiſez les donc, monſtrez leur qu'ils ſe trompent, & que ce ſoit ſans indignation.

XXII. La mort eſt la ceſſation de l'impreſſion des ſens, de l'attraction des appetits, de l'agitation de l'intellect; elle licentie tout le miniſtere de la chair. Il eſt honteux que dans la vie le corps ne gemiſſe point ſous le travail, & que l'ame gemiſſe la premiere.

XXIII. Prens garde que tu ne deviennes une vray Ceſar, ne prens point cette teinture, cela ce peut faire; conſerve-toy donc ſimple, bon, entier, grave, ouvert, amy de la juſtice, religieux envers Dieu, benin, charitable, & courageux à toutes les actions de ton devoir. Combats pour demeurer tel que la Philoſophie t'a voulu rendre, revere les Dieux, procure

le ſalut des hommes. La vie eſt courte, le fruit que nous en pouvons tirer ſur la terre, eſt une ſainte diſpoſition, & des actions utiles à la ſocieté. Fais tout comme inſtruit par Antonin. Souviens toy de ſa fermeté & de ſa conſtance à faire les choſes ſelon la raiſon; quelle eſtoit ſon egalité par tout, ſa ſainčteté, la ſerenité de ſon viſage, ſa douceur & ſa courtoiſie, le mépris qu'il faiſoit de la gloire, le grand ſoin qu'il prenoit de s'informer des affaires, & comme il ne laiſſoit rien paſſer, qu'il ne l'euſt auparavant fort bien compris, & clairement entendu: De quelle ſorte il ſupportoit ceux qui le reprenoient injuſtement, ſans leur reprocher; comme il n'entreprenoit rien à la haſte, comme il rejettoit les calomnies, & combien il eſtoit exact à examiner les mœurs, & les actions il n'eſtoit point médiſant, point apprehenſif, point ſoupçonneux, point ſophiſte; de combien peu il eſtoit content, comme en ſon logement, en ſon lit, en ſon habit, en ſa nourriture, en ſes domeſtiques; comme il aimoit le travail, & y duroit avec patience; & comme il profitoit de tout ſon temps juſques au ſoir, pource qu'il mangeoit peu, & n'eſtoit preſſé des neceſſitez de la nature qu'aux heures accouſtumées; Quelle eſtoit ſa conſtance & ſon

ſon egalité dans les amitiez; comme il ſouffroit ceux qui contrediſoient à ſes avis avec liberté, & ſe réjouïſſoit ſi quelqu'un apportoit quelque choſe de meilleur; comme il eſtoit devot ſans ſuperſtition. Souviens-toy de tout cela, afin que la derniere heure t'arrive comme à luy, ayant une conſcience nette.

XXIV. Eſveille-toy, reviens à toy, & ton ſommeil eſtant diſſipé, reconnois que ce qui te travailloit, n'eſtoit que des ſonges: Eſveille-toy derechef, & penſant aux ſoins de la vie, juge d'eux comme tu as jugé de tes ſonges.

XXV. Je ſuis compoſé d'un corps & d'une ame, Quant au corps, toutes choſes luy ſont indifferentes; car il n'en peut faire le diſcernement. Et pour l'ame, toutes celles qui ne ſont point ſa propre action luy ſont auſſi indifferentes; & cette action propre eſt toute dependante d'elle; Mais de tes propres actions il n'y a que les preſentes ſeules qui la doivent occuper; car les paſſées & les futures luy ſont preſentement indifferentes.

XXVI. Le pied ny la main ne ſont point travaillez au delà de leur nature, pendant que le pied fait ce que le pied, & la main ce que la main doit faire: ainſi le travail de l'homme, conſideré comme tel,

n'eſt point au delà de ſa nature, cependant qu'il fait ce qui eſt du devoir d'un homme: Et s'il n'eſt point outre ſa nature, ce n'eſt donc pas un mal pour luy. De combien de voluptez jouïſſent les brigans, les deſbauchez, les parricides, les tyrans? Ne vois-tu pas comme juſques à un certain point les communs artiſans conviennent avec les idiots, qui ne ſçavent rien faire, & pour cela neantmoins ils ne laiſſent pas de conſerver l'intelligence de leur art, & n'en abandonnent point la pratique. N'eſt-il pas honteux qu'un Architecte & un Medecin ayent plus de reſpect pour les regles de leur art, que l'homme pour le ſien qui luy eſt commun avec les Dieux.

XXVII. L'Aſie & l'Europe ſont des recoins du monde; toute la mer eſt une goutte du monde: Le mont Athos eſt une petite motte du monde: Chaque inſtant du temps un point de l'Eternité. Toutes choſes ſont petites, faciles à mouvoir, & à diſparoiſtre; toutes ſe font de la, & proviennent de l'agitation de cette intelligence directrice & commune, ou viennent en conſequence: Car la gueule beante d'un lion, les poiſons mortels & tout ce qui peut nuire, comme les eſpines, la boüe, ſont des accompagnemens naturels de choſes belles & bonnes: Ne penſe donc pas que ces

tes choſes ſoient eſtrangeres à la Divinité que tu reveres ; mais conſidere la ſource de de toutes ces choſes.

XXVIII. Qui voit les choſes preſentes, il a veu toutes celles qui ont eſté depuis l'Eternité, & celles qui ſeront juſques à l'infiny ; car elles ſont toutes de meſme genre & de meſme forme. Penſe ſouvent à la liaiſon de toutes choſes dans l'univers, & à leur mutuelle habitude : elles ſont en quelque façon enlacées les unes dans les autres, & ſelon cela, elles ont une amitié reciproque ; l'une vient en conſequence de l'autre, à cauſe du mouvement local, de la conſpiration & de l'union de la ſubſtance.

XXIX. Accommode toy aux affaires que ta deſtinée te preſente, & pour les hommes avec leſquels ta fortune t'a conjoint, aimes-les, mais veritablement. Un inſtrument, un outil, toute ſorte d'utenſiles, ſont jugez eſtre en bon eſtat, quand ils font bien ce pourquoy ils ont eſté preparéés; Et cependant celuy qui les a preparez ne leur eſt plus preſent : Mais dans les choſes qui ſont faites & ſouſtenuës par la nature, cette vertu qui les prepare reſte dans elles, & y demeure tousjours ; C'eſt pourquoy il la faut dautant plus honorer, & juger que ſi tu te maintiens &

agis ſelon la volonté, tu fais les choſes ſelon la raiſon; certain, que l'univers contient toutes ſes parties dans l'ordre de la raiſon.

XXX. Quoy que tu te propoſes de ce qui eſt hors de toy, le jugeant ou un bien ou un mal, il faut de neceſſité qu'il arrive, ſi ce mal te ſurvient, ou ſi tu es privé de ce bien, que tu accuſes les Dieux, ou que tu haiſſes les hommes qui ſont cauſe; ou que tu ſoupçonneras le devoir eſtre à l'advenir, que ce mal te ſoit arrivé, ou que ce bien ayt eſté detourné. Nous commettons beaucoup de pechez faute d'avoir l'indifference en ces choſes. Que ſi nous eſtimions bonnes ou mauvaiſes, celles-là ſeules qui dependent de nous, il ne nous reſteroit aucun ſujet, ny de nous plaindre de Dieu, ny de faire querelle aux hommes.

XXXI. Nous travaillons tous enſemble à l'accompliſſement d'un ouvrage, quelques-uns à deſſein & de propos deliberé, les autres ſans y penſer. C'eſt ainſi qu'Heraclite, ſi je ne me trompe, dit que ceux qui dorment ſont des maneuvres qui ſervent à ce qui ſe fait au monde; l'un ayde l'ouvrage d'une façon, l'autre d'une autre; & celuy qui ſe plaint, qui tâche de s'y oppoſer, & d'y defaire ce qui ſe fait, y contribuë de ſurcroiſt; car le monde ſe ſert

auſſi de luy. Il reſte donc que tu voys entre leſquels de ces ouvriers tu veux eſtre conté. Car de quelque façon que ce ſoit, l'Adminiſtrateur de l'univers uſera fort bien de toy, & te diſpoſera en quelque partie de l'ouvrage, & des ouvriers; Mais prens garde que tu ne ſois une partie telle que la repreſente ce vers plat & ridicule en la Comedie, dont Chryſippe fait mention.

Voyons nous que le Soeil faſſe l'office de la pluye? ou qu'Eſculape porte des fruits comme la terre?

Quoy chacun des aſtres n'a-t'il pas ſon action, differente à la verité, mais qui concourt à meſme fin avec celle des autres.

XXXII. Si les Dieux ont conſulté de moy, & de ce qui me devoit arriver, il eſt certain qu'ils en ont fort bien deliberé; car il n'eſt pas aiſé de ſe figurer un Dieu ſans conſeil: par quelle raiſon auroit-il eſté porté à me faire mal? Qu'en reviendroit-il aux Dieux, ou au bien commun dont ils ont ſoin principalement? S'ils n'ont point conſulté en particulier pour moy, ils l'ont fait certes pour le bien de l'univers, en conſequence dequoy me vient tout ce qui m'arrive; & partant je le dois recevoir avec affection, & l'embraſſer cherement. Que ſi les Dieux ne conſultent de rien, ce qui eſt impie de croire, car il ne faudroit

ny ſacrifier, ny prier, ny jurer par eux, ny faire aucune de ces choſes que nous faiſons, comme les ayant preſens, & vivans au milieu de nous. Si toutesfois les Dieux n'avoient conſulté pour aucun de nous, il m'eſt permis neantmoins de conſulter pour moy-meſme : Et le faiſant, je dois regarder à ce qui m'eſt utile : Or l'utile d'un chacun conſiſte en ce qui eſt ſelon ſa conſtitution & ſa nature. La mienne eſt raiſonnable, & formée à la ſocieté civile. J'ay une ville & une patrie; entant que je ſuis Antonin, c'eſt Rome : & entant que je ſuis un homme, c'eſt le monde. Il n'y a donc que les choſes ſeules qui leur conviennent, qui me ſoient bonnes. Quoy qu'il arrive à un particulier, cela meſme profite à l'univers : cela ſuffit; mais il faut encore adjoûter que vous verrez (ſi vous y prenez garde) que tout ce qui arrive à un homme luy eſt utile, entant qu'il eſt homme, & ſert auſſi à la communauté des autres hommes. Le mot d'utile eſt pris en cecy generalement, & comme on le donne communement aux choſes meſmes qui tiennent le milieu entre les bonnes & les mauvaiſes.

XXXIII. De la meſme façon que dans l'Amphitheatre & les lieux ſemblables, ſi nous voyons tousjours les meſmes choſes, & de

& de la meſme façon, le ſpectacle nous tourne à degouſt, il faut juger le meſme de la vie en general; car toutes choſes haut & bas ſont les meſmes, & des meſmes. Juſques où donc? Conſidere perpetuellement les hommes qui ſont morts, de toutes conditions, de toutes profeſſions, de toutes nations, en ſorte que tu deſcendes juſques à Philiſtion, Phœbus, & Origanion. Paſſe maintenant à d'autres genres d'hommes, ce que ſont devenus tant de grands Orateurs, tant de graves Philoſophes, Heraclyte, Pythagore, Socrate; tant de grands Heros premierement, & puis tant de Capitaines & de Tyrans; apres eux Eudoxe, Hipparchus, Archimede, & d'autres qui eſtoient doüez d'un naturel aigu, genereux, laborieux, ruſé, opiniaſtre, ceux meſme qui ſe ſont moquez de cette vie caduque & momentanée comme Menippus, & pluſieurs autres ſemblables; D'eux tous il faut penſer qu'il y a long-temps qu'ils ſont morts; quel mal en ſouffrent-il maintenant, & ceux auſſi dont le nom meſme n'eſt pas reſté? Une ſeule choſe merite d'eſtre beaucoup eſtimée, garder la verité & la juſtice, avoir à paſſer toute ſa vie avec des menteurs & des injuſtes, & les traitter tousjours charitablement.

XXXIV. Quand tu te veux réjoüir, penſe aux vertus de ceux qui vivent avec toy, à la valeur de celuy-cy, à l'honneſteté de celuy-là, à la liberalité d'un autre, ou à des qualitez ſemblables de quelques autres; car il n'y a rien qui contente ſi fort, que l'image des vertus exprimées dans la vie de ceux avec leſquels nous vivons, & ſe repreſentans enſemble à noſtre eſprit tout d'une veuë: c'eſt pourquoy il les faut avoir à la main.

XXXV. Il ne te déplaiſt point que dans la balance tu ne pezes que tant, & non pas trois cens livres; de la meſme façon ne te dois tu pas fâcher que tu n'as à vivre qu'un certain nombre d'années, & non plus: car tout ainſi que tu es content de la quantité de la corpulence qui t'a eſté donnée, tu le dois eſtre de meſme de la meſure du temps.

XXXVI. Eſſayons de perſuader ceux qui vivent avec nous; ſinon, faiſons malgré eux ce que l'ordre de la juſtice demande. Si quelqu'un t'empeſche par force d'aller droit où tu tendois, prens le détour de l'acquieſcement facile & contant, & te ſers de cet empeſchement pour exercer une autre vertu: te ſouvenant que tu ne ſouhaites rien que ſous condition, & avec exception, & jamais ce qui eſt impoſſible.

ble. Que deſideray-je donc? Cela meſme, d'avoir le deſir ainſi diſpoſé ; cela eſt en ton pouvoir ; car ce pourquoy tu es fait arrivera.

XXXVII. Le glorieux établit ſon propre bien en l'ouvrage d'autruy, le voluptueux en ſa propre fantaiſie, & l'homme de jugement le met en ſa propre action.

XXXVIII. D'une choſe qui ſe preſente, je peux n'en point juger, & que par conſequent mon ame n'en ſoit point emeüe : Car les choſes & les affaires en elles, n'ont point une faculté naturelle de nous faire juger d'elles.

XXXIX. Accouſtume toy à n'eſtre point diſtrait quand quelqu'un parle ; ſois attentif comme ſi tu eſtois dans l'eſprit de celuy qui parle.

XL. Ce qui n'eſt point profitable à la ruche, ne l'eſt point auſſi à l'abeille.

XLI. Quand un Pilote gouverne les matelots, un Medecin les malades, en diſent-ils du mal? Sont-ils attentifs à autre choſe, ſinon que celuy-là conduiſe les paſſagers à ſauveté, & cetuy-cy les valetudinaires à la ſanté.

XLII. Combien en eſt'il des-ja ſorty du monde, de ceux avec leſquels j'y ſuis entré.

XLIII. Le miel paroiſt amer à ceux

qui ont la jauniſſe ; l'eau fait peur à ceux qui ont eſté mordus d'une beſte enragée : Les enfans trouvent une balle fort belle. Pourquoy donc me mets-je en colere ? La force des fauſſes opinions te ſemble-t'elle moindre que celle de la bile en un icterique, ou du venin en ceux qu'un animal enragé a mordus ? Perſonne ne t'empeſchera de vivre ſelon la regle de ta nature, & il ne te peut rien arriver contre l'ordre de la nature commune. Quels ſont ceux auſquels ils veulent plaire ? à quel ſujet ? & par quelles actions ? comme l'Eternité enveloppe & cache proptement toutes choſes ; & combien elle en a de-ja cachées.

LIVRE SEPTIESME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy-meſme.

I. QU'eſt-ce que la malice ? c'eſt ce que tu as veu ſouvent. Aye cette regle à la main en tous les accidens,

dens, que ce n'eſt autre choſe que ce que tu as veu arriver ſouvent. Par tout, haut & bas, tu ne trouveras que les meſmes choſes. En tout ce que contiennent les hiſtoires antiques, moyennes, & modernes; En ce dont les villes & les maiſons ſont remplies, il n'y a rien de nouveau. Toutes choſes ſont ordinaires, & ne durent pas long-temps.

II. Comment les maximes de la ſageſſe pourroient elles mourir autrement qu'en effaçant les images & les impreſſons qui les repreſenrent en la penſée, leſquelles il eſt en ton pouvoir de revéiller & reſuſciter à tous momens. Ie peux eſtimer comme il faut ce qui ſe preſente; ſi je le peux, qu'eſt-ce qui me trouble? Les choſes qui ſont hors de ma penſée ne la touchent nullement: aye ce ſentiment, tu ſeras droit, & ferme.

III. Tu peux revivre quand il te plaiſt, repaſſant derechef en ta memoire les affaires que tu as veuës. La vie ſe paſſe en ces choſes: La vanité des pompes, les fables du theatre, les troupeaux, les hardes des beſtes ſauvages, les eſcarmouches, un os jetté à un petit chien, ou de la mangeaille dans un reſervoir des poiſſons, les trauvaux & les voitures des fourmis, les courſes ça & là des ſouris épouvantées, les

marionettes qu'on fait mouvoir avec des ficelles. Il faut donc demeurer au milieu de tout cela benignement & ſans beaucoup s'émouvoir, & reconnoiſtre pourtant que chacun eſt eſtimable, à proportion de la valeur des choſes auſquelles il donne ſon ſoin, & ſon affection.

IV. Il faut dans les diſcours prendre garde à chacune de leurs paroles, & dans les actions à chaque mouvement de l'eſprit. dans l'action il faut regarder à quel but & à quelle fin elle tend, comme dans la parole on doit obſerver ce que chaque terme ſignifie.

V. T'on intelligence ſuffit-elle pour faire cecy, ou non? Si elle, j'en uſe pour cette action comme d'un outil que la nature de l'univers m'a donné; ſi elle ne ſuffit point, je la laiſſe à quelqu'autre qui la ſçaura mieux faire que moy, principalement ſi elle ne regarde point mon devoir en particulier; ou je la fais comme je peux, & prenant l'aſſiſtance de quelqu'un qui puiſſe ayder mon eſprit à faire ce qui eſt à propos, & preſentement utile au bien de la ſocieté: car tout ce que je fais, ſoit ſeul, ſoit avec le ſecours d'autruy, doit tendre à l'utilité & à la correſpondance de la communauté. Combien de gens autrefois tres-celebres ſont tombez dans l'oubly, & com-

combien de ceux qui les avoient celebrez s'en ſont allez auſſi? Ne ſoyés point honteux de vous ſervir du ſecours d'autruy; Le deſſein qui vous eſt propoſé, eſt de faire voſtre devoir, comme à un ſoldat au ſiege d'une place. Que ferois-tu en une telle occaſion, ſi pour eſtre boiteux tu ne pouvois monter ſeul ſur un baſtion, & que tu le peuſſes à l'ayde d'un de les camarades.

VI. Que les choſes futures ne te travaillent point, tu les recevras quand elles viendront, s'il le faut ainſi, avec la meſme raiſon dont tu uſes maintenant en celles qui ſont preſentes.

VII. Toutes choſes ſont meſlées les unes dans les autres, & liées par un nœud ſacré, en ſorte qu'aucune d'elles n'eſt eſtrangere ou éloignée de l'autre; Elles ſont toutes bien rangées enſemble, & toutes ornent le monde. Le monde eſt un compoſé de tout, Dieu eſt un & par tout. La ſubſtance eſt une, la loy une, la raiſon commune à tous les animaux intelligens & la verité une: s'il eſt vray que tous les vivans de meſme genre, & qui participent d'une meſme raiſon ont une meſme perfection. Tout ce qui eſt materiel diſparoiſt promptement, retournant dans la ſubſtance de l'univers. Tout ce qui agit comme une cauſe ſe reünit tout incontinent dans la raiſon

raiſon generale de toutes choſes ; & la memoire de tout ſe confond ſubitement dans l'Eternité.

VIII. En un animal raiſonnable la meſme action qui eſt ſelon la nature, eſt auſſi ſelon la raiſon. Sois droict pluſtoſt que redreſſé.

IX. Les creatures raiſonnables qui ſont diſpoſées enſemble pour un meſme ouvrage, ont entr'elles, dans leurs corps differents, un rapport ſemblable à celuy des membres unis à un meſme corps. Cette penſée te touchera davantage l'eſprit, ſi tu te dis ſouvent, je ſuis un membre du corps entier des Raiſonnables ; car ſi tu ne penſes eſtre qu'une partie ſeulement, tu n'aimes pas encore les hommes de bon cœur, tu ne prens pas encore plaiſir à bien faire de propos deliberé pour la vertu, ce n'eſt que la bienſeance & la civilité qui te font agir, tu ne fais pas encore le bien à ton prochain, comme te le faiſant à toy-meſme.

X. Ceux qui penſent que les choſes exterieures les peuvent bleſſer, ſe plaignent s'ils veulent de ce qui leur arrive du dehors ; Pour moy, ſi je ne ſuppoſe point que ce ſoit un mal, je n'en peux eſtre offenſé : or il m'eſt permis de ne le point ſuppoſer.

XI. Quoy qu'on die, ou qu'on faſſe, il faut

faut que je ſois homme de bien; tout de meſme que ſi l'or, l'eſmeraude, & la pourpre diſoient toûjours, quoy qu'on faſſe ou qu'on en diſe, il faut que je ſois une eſmeraude: & que je garde ma couleur.

XII. Noſter intellect ne ſe trouble point de ſoy-meſme; je veux dire qu'il ne ſe procure ny crainte ny cupidité. Si quelqu'autre choſe luy peut donner de la crainte ou de la douleur, qu'elle le faſſe; car de luy meſme par ſes propres opinions il ne ſe porte point à de telles agitations. La partie inferieure de l'ame eſt ſeule capable de ces paſſions de crainte & de douleur; mais elle n'en ſouffrira point; pource que ce n'eſt aucunement à elle de juger des cauſes de la crainte ou de la douleur, & il ne luy faut point donner cette opinion qu'il y ait ſujet de recevoir telles paſſions.

XIII. L'intellect n'a beſoin d'aucune autre choſe, ſi celuy-meſme ſe rend indigent; de meſme, il eſt exempt de troubles & d'empeſchemens, pourveu qu'il ne ſe trouble & ne s'empeſche point luy-meſme. La felicité eſt un bon Genie, ou ce qui nous rend bons. Que fais-tu donc icy, ô fantaiſie? retourne-t'en, pour l'amour de Dieu, d'où tu es venuë; je n'ay point beſoin de toy; Mais tu es venuë ſuivant tes

vieilles

vieilles couſtumes; je ne t'en veux point de mal; va-t'en ſeulement.

XIV. Doit-on craindre le changement; Se peut-il faire quelque choſe ſans luy? Y a-t'il rien de plus amy & de plus familier à la nature? Comment pourroit-on chauffer le bain où tu te laves, ſi on ne changeoit le bois? te pourrois-tu nourrir, ſi les alimens n'eſtoient changez? Que peut-on accomplir qui ſoit utile ſans le changement? Ne vois-tu pas donc que cela meſme, que tu ſois auſſi changé, eſt tout pareil, & pareillement neceſſaire à la nature de l'univers? Tous les corps paſſent par la ſubſtance de l'univers comme par un torrent, ils ſont de meſme nature que luy, & travaillent conjointement avec luy, comme les parties de noſtre corps les unes avec les autres. Combien le temps a-t'il déja englouty de Chryſippes? Combien de Socrates? Combien d'Epictetes? Penſe la meſme choſe de tout autre homme, & de toute autre affaire qui te viendra dans l'eſprit. Je n'ay ſoucy que d'une ſeule choſe, que je ne faſſe point moy-meſme ce que la conſtitution de l'homme ne requiert point, ou d'une autre façon, ou en un autre temps qu'elle ne le demande. Dans peu tu oublieras toutes choſes, & dans peu toutes choſes t'oublieront.

XV. C'eſt

XV. C'eſt le propre de l'homme d'avoir charité pour ceux meſme qui tombent en faute. Cela ſe fera ſi tu te remets en l'eſprit qu'ils ſont tes parens, & que c'eſt par ignorance & contre leur gré qu'ils pechent, & que dans peu vous mourrez les uns & les autres: Et ſur tout qu'on ne t'a point offenſé; car ton ame n'en eſt point devenuë pire qu'elle eſtoit auparavant.

XVI. La nature de l'univers forme de la matiere generale du monde, comme d'une maſſe de cire, maintenant un cheval, & puis remeſlant & rapaiſtriſſant cette meſme matiere, elle en fait un arbre, elle luy fait prendre par apres la forme d'un homme, & en ſuitte de quelqu'autre choſe: & chacune de ces choſes-là ſubſiſte fort peu de temps. Au reſte, les ais qui compoſoient un coffre ne ſouffrent point de mal quand on les ſepare, non plus que lors qu'on les aſſembloit.

XVII. La colere qui paroiſt meſme ſur le viſage eſt bien contre nature, puis qu'elle luy cauſe des contorſions pareilles aux convulſions d'une perſonne mourante. Et s'il eſt vray qu'en fin on la puiſſe eſteindre, en ſorte qu'elle ne ſe puiſſe r'allumer, par cela meſme j'eſſaye de prouver qu'elle n'eſt point une affection naturelle, mais oppoſée à la raiſon; Car ſi on me dit que

nous ne ſentons pas nos propres fautes, & que toute la colere n'eſt pas eſtouffée, lors que nous penſons l'avoir entierement vaincuë, certes, je ne vois pas que nous euſſions ſujet de deſirer de vivre en cét eſtat.

XVIII. La nature qui gouverne l'univers changera tout incontinent toutes les choſes que tu vois, & de leur matiere elle en fera d'autres, & de celles-là derechef elle en formera d'autres, afin que de cette façon le monde ſoit toûjours nouveau.

XIX. Lors que quelqu'un commet une faute contre toy, penſe tout à l'heure quelle opinion il a euë du bien & du mal, quand il a peché; car voyant cela tu auras compaſſion de luy, tu ne t'émerveilleras point de ſa faute, tu n'en ſeras point en colere. Car ou tu te perſuades comme luy que le bien conſiſte en cela meſme, ou en quelques choſes ſemblables, & partant tu luy dois pardonner: ou tu n'as pas les meſmes opinions des biens & des maux, & pour cela tu dois eſtre autant plus indulgent à ceux qui ſont trompez.

XX. Il ne faut pas penſer aux choſes abſentes, comme ſi elles eſtoient maintenant preſentes; mais entre les preſentes il faut choiſir celles qui ont le plus de merite, & à leur occaſion ſe repreſenter combien elles

elles ſeroient recherchées, ſi nous ne les avions pas. Garde-toy neantmoins qu'à force de les eſtimer bonnes, tu t'accouſtumes à en faire tant de conte, que tu viennens à en eſtre troublé, ſi elles n'eſtoient plus preſentes.

XXI. Renferme-toy dans toy-meſme: L'intellect eſt d'un naturel à ſe contenter & n'avoir beſoin que de ſoy-meſme, en bien-faiſant, & ſe procurant en cela ſa tranquillité. Défaites-vous des opinions de la fantaiſie; Ne vous laiſſez point gouverner par les avis d'autruy; Reduiſez tout le temps à connoiſtre que ce qui eſt preſent n'eſt qu'un moment. Connoiſſez la nature de ce qui arrive à vous & à un autre; Diviſez les ſujets qui ſe preſentent en ce qu'il y a de materiel & de formel en eux; Penſez à l'heure derniere; ſi quelqu'un a commis un peché: laiſſez-en la faute où elle s'eſt trouvée.

XXII. Il faut avoir l'eſprit attentif aux choſes qui ſe diſent, & que noſtre intelligence penetre les cauſes & les effets; Parez-vous de ſimplicité, d'honneſteté, & d'indifference pour ce qui tient le milieu entre la vertu & le vice. Aimez le genre humain, ſuivez Dieu. Un certain dit que toutes choſes ſont reglées ſous une loy. Quoy, ſi les elements ſont auſſi quelque choſe

choſe divine? Il ſuffit de ſe ſouvenir que toutes choſes ſont gouvernées par une loy, ou fort peu autrement.

XXIII De la mort, il faut penſer que c'eſt une diſſipation, ſi toutes choſes ſont compoſées par le rencontre fortuit des atomes, & ſi l'univers eſt baſty par ordre, & union: c'eſt ou une extinction ſi l'ame perit, ou un tranſport ſi elle eſt immortelle. De la douleur, que ſi elle eſt inſupportable, elle cauſe la mort; & ſi elle eſt de durée, & qu'elle eſt ſupportable; & que cependant l'ame retient ſa tranquillité par le moyen de ſon abſtraction, & n'en eſt pas en plus mauvais eſtat: Quant aux parties qui ſont mal traitées par la douleur, qu'elles s'en plaignent ſi elles le peuvent faire. De la gloire, voy qu'elles ſont les penſées de ceux qui la recherchent, ce qu'ils projettent, ce qu'ils fuyent. Comme les monceaux de ſable s'accumulans les uns ſur les autres, couvrent les premiers qui avoient eſté jettez ſur le rivage, ainſi dans la vie les choſes qui ont eſté faites les premieres, ſont incontinent cachées par celles qui les ſuivent.

XXIV. De Platon. A celuy donc qui a l'eſprit haut & genereux, & qui connoiſt tout le temps & toute la nature, la vie humaine peut-elle paroiſtre quelque choſe de

de grand; Cela n'eſt pas poſſible, dit-il; Celuy-là donc, n'eſtimera pas non plus que la mort ſoit quelque choſe de terrible: non certes. D'Antiſtenes. Il eſt Royal de faire de bonnes actions, & d'ouyr de mauvaiſes paroles; il eſt honteux que noſtre viſage ſoit flexible & attentif à ſe laiſſer compoſer & former comme il plaiſt à l'eſprit, & que l'eſprit ne ſe forme & ne ſe compoſe pas luy-meſme.

XXV. *On ſe colere en vain contre les choſes;*
Nos paſſions ne les ſoucient point.
¶ *Donne nous de la joye, & aux Dieux immortels.*
¶ *Comme un ſecond épy, ainſi cueillir la vie.*
¶ *Et que celuy-cy ſoit, & l'autre ne ſoit pas.*
¶ *Si je ſuis & les miens par les Dieux negligé,*
Cela n'eſt point ſans avoir ſa raiſon.

Le bien & le juſte ſont de mon coſté; il ne faut ny ſe lamenter, ny trembler pour cela.

XXVI. De Platon. Et moy, je vous dis au contrarie de tout cela, & avec raiſon, que vous ne parlez pas bien, mon amy, ſi vous ſuppoſez qu'il y ait quelque difference entre le vivre & le mourir, pour un

un homme qui a tant ſoit peu de valeur; & non pas pluſtoſt, qu'il ne faut, avoir égard dans l'action qu'à un ſeul point: ſi on fait choſes juſtes ou injuſtes, d'un homme de bien ou d'un méchant. Car la verité eſt telle, Meſſieurs les Atheniens, que lors qu'un homme s'eſt mis dans un party qu'il a eſtimé le meilleur, ou que celuy qui luy commande l'y a placé, il doit à mon avis demeurer ferme en ſon poſte, ſubir tous perils, & ſe perſuader que quitter honteuſement ſon devoir, eſt pire que la mort, & que toute autre choſe. Mais voyez ſi la generoſité & la bonté font quelque autre choſe, que ſauver la vie & recevoir ce ſalut. Car il ne ſied pas bien à un homme veritablement homme, & d'une vertu maſle, de ſouhaiter de vivre, par quelque long temps que ce puiſſe eſtre; il ne faut pas trop aimer la vie, mais laiſſer à Dieu la conduite de tout cela, croyant ce que diſent les femmes, que nul ne peut éviter le deſtin, & ſur cela penſer comment on pourra vivre tout au mieux, pendant ce qu'on aura de temps à vivre.

XXVII. Il eſt à propos de regarder le cours des Aſtres, comme ſi nous marchions avec eux, & de conſiderer le changement des Elements les uns aux autres, pource que ces penſées nettoyent les ordures

dures & les baſſeſſes de la vie. Cecy eſt beau dans Platon, lors qu'il fait un raiſonnement ſur les hommes : Il faut, dit-il, jetter les yeux ſur les choſes de la terre, comme regardant du haut en bas les aſſemblées des hommes, les armées, les ouvrages des champs, les mariages, les traittez, les naiſſances, les morts, les tumultes autour des tribunaux, les provinces deſertes, les diverſes nations barbares, les feſtes, les deüils, les foires, la confuſion de tout cela, & ce mélange des choſes contraires qui fait le monde.

XXVIII. Il faut conſiderer ce qui eſt arrivé au temps paſſé, les changemens de tant d'Empires ; car de là on peut prevoir ce qui ſe fera à l'advenir ; pource que tout eſt entierement ſemblable, & les choſes futures ne ſortent point de la meſure de celles qui ont eſté faites auparavant. D'où il paroiſt que contempler la vie humaine pendant quarante années, eſt la meſme choſe que la voir durant dix mil ans ; car on n'y remarque rien de plus. Et

Ce qui de terre eſt produit, y retourne :
Et qui du ciel ſon origine prend,
Dedans ce ciel derechef il ſe rend.

Soit que cela ſe faſſe par la diſſolution des liens qui aſſemblent les atomes, ou par quelque ſemblable diſperſion des Elemens incorruptibles.

Par boire, & par manger, & par les arts magiques,
Nous détournons nos pas du chemin de la mort.
Avec de grands travaux, mais toutes-fois ſans larmes,
Il faut ſouffrir le vent que nous tirent les Dieux.

XXIX. Celuy-là eſt plus adroit que moy aux exercices; ſoit: Mais il n'eſt pas d'une humeur plus ſociable, il n'a pas plus de reſpect pour la vertu, il ne s'accommodera pas mieux à tous les accidens qui luy arrivent, il n'eſt pas plus doux & indulgent à ceux qui commettent des fautes.

XXX. Par tout où on peut accomplir ſon action ſelon les regles de la raiſon commune aux Dieux & aux hommes, il n'y a rien de mauvais; Car, ou l'utilité ſe trouve par le droit chemin d'une operation conforme à noſtre conſtitution, il n'y a point d'inconvenient ou de perte à craindre. Or il eſt en tout lieu, & tousjours, en ton pouvoir, & d'agréer avec pieté les choſes qui t'arrivent preſentement, & traitter ſelon la juſtice avec les hommes preſens, & ſoigneuſement examiner les objets qui ſe preſentent, afin qu'il ne ſe gliſſe rien qui ne ſoit bien entendu.

XXXI. Ne vous amuſez pas à conſide-

rer

rer comment les eſprits des autres ſe gouvernent, mais regardez directement où la nature vous conduit : La generale, par les accidens qui vous arrivent ; Et la voſtre particuliere, par ce qu'elle vous preſente à faire ; or ce qui eſt convenable aux diſpoſitions & à la conſtitution d'un chacun, eſt ce qui luy eſt preſenté à faire. Tout le reſte eſt preparé & deſtiné au ſervice de ce qui eſt raiſonnable, de la meſme façon qu'en toute autre choſe la moindre eſt faite pour la meilleure ; Et des raiſonnables entre elles les unes ſont pour les autres. Ce qui tient donc le premier lieu entre les choſes auſquelles la nature a preparé & inſtruit l'homme, eſt qu'il ſoit ſociable ; En ſecond lieu, qu'il ſoit ferme & inflexible aux paſſions du corps : Car le propre de la faculté raiſonnable & intellectuelle eſt de ſe borner en ſoy-meſme, & ne ſuccomber point aux mouvemens des ſens & des appetits, qui ſont brutaux les uns & les autres. L'intelligence veut avoir l'empire, & ne ſe pas laiſſer gouverner par eux : Cela eſt bien juſte, puis qu'elle eſt née pour ſe ſervir de toutes les autres facultez. Le troiſiéme en la diſpoſition raiſonnable de l'homme, eſt qu'il ne ſe méprene point, & ſoit incapable d'eſtre trompé. Un intellect qui a cela peut mar-

cher droit, il a tout ce qui luy appartient.

XXXII. Comme ſi tu fuſſes déja mort, & n'euſſes eu à vivre que juſques icy, paſſe le reſte ſelon la nature, comme un ſurcroiſt qu'on te donne de plus qu'il ne te falloit. Garde-toy d'aimer autre choſe que ce qui t'arrive, & à quoy ta deſtinée t'a conjoint. Qu'y a-t'il de plus accommodant?

XXXIII. En chaque eſpece d'accidens, aye devant les yeux quelques uns auſquels il en eſt arrivé de pareils, qui s'en ſont fâchez, qui les ont trouvez fort eſtranges, qui ont accuſé leur malheur. Où ſont donc maintenant ces gens-là? En aucun lieu. Pourquoy veux-tu donc faire la meſme choſe? & ne t'appliquer pas pluſtoſt tout entier à chercher comment tu en tireras un bon uſage, laiſſant ces agitations, & ces allées & venues, à ceux qui ſe démenent & agitent, & qui ſont agitez. Mais pour vous, ſoyez tout entier à apprendre comme il faut uſer de ces accidens; ainſi vous vous en ſervirez bien, & ils vous ſeront matiere de voſtre exercice. Prenez y garde ſeulement, & vous propoſez d'eſtre homme de bien en voſtre propre conſcience.

XXXIV. Regarde dans ton interieur, il

il y a une ſource de biens, & qui peut toûjours couler, pourveu que tu foüilles toûjours.

XXXV. Il faut que le corps auſſi ſe maintienne en une contenance ferme, non meſſeante ou diſſoluë, tant en ſon mouvement qu'en ſa poſture : Car de la meſme façon que l'eſprit opere quelque choſe de ſemblable ſur le viſage, le tenant compoſé & de bonne grace, il faut tâcher qu'il faſſe le meſme ſur tout le corps: Mais il faut prendre ſoin de cela ſans affectatiõ.

XXXVI. L'Art de bien vivre reſſemble plus à l'art de la luite qu'à celuy de la danſe; car il apprend à ſe tenir en pieds, ferme & preparé à tout ce qui peut ſurvenir, & qu'on n'avoit point preveu.

XXXVII. Recherchez continuellement quels ſont ceux par le teſmoignage de qui vous voulez avoir approbation, & quelle eſt la conduite de leurs eſprits; car ſi vous regardez dans les ſources de leurs opinions, & de leurs appetits, vous n'aurez pas beſoin de leur teſmoignage, & ne blâmerez pas tant ceux qui pechent involontairemẽt. Nulle ame, diſent-ils, ne ſe prive de la verité de ſon bon gré; Il faut croire le meſme de la Juſtice, de la Temperance, de la Benignité; & de toutes les vertus ſẽblables. Il eſt ſur tout neceſſaire de ſe reſſou-

venir de cela ; car tu ne ſeras plus doux envers tous les hommes.

XXXVIII. Contre toutes les douleurs aye ce remede preſent à la main, qu'elles ne ſont point vicieuſes, & que l'intellect qui eſt la partie qui te gouverne n'en peut devenir pire ; & n'en reçoit aucun detriment, ny en ſa ſubſtance, ny entant qu'il eſt deſtiné à la ſocieté. Ce mot d'Epicure peut auſſi ſervir dans la grande douleur, qu'elle n'eſt ny inſupportable, ny eternelle, pourveu que tu te ſouviennes des bornes dans leſquelles ſa nature eſt encloſe, & que tu ne te faſſes rien accroire de plus. N'oublie pas auſſi qu'il y a pluſieurs choſes qui ſont veritablement des douleurs, mais cachées, & qui fâchent ſans qu'on y prene garde, comme eſtre travaillé du deſir du ſommeil, eſtre incommodé de chaleur, avoir des dégouſts. Lors que tu ſouffres quelqu'une de ces choſes avec déplaiſir, tu te peux dire à toy-meſme; Maintenant je ſuccombe à la douleur.

XXXIX Prenez garde qu'en vous rendant méchant & inhumain à ceux qui ſont tels, vous ne leur deveniez ſemblable par la haine que vous leur portez.

XL. D'où ſçavons-nous au vray, que Socrate a eſté un homme illuſtre, & d'une bonne conſtitution d'eſprit ? Car il ne ſuffit

fit pas qu'il ait eu une glorieuſe mort, qu'il ayt pertinemment & adroitement diſputé contre les Sophiſtes, qu'il ayt paſſé les nuits au froid avec grande patience, qu'il ayt reſiſté genereuſement quand les tyrans le vouloient envoyer pour emmener un certain homme de Salamine, qu'en la retraitte apres la déroute de l'armée Athenienne il ayt eu le viſage fier & reſolu; de quoy principalement on peut douter s'il eſt bien vray. Mais il faut regarder à cecy, de quel eſprit eſtoit porté Socrate, s'il eſtoit capable de ſe contenter d'eſtre juſte envers les hommes, & pieux envers les Dieux; s'il n'a point eu d'indignation ſans raiſon contre la malice, s'il n'a point ſervi à quelque ignorance, ſi des choſes que la nature de l'univers luy a ordonnées, il n'en a receu aucune comme eſtrange & inſupportable; ſi ſon eſprit ne s'eſt point plié & ſoumis aux paſſions de la chair. La nature n'a point ſi fort mélé toutes choſes dans la confuſion, que nous ne puiſſions nous ſeparer & renfermer en nous ne puiſſe faire par ſoy ce qui depend de luy-meſme.

XLI. Il ſe peut faire aiſement que quelqu'un devienne un homme devin, & que pourtant il ne ſoit connu de perſonne. Souviens-toy cela toûjours; & de cecy de

meſme, que vivre heureuſement conſiſte en peu de choſes. Et bien que tu ayes perdu l'eſperance de pouvoir devenir Dialecticien ou Phyſicien, ne deſeſpere pas pour cela de devenir libre, honneſte, ſociable, & obeïſſant à Dieu.

XLII. On peut vivre ſans contrainte dans une pleine ſatisfaction, quoy que tout le monde reclame au contraire tant qu'il voudra : Quand meſme les beſtes feroces déchireroient les pieces de cette crouſte terreſtre qui nous environne. Qui empeſche l'ame en toutes ces choſes de ſe conſerver elle-meſme dans la tranquillité, dans un jugement veritable de tout ce qui ſe preſente, & dans un uſage prompt & deliberé de tout ce que nous avons à la main? En ſorte que le jugement diſe à ce qu'il rencontre, tu n'es en effet que cela, bien qu'en apparence tu ſembles eſtre quelqu'autre choſe; Et que l'uſage diſe à ce qu'il trouve, tu es ce que je cherchois; car le preſent m'eſt toûjours une matiere de vertu raiſonnable & politique, & en ſomme du meſtier de l'homme, & de Dieu. Car tout ce arrive eſt familier & domeſtique ou à Dieu, ou à l'homme; nullement nouveau, ny difficile à manier; mais ordinaire & traittable.

XLIII. En cecy conſiſte la perfection

ction des mœurs; Passer chaque journée comme si c'estoit la derniere, ne point trembler, ne se point relâcher, ne se point contrefaire.

XLIV. Les Dieux qui sont immortels n'ont point d'indignation de ce que pendant toute l'eternité ils ont à supporter un si grand nombre de méchans hommes; Mais au contraire ils ont soin d'eux en toutes façons: Et toy qui n'as qu'un moment à vivre tu t'en desesperes, estant toymesme l'un de ces méchans. Il est ridicule de ne vouloir pas fuyr sa malice propre, ce qui se peut; & vouloir fuyr celle d'autruy, ce qui est impossible.

XLV. Ce que la faculté qui raisonne en toy, & qui t'apprend à vivre en societé, trouvera n'estre ny raisonnable ny politique, tu le dois justement estimer au dessous d'elle.

XLVI. Quand tu es bien-faisant, & qu'il se trouve un autre qui reçoit le bienfait, il n'est pas besoin que tu recherches un troisiéme dans l'action, comme les fous, qui veulent de plus la reputation & la recompense. Nul ne se lasse en gagnant, or le vray gain & le vray profit est d'agir selon la nature; ne te lasse donc point, profitant pour toy en cela mesme où tu profites à autruy.

XLVII. La nature de l'univers a procedé avec deliberation & ſageſſe en la ſtructure & fabrique du monde; Et partant, ou tout ce qui ſe fait maintenant arrive en conſequence de cette premiere deliberation, ou l'eſprit qui gouverne le monde, ſe porte particulierement au ſoin des creatures raiſonnables, qui ſont les principales. Cela te rendra bien plus tranquille en pluſieurs choſes, ſi tu l'as bien imprimé en ta memoire.

LIVRE HUICTIESME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy-meſme.

I. CECY te peut auſſi détourner du deſir de paroiſtre, qu'il n'eſt plus en ton pouvoir d'avoir eſté Philoſophe dés ta jeuneſſe, & d'y avoir employé toute ta vie. Tu ſçais bien toy meſme, & il eſt manifeſte à pluſieurs autres, que tu as eſté bien eloigné de la Philoſophie, tu n'y trouveras donc pas ton conte,

conte, & il ne t'eſt plus poſſible & aiſé de pretendre à la gloire d'eſtre Philoſophe; auſſi l'eſtat preſent de ta vie y repugne. Si donc tu as veritablement reconnu enquoy conſiſte l'affaire, ne te ſoucie point que l'on t'eſtime, & qu'il te ſuffiſe ſi tu peux encore paſſer ce qui te reſte de vie comme ta nature le deſire. Penſe donc à ce qu'elle demande, & que nulle autre choſe ne t'en détourne: car tu as experimenté par combien de choſes tu as couru ſans trouver le bien vivre; tu ne l'as pas rencontré, ny en faiſant des ſyllogiſmes, ny dans les richeſſes, ny en la gloire, ny parmy les delices. Où eſt-il donc? A faire conformement à ce que demande la nature de l'homme. Mais comment le fera-t'on? Si on a ces maximes deſquelles dépendent les inclinations & les actions, c'eſt à dire celles qui enſeignent la nature des choſes bonnes & mauvaiſes; A ſçavoir, qu'il n'y a rien qui ſoit bon pour l'homme, s'il n'en devient juſte, maiſtre de ſes paſſions, courageux, & libre: Comme auſſi rien qui ſoit mal pour luy, s'il ne cauſe des effets contraires à ceux-la.

II. En chaque occaſion d'agir demande toy à toy-meſme: Que me ſemble de cela? ne m'en repentiray-je point? un peu de temps & je mourray, & tout ceſſera

pour moy. Que desire-je de plus, si ce que je fais presentement est l'action d'une creature intelligente & sociable, & qui se gouverne par les mesmes loix que Dieu?

III. Alexandre, & Caïus, & Pompée, qui sont-ils en comparaison de Diogene, d'Heraclite, de Socrate? Ceux-cy ont connu les choses, leurs causes, leurs matieres, & mesme les Empires & Principautez de ces autres. Là autant qu'il s'y trouve d'ignorance, autant y a-t'il de servitude.

IV. Ils ne feront de rien moins cela mesme, quand tu en devrois crever de dépit. La premiere chose que tu as à faire est de ne te point émouvoir; car tout arrive selon la nature de l'univers, & dans peu tu ne seras plus en aucun lieu, non plus que ny Adrian, ny Auguste maintenant. Regardant en suitte l'affaire dont il est question, considere la, & te souvenant qu'il faut que tu sois homme de bien, & quel devoir exige de toy la nature de l'homme, agis constamment, & dis ce qui te semblera le plus juste: seulement que cela se fasse paisiblement, respectueusement, & sans hypocrisie.

V. La nature de l'univers a pour son travail de changer ce qui est d'une façon

en

en une autre, & transporter les choſes d'un lieu à l'autre. Tout eſt en mutation, & il ne faut pas craindre qu'il y ait rien de nouveau; tout eſt couſtumier & ordinaire, toutes choſes auſſi ſont également diſpenſées. Au reſte, chaque nature eſt contente quand elle marche dans ſa droite route: Or la nature raiſonnable eſt dans le bon chemin, lors que dans les objets qui ſe preſentent, elle ne donne ſon approbation ny à ce qui eſt faux, ny à ce qu'elle ne connoiſt pas clairement: Quand elle porte ſes inclinations aux choſes ſeules qui peuvent ſervir à la ſocieté des hommes: Quand elle ne recherche ou ne fuit que ce qui dépend de nous: Qu'elle trouve bon tout ce qui eſt envoyé par la nature commune. Car elle en eſt une partie, comme la nature de la feüille eſt une partie de la nature de la plante; avec cette difference pourtant, que la nature de la feüille eſt partie d'une nature inſenſible, ſans raiſon, & qui peut eſtre empéchée; Mais la nature de l'homme eſt partie d'une nature qui ne peut eſtre contrainte, qui eſt intelligente & juſte, ſi à l'égard du temps, de la ſubſtance, de la cauſe, de l'operation, de l'evenemẽt, elle donne à chaque choſe un partage égal, & ſelon ſon merite. Prés garde que tu ne trouveras pas cette égalité, en cõparant

toutes choſes ſingulierement l'une à l'autre; mais en general, conferant le tout de l'une avec le tout de l'autre.

VI. Soit, qu'il n'y ait pas lieu & commodité de profiter par la lecture; Mais on peut rejetter des deſirs déreglez; on ſe peut rendre maiſtre de la volupté & de la douleur; Mais on ſe peut mettre au deſſus de la vanité; Mais on peut ne ſe fâcher point contre des inſenſibles & des ingrats, & meſme prendre ſoin d'eux.

VII. Que perſonne d'oreſenavant ne t'entende blâmer la vie de la Cour; ne t'eſcoute pas meſme ſur ce ſujet.

VIII. Le repentir eſt une reprimende qu'on ſe fait à ſoy-meſme pour avoir negligé quelque choſe utile; & il faut que ce qui eſt utile ſoit bon, & il faut qu'un homme de bien & un brave homme en prene ſoin. Or on ne void point qu'un brave homme, & un homme de bien, ſe repente jamais d'avoir omis quelque volupté; donc la volupté n'eſt ny bonne, ny utile.

IX. Il faut examiner les choſes ainſi; Qu'eſt cela en ſoy-meſme, en ſon eſtre, en ſa propre conſtitution? Quelle eſt ſa ſubſtance & ſa matiere? Quelle eſt ſa forme? Quel ſon office au monde? Combien de temps ſubſiſtera-t'il?

X. Si tu as peine à t'éveiller & rompre

le

le ſommeil, qu'il te ſouvienne qu'il eſt convenable à ta propre conſtitution, & à la nature de l'homme, que tu faſſes des actions utiles à la ſocieté humaine. Mais le dormir eſt commun avec les animaux ſans raiſon; or ce qui eſt conforme à la nature d'un chacun en particulier, luy eſt plus propre, plus naturel, & auſſi plus agreable.

XI. En tout objet qui ſe preſente, il faut toûjours diſcourir, & raiſonner ſur ſa nature & ſes qualitez. A la rencontre de qui que ce ſoit, demande toy quelle opinion il a des biens & des maux; car s'il juge ainſi de la volupté & de la douleur, & des choſes qui les cauſent, ce n'eſt pas merveilles qu'il ait auſſi telles penſées de la gloire, de l'ignominie, de la vie, & de la mort; Il n'eſt point étrange ny nouveau qu'il faſſe telles actions. Ie me repreſenteray qu'il eſt comme forcé à faire telles choſes. Je me ſouviendray que comme il ſeroit honteux de prendre pour une nouveauté qu'un figuier porte des figues, ainſi que le monde produiſe de telles choſes dont il eſt fertile. Il ne ſeroit pas honneſte à un Medecin, & à un Pilote, de trouver nouveau que quelqu'un ait la fievre, & qu'il s'éleve un vent contraire.

XII. Souviens-toy que tu n'es de rien moins

moins libre quand tu changes d'avis, & que tu ſuis les conſeils de celuy qui t'admoneſte à propos : car l'action que tu produits en ſuitte ſe fait par ton propre jugement, par ton inclination, & comme tu le veux & entens.

XIII. Si cela depend de toy, pourquoy le fais-tu? Si d'un autre, qui blâmes-tu? les atomes, ou les Dieu? C'eſt folie de s'en prendre aux uns ou aux autres ; Il ne faut rien blâmer. Si vous le pouvez, redreſſez celuy qui fait mal, ſi vous ne le pouvez, redreſſez la choſe malfaite; ſi vous ne pouvez ny l'un ny l'autre, que vous ſervoit de blâmer & reprendre? Or eſt-il qu'il ne faut rien faire inutilement.

XIV. Ce qui meurt ne ſort point du monde, & ne perit point pour luy, tant qu'il ſubſiſte il change & ſe diſſout en ſes propres principes. Le monde a ſes elemens, comme toy les tiens; ceux-là ſe changent, & ne s'en fachent pas.

XV. Il n'y a rien qui ne ſoit fait pour quelque choſe ; le cheval, la vigne. Qu'admires-tu en cela? le Soleil meſme pourroit dire à quel deſſein il a eſté fait, & les autres Dieux auſſi. Toy donc pourquoy? pour te réjouïr dans la volupté? Voy ſi ton intellect le peut ſouffrir.

XVI. La

XVI. La nature a conſulté & deliberé tant de la fin, que du commencement & de la durée de chaque choſe.

XVII. Lors qu'on jette une bale en haut, quel bien arrive-t'il à la bale d'eſtre élevée? ou quel mal quand elle deſcend, ou meſme qu'elle tombe? Quel bien a une ampoulle que je forme ſur l'eau ſi elle ſubſiſte, quel mal ſi elle rompt? on peut dire le meſme d'une lampe. Tournez & appliquez ces exemples, & voyez ce que c'eſt de devenir vieil, d'eſtre malade, de brûler d'amour.

XVIII. La vie eſt courte tant de celuy qu'on louë, que de celuy qui eſt loüé; Tant de celuy dont on celebre la memoire, que de celuy qui la celebre. De plus, cela ſe fait dans un coin de ce climat, & là meſme tous n'en demeurent pas d'accord, ny aucun auſſi entierement avec ſoy-meſme; Et puis toute la terre n'eſt qu'un point.

XIX. Prens garde à ce dont il s'agit, ſoit une opinion, ſoit une action, ſoit un dire. Tu merites de ſouffrir ces choſes. Tu aimes mieux devenir bon demain, que de l'eſtre dés aujourd'huy.

XX. Feray-je cela? Je le feray, s'il importe pour bien faire aux hommes. Cét accident m'eſt arrivé? En bonne heure?

re? je le reçois le referant aux Dieux, & à la fontaine de toutes choſes, dont toutes les creatures dépendent pareillement.

XXI. Que vous ſemble que c'eſt de prendre le bain? de l'huile, de la ſueur, de la craſſe, de l'eau, des racleures, toutes choſes ſales & puantes; il en eſt de meſme de toutes les parties de la vie, & de tout ce que avons ſous les mains.

XXII. LUCILLA a veu mourir VERUS, & Lucilla eſt morte par apres. SECUNDA Maxime, & Secunda en ſuite. Epitunchanus Diotime, & Epitunchanus par apres. Antonin Fauſtine, & puis Antonin luy-meſme; tout eſt demeuré. Céler a veu la mort d'Adrian, & puis il eſt mort auſſi. Ces Subtiles, ces Pronoſtiqueurs: ces ſuperbes, où ſont-ils? Comme entre les ſubtils Charax, & Demetrius le Platonicien, & Eudemon, & tels autres ſemblables; Tout cela n'a eu que la durée d'un jour, il y a long temps qu'ils ſont mort; La memoire de quelques uns n'a pas meſme duré un peu de temps apres eux: Quelque uns ont paſſé en fables, & quelques uns meſmes ont eſté effacez, & ne ſe liſent quaſi plus entre les fables. Souviens-toy donc de cecy, qu'il faut ou que ce meſlange qui te compoſe ſoit diſſipé, ou que ton ame comme un petit ſouffle

ſoit

ſoit eſteinte, ou qu'elle ſoit tranſportée & placée ailleurs.

XXIII. La joye de l'homme conſiſte à faire les actions propres à l'homme; or le propre de l'homme eſt la bienvueillance envers ſon ſemblable; le mépris des mouvemens ſenſuels, le diſcernement de l'apparence des objets, la contemplation de la nature de l'univers & des choſes qu'elles produit. Nous ſommes obligez à trois reſpects; à la cauſe prochaine qui eſt autour de nous, à la cauſe divine de qui toutes choſes arrivent à tous, & à ceux avec qui nous vivons.

XXIV. Si la douleur eſt un mal, c'eſt au corps, ou à l'ame: Si au corps, qu'il le diſe donc? Mais quant à l'ame, elle peut conſerver ſa propre ſerenité & tranquillité, & ne point faire eſtat que la douleur ſoit un mal; car le jugement, l'inclination, le deſir, & l'eſquiver ſont au dedans, & là ne peut penetrer aucun mal.

XXV. Chaſſe toutes les fantaiſies, en te diſant continuellement à toy-meſme; il eſt maintenant en mon pouvoir qu'en cette ame il n'y ait aucune malice, aucun deſir deſreglé, ny en general aucun tumulte; mais regardant quelles ſont toutes les choſes, j'uſe de chacune ſelon ſon prix & ſon merite. Souviens-

toy

toy que tu as ce pouvoir ſelon la nature.

XXVI. Parle & dans les compagnies, & avec toute ſorte de perſonnes civilement. Il ne ſe faut pas ſervir tousjours ouvertement d'un diſcours pur & ſain.

XXVII. La Cour d'Auguſte, femme, fille, neveux, deſcendans, ſœur, Agrippa, parens, proches, amis, Arias, Mœcenas, Medecins, Preſtres; toute la Cour a eſté conſommée par la mort. Regarde par apres non ſeulement comme les hommes meurent l'un apres l'autre, mais les familles entieres periſſent, ainſi que celle des Pompées; & qu'on eſcrit ſur les monuments, il a eſté le dernier de ſa race. Combien ſes predeceſſeurs avoient-ils eu de ſoin afin de laiſſer quelque ſucceſſeur, & pourtant il eſt de neceſſité qu'il y en ait un qui ſoit le dernier, & que toute la famille finiſſe.

XXVIII. Il faut reſtreindre & regler la vie ſelon une certaine forme d'agir, & lors que chacune de nos actions s'y accommode autant qu'elle peut, s'en contenter; nul ne te peut empeſcher que cela ne ſe faſſe. Mais quelque choſe au dehors y fait obſtacle? Rien qui puiſſe empeſcher que tu n'agiſſes juſtement, moderement, prudemment. Il y aura pourtant

tant quelque choſe qui s'oppoſera peut-eſtre à la production de l'action? Mais tu peux tourner à bien cét empeſchement meſme, & paſſant incontinent d'un eſprit égal & content à ce que l'occaſion te permet, trouver une autre action qui convienne & ſe rapporte à la meſure de l'eſtabliſſement que nous diſons qu'il faut faire, prendre ſans faſte, laiſſer avec facilité.

XXIX. Si tu as veu quelquefois une main, ou un pied, ou une teſte coupée, giſant ſeparement de leurs corps, penſe que celuy qui deſapprouve les choſes qui luy arrivent, ſe rend ſemblable autant qu'il peut à ces pieces détachées, ſe retranchant ſoy-meſme & agiſſant contre la ſocieté, comme s'il eſtoit jetté en quelque lieu hors l'union de la nature; Car tu as eſté produit une partie, & tu te coupes toy-meſme. Mais il y a une choſe en quoy tu dois beaucoup eſtimer ta condition; c'eſt qu'il t'eſt permis de te reünir derechef à ton tout: Dieu n'a fait cette grace à aucune autre partie, qu'eſtant disjointe & arrachée une fois de ſon tout, elle ſe peuſt reprendre & incorporer derechef avec luy. Mais conſidere la grande bonté qui a traitté l'homme ſi honorablement; Car dés le commencement elle a mis en ſon pouvoir qu'il ne fuſt point diviſé & ar-

arraché de ſon tout: Et en ſuite elle a fait qu'en eſtant ſeparé il y peuſt revenir, y eſtre derechef enté, & reprendre la place d'une partie.

XXX. De la meſme façon que chacun des animaux raiſonnables a receu de la nature les autres facultez, nous tenons auſſi d'elle cette-cy, que tout ainſi qu'elle plie & contourne tout ce qui l'empeſche & luy contrarie, & ſçait l'ajuſter à ſa providence, le faiſant entrer comme une partie dans l'ordre de ſa deſtination: De meſme, une creature raiſonnable peut faire matiere de tous empeſchemens, & s'en ſervir pour parvenir à ſon intention.

XXXI. Que l'imagination de toute la vie ne t'embaraſſe point, ne te repreſente point dans une fâcheuſe penſée quelles & combien de choſes il eſt probable qui te doivent arriver dans le cours de ta deſtinée; mais en chacune de celles qui ſeront preſentes demande toy ce que tu y trouves de ſi inſupportable; tu auras honte de le confeſſer. Remets toy par apres en memoire, que ce ne ſont ny les choſes paſſées, ny les futures qui te fâchent, mais ſeulement les preſentes; dont meſme l'incommodité eſt fort diminuée, ſi tu la reſerres dans les limites, & que tu reproches à ta penſée qu'elle ne peut tenir ferme contre ſi peu de choſes. XXXII.

XXXII. Panthée & Pergame ſont-ils encore à preſent pleurans ſur le tombeau de leur maiſtre? Chabrias & Diotime ſur le ſepulchre d'Adrian? raillerie. Et quand ils y ſeroyent, ceux-là ſentiroient-ils quelque choſe? & quand ils le ſentiroient, leur en reviendroit-il quelque plaiſir? & quand ils en auroient du contentement, ceux-cy ſeroient-ils immortels? n'eſtoit-il pas auſſi dans leur deſtinée, qu'ils deviendroient premierement des vieilles & des decrepits & puis qu'ils mourroient? Et apres leur mort enfin que feroient les autres qui avoient pris plaiſir d'eſtre regrettez? Tout cela n'eſt que charogne & pourriture dans un ſac.

XXXIII. Si tu as l'œil perçant & aigu, regarde bien quand tu fais ton jugement, dit un Sage.

XXXIV. Dans la conſtitution d'un animal raiſonnable, je ne vois point de vertu qui ſoit oppoſée à la juſtice; mais j'en trouve une qui combat la volupté, qui eſt la continence.

XXXV. Si vous retirez l'application de voſtre penſée de ce qui paroiſt vous cauſer de la douleur, vous vous mettez en un lieu tres-aſſeuré. Quel eſt ce *vous* dont vous parlez? la raiſon. Mais je ne ſuis pas la raiſon. Soit. Que la raiſon donc ne s'affli-

ge

ſlige point elle-meſme ; ſi quelqu'autre choſe ſe porte mal, qu'elle meſme en faſſe le jugement.

XXXVI. L'empeſchement qui ſurvient aux ſens & aux appetits, eſt un mal en la nature ſenſible ; ce qui a un pareil effect en la vegetable, eſt auſſi un mal pour ſa conſtitution : De la meſme façon, l'empeſchement de l'intellect eſt le mal de la nature intellectuelle. Applique ces choſes ſur toy. La douleur où la volupté te touchent ? c'eſt le fait des ſens, qu'ils y prenent garde. Il ſe trouve un obſtacle à ton deſir ? ſi tu l'as laiſſé aller ſans exception & condition, c'eſt un mal de la partie raiſonnable. Mais ſi cét obſtacle s'entend comme on le prend communement, tu n'en es ny bleſſé ny empéché. Nul autre que toy ne peut empécher les actions propres de l'intellect ; car ny le feu, ny le fer, ny les tyrans, ny la calomnie, ny quelqu'autre choſe que ce ſoit, ne peut penetrer juſques à luy. Quand il s'eſt rendu égal & uny de tous coſtez, il demeure en ſa rondeur.

XXXVII. Je n'ay pas merité de m'affliger, moy qui n'ay jamais volontairement fâché aucune autre perſonne. L'un ſe réjouït d'une choſe, l'autre d'une autre : Pour moy je ſuis content & gay, quand

quand la generale partie de mon ame eſt ſaine, & qu'elle n'a averſion ny d'aucun homme, ny d'aucun accident humain: *Mais* qu'elle regarde tout avec des yeux paiſibles, le reçoit & en uſe ſelon la valeur de chaque choſe.

XXXVIII. Gratifie-toy de la jouïſſance du temps preſent : ceux qui aiment mieux travailler à la reputation qui les ſuivra apres leur mort, ne s'aviſent pas que ceux qui viendront apres eux, ſeront ſemblables à ceux qu'ils ne peuvent maintenant ſouffrir, & qu'ils mourront de meſme. Au reſte, que t'importe qu'ils te chantent ſur un tel ton, ou qu'ils ayent telle opinion de toy ?

XXXIX. Emportez moy, & me jettez où il vous plaira, là j'auray mon Genie propice, c'eſt à dire content, s'il ſe porte & s'il agit conformement à ſa propre conſtitution.

XL. Cela donc merite-t'il que mon ame ſe trouve mal à ſon occaſion, & qu'elle ſe gaſte devenant abjecte, proſternée, chagrine, eſtonnée ? Et que trouveras-tu digne de cela ? Il ne peut rien arriver à un homme qui ne ſoit un accident humain, ny à un bœuf que ce dont eſt capable un animal de ſon eſpece, ny à une vigne, ny à une pierre que ce

qu'elles peuvent recevoir ſelon leur condition naturelle. Si donc il arrive à chaque choſe ce qui luy eſt ordinaire, & ſelon ſa naturelle conſtitution, pourquoy vous en facherez vous? La commune loy de la nature ne vous impoſe rien d'inſupportable. Si c'eſt à l'occaſion de quelque choſe eſtrangere que vous eſtes troublé, ce n'eſt pas elle qui vous inquiete, mais le jugement que vous faites d'elle; & il eſt en vous de le revoquer & abolir. Si ce qui vous fache eſt quelque defaut en vos mœurs, qui vous empeſche de redreſſer vos opinions? De la meſme façon, s'il vous déplaiſt de ne pas faire ce qui vous paroiſt le meilleur & le plus convenable, ne vaudroit-il pas mieux travailler à le faire, que vous attriſter de ne le faire pas? Mais un obſtacle plus puiſſant me reſiſte: ne vous en tourmentez donc pas, car la cauſe de ce que vous n'agiſſez point n'eſt pas en vous. Mais, direz-vous, j'aimerois autant ne point vivre, ſi je ne fais cela. Retirez vous donc en bonne heure de la vie, paiſible & ſatisfait, puis que celuy-là n'eſt point ſans action, qui meurt ſans s'irriter contre ceux qui l'empeſchent.

XLI. Souviens-toy que la haute partie de l'ame ſe rend invincible, quand elle ſe renferme en cét avantage ſuffiſant à ſa feli-

felicité, de ne pouvoir eſtre forcée à faire ce qu'elle ne veut pas, lors meſme qu'elle combat ſans uſer de la raiſon. Que ſera-ce donc quand elle juge de quelque choſe avec circonſpection, inſtruite & fortifiée par ſa raiſon? un eſprit libre de paſſions eſt une forte citadelle. L'homme n'a point de refuge mieux muny & plus aſſeuré, où ſe retirant il ne puiſſe eſtre forcé. Qui ne le connoiſt pas, eſt bien ignorant. Qui le connoiſt, & ne s'y met pas à couvert, eſt malheureux.

XLII. Lors que les premieres impreſſions de ton imagination te rapportent quelque choſe, n'y adjouſte rien du tien. On t'a dit que quelqu'un a mal parlé de toy, c'eſt un rapport : Que cela t'a offenſé, cela n'eſt pas de la relation. Je vois que mon valet eſt malade, je le vois; Qu'il ſoit au hazard d'en mourir, je ne le vois point. Arreſte-toy ainſi ſur les premieres penſées que les objets te donnent, n'y adjouſte rien de ton coſté, & il n'y aura rien de mal. Mais pluſtoſt adjouſtes-y, & fais-le comme un homme qui ſçait fort bien tout ce qui arrive dans le monde. Le concombre eſt amer, laiſſele là. Il y a des ronces dans le chemin, détourne-t'en; c'eſt aſſez; Garde-toy bien de dire; pourquoy ces choſes ſe trouvent-elles au mon-

de? Car un homme qui connoiſt la nature ſe moqueroit de toy, de la meſme façon qu'un Serrurier ou un Cordonnier riroit, ſi quel-qu'un le blâmoit d'avoir en ſa boutique de la limaille ou des rognures de ſa beſogne : Et encore ceux-cy les peuvent-ils jetter dehors en quelque endroit. Mais la nature de l'univers n'a point de lieu hors d'elle-meſme, & ſon induſtrie eſt merveilleuſe en ce que s'eſtant bornée & limitée elle-meſme, elle convertit en ſoy tout ce qui ſe corrompt, qui vieillit, qui n'eſt plus d'uſage, & de cela meſme elle fait derechef de nouveaux ouvrages, ne demandant ny d'où elle prendra d'ailleurs de la matiere, ny où elle jettera dehors ſes ordures, contente du lieu qu'elle occupe, de la matiere qu'elle élaboure, & de ſon propre meſtier.

XLIII. Il ne faut ny flotter incertain & irreſolu dans les affaires, ny ſe troubler dans les affaires ordinaires de la vie, ny vaquer dans ſes fantaiſies, ny avoir l'ame tantoſt reſerrée, tantoſt débordée, ny s'occuper en bagatelles & niaiſer dans la vie. On tuë, on maſſacre, on maudit: que peuvent toutes ces choſes pour empeſcher que ton ame ſoit pure, ſage, modeſte, juſte? De la meſme façon que ſi quelqu'un aſſis au bord d'une fontaine d'eau

d'eau douce & claire luy chantoit injures, elle ne s'arresteroit pas pour cela, & ses eaux n'en seroient pas moins bonnes à boire, & quand mesme on jetteroit dedans de la boue & de la salleté, elle la mettroit incontinent dehors & s'en nettoyeroit, ces vilenies ne boucheroient point sa source. Que feras-tu donc pour avoir une fontaine vive, & non point une cisterne? Prens garde à toy à toute heure, pour te conserver en une liberté conduite par la douceur, la simplicité, & une pudeur honneste.

XLIV. Celuy qui ignore ce que c'est que le monde, il ne sçait où il est. Qui ne connoist point, pourquoy le monde a esté fait, il ne comprend ny ce qu'il est, ny ce qu'est le monde. Et celuy à qui l'une ou l'autre de ces connoissances manque, ne sçauroit dire à quel sujet il est luy-mesme. Que vous semble-t'il donc d'un homme qui prise beaucoup les applaudissemens de ces gens, qui ne sçavent pas eux-mesmes ny où ils sont, ny quels ils sont? Tu veux estre loüé par un homme qui se deteste luy-mesme troisfois en une heure; Tu veux plaire à un homme qui se déplaist à luy-mesme; Car peut-on dire qu'il se plaise à luy-mesme, quand il se repent de toutes les choses quasi qu'il a faites?

XLV. Il ne faut pas ſeulement reſpirer en commun cét air qui nous environne, mais auſſi conſentir en meſmes penſées avec cét eſprit univerſel qui embraſſe toutes choſes ; car cette vertu d'intelligence n'eſt pas moins diffuſe par tout, & ne ſe preſente pas moins à tous ceux qui la peuvent attirer, que cét air commun à tous ceux qui ont la faculté de reſpirer.

XLVI. En general, la malice ne nuit point au monde, en particulier elle ne peut bleſſer le prochain, elle n'eſt dommageable qu'à celuy-là ſeul qui a auſſi la faculté de s'en défaire & delivrer auſſi toſt qu'il luy plaira.

XLVII. La volonté d'autruy n'a rien de commun & ne porte point de conſéquence ſur la mienne, non plus que ſa chair & les eſprits qui l'animent ; & bien qu'il ſoit tres-vray que nous ſommes faits les uns pour les autres, nos ames ont neantmoins chacune ſon domaine à part ; autrement il arriveroit que la malice d'autruy ſeroit un mal pour moy, cé que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne fuſt pas au pouvoir d'autruy de me rendre malheureux.

XLVIII. Le Soleil paroiſt faire une effuſion de ſa lumiere, en effect il l'épand, mais il ne la répand pas ; cette effuſion

eſt

eſt une extenſion ; c'eſt pourquoy les Grecs appellent les rayons lumineux qui partent du Soleil d'un nom qui a ſon origine du mot d'eſtrendre. Or on peut connoiſtre ce qu'eſt le rayonnement, ſi on conſidere la lumiere quand elle entre par une ouverture étroite dans un endroit obſcur : Car la radiation ſe porte droit ; & à la rencontre du corps ſolide, qui ferme le lieu tenebreux & empeſche que l'air n'y entre, elle ſe diviſe, une partie entrant dans l'endroit obſcur par l'ouverture, l'autre demeurant ſur le corps opaque autour de ce paſſage où la lumiere perſiſte ſans s'écouler & ſans tomber. Tel eſt le rayonnement de l'intellect univerſel, qui s'épand ſans ſe répandre, il s'étend ſans faire violence, ne briſe point contre les empeſchemens, il ne tombe point, mais il ſe ſouſtient, & où il trouve ouverture pour eſtre receu, il y porte la lumiere, & l'éclaire ; Qui ne luy donne point de paſſage, il ſe prive luy-meſme de l'illuſtration.

XLIX. Celuy qui apprehende la mort, ou il craint de n'avoir plus de ſentiment, ou d'avoir quelqu'autre ſorte de ſentiment ; s'il n'y en a plus du tout, tu ne ſentiras aucun mal ; s'il y a quelqu'autre eſpece de ſens, tu ſeras une au-

tre eſpece d'animal, & tu ne ceſſeras point de vivre.

L. Les hommes ſont faits les uns pour les autres ; Inſtruiſez les donc, ou les ſouffrez.

LI. Autrement ſe porte une fleche, & autrement la raiſon ; lors meſme que celle-cy tournoye & taſtonne ſur les conſiderations des choſes, elle n'en va pas moins droitement à ſon but.

LII. Entrer dans l'eſprit d'un chacum ; & ouvrir le ſien à un chacun.

LIVRE NEUFIEME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy meſme.

I. CELUY qui fait injuſtice, eſt impie ; car outrepaſſant la volonté de la nature univerſelle, qui a deſtiné les animaux raiſonnables à l'uſage les uns des autres, pour s'entreſervir ſelon leur merite & dignité, & ne ſe nuire jamais, il commet une impieté.

ma-

manifeſte, contre la plus ancienne des Divinitez. Car la nature univerſelle eſt la nature des eſtres veritables & parfaits, qui ſont d'eux meſmes, & ces eſtres ont alliance & parenté avec toutes les choſes qui ſubſiſtent. Elle eſt auſſi appellée Verité; & c'eſt la premiere cauſe des veritez. Celuy donc qui fait un menſonge à eſcient, il eſt impie, en ce qu'en trompant il commet injuſtice; & celuy qui ment faute d'y prendre garde, il commet injuſtice; entant quil fait une diſſonance avec la nature univerſelle, & cauſe une difformité au monde, combattant la nature de l'univers. Celuy-là certes la combat, qui ſe porte hors de ſon naturel aux choſes contraires aux veritez, qu'il ne peut plus diſcerner d'avec les menſonges, pource qu'il a negligé les occaſions & les moyens qu'elle luy avoit donnez pour les connoiſtre. Qui court auſſi apres les voluptez, comme ſi c'eſtoit un bien, & qui fuit la douleur comme un mal, il eſt impie; Car il faut de neceſſité qu'il faſſe ſouvent des reproches à la nature commune, comme ſi elle partageoit les bons & les mauvais contre leur merite; pource que ceux qui ne valent rien, ſont le plus ſouvent au milieu des plaiſirs, & poſſedent les choſes qui les produiſent,

pendant que les gens de bien ſont exercez par les travaux & les douleurs, & tombent dans les occaſions qui les cauſent. De plus, qui apprehende les travaux & fâcheries, il craindra donc un jour quelqu'une des choſes qui ſe font en la nature, & cela dés lors eſt impie. Derechef, celuy qui recherche les plaiſirs ne s'abſtiendra point de faire injuſtice, & cela eſt evidemment impie. Quant aux choſes que la nature commune tient pour indifferentes, qu'elle n'auroit pas faites telles, ſi elle n'avoit eu meſme inclination pour les unes que pour les autres, il faut que celuy qui veut ſuivre la nature, prenne meſme opinion d'indifference pour elles; & qui n'eſt pas indifferent au plaiſir & à la douleur, à la mort & à la vie, à la gloire & à l'infamie, dont la nature de l'univers uſe indifferemment; j'entens qu'on void arriver, d'une façon & d'une autre également, les choſes qui ſont ou comme les principales, ou comme la ſuite & la continuation des principales qui ont eſté miſes dans le monde par le premier & originaire effort de la nature, lors que dans un certain commencement de temps elle ſe porta à baſtir ce monde, comprenant en ſa providence les raiſons & les cauſes de tout ce qui eſtoit à venir, & établiſſant des

fa-

facultez fecondes des ſubſtances, changemens, & viciſſitudes qui devoient arriver.

II. Il auroit eſté de meilleur grace de ſe retirer d'entre les hommes, ſans avoir gouſté du menſonge, de la diſſimulation, du luxe, & de l'orgueil. Le meilleur voyage, ou comme on dit la plus heureuſe navigation qu'on puiſſe faire en ſuite, eſt de quitter la vie apres eſtre raſſaſié des vices; pluſtoſt que d'y vouloir demeurer. L'experience ne t'a-t'elle point encore appris à fuir la peſte? La corruption de la raiſon eſt bien plus une peſte, que l'intemperie & l'alteration de cet air que nous reſpirons. Cette infection n'eſt que la peſte des animaux, entant qu'ils ſont animaux, l'autre l'eſt des hommes, entant qu'ils ſont hommes.

III. Ne reçois point la mort avec mépris, mais gayement & de bonne grace, comme une des choſes que la nature a ordonnées. L'entrer dans l'Adoleſcence, le vieillir, le croiſtre & prendre ſa pleine force, avoir des dents & de la barbe, blanchir, faire des enfans, les porter, accoucher, & le reſte des actions naturelles que les divers temps de la vie nous apportent, ſont entierement ſemblables au mourir & eſtre diſſous. Un homme

donc, qui uſe bien de la raiſon, ne doit prendre la mort, ny avec negligence, ny avec effort, ny avec un vain mépris, mais l'attendre comme une des operations de la nature, de la meſme façon que tu attens maintenant que ta femme accouche de l'enfant dont elle eſt enceinte; ainſi dois-tu attendre l'heure que ce petit ſouffle de ton ame ſe delivre de l'enveloppe qui l'enferme. Si tu veux un enſeignement plus groſſier, mais qui te touche le cœur, cette conſideration te rendra facile à bien recevoir la mort, ſi tu te repreſentes quels ſont ceux de qui tu te ſepares, & de quel cloaque de mauvaiſes mœurs ton eſprit ſe va retirer. Il eſt vray que tu ne te dois jamais fâcher contre ceux avec leſquels tu vis, mais leur eſtre officieux & humain. tu dois neanmoins penſer, qu'en mourant tu quitteras la compagnie de gens qui n'ont pas meſme ſentiment avec toy : car il n'y avoit que cela ſeul qui te pûſt retenir en la vie, ſi tu y avois trouvé des perſonnes dont les opinions & les Maximes fuſſent conformes aux tiennes. Maintenant tu vois combien la ſocieté de vie eſt penible entre des hommes de gouſts differens : En ſorte que tu es obligé de dire, viens promptement, ô mort, de peur que je ne m'oublie auſſi moy-meſme.

IV. Qui

IV. Qui peche, peche contre ſoy-meſme; Qui fait injuſtice, la fait à ſon propre dommage, en ſe rendant méchant luy-meſme. Il arrive ſouvent qu'on fait injuſtice auſſi-bien en n'agiſſant point, comme en commettant une action injuſte.

V. On n'a beſoin de rien plus quand on a ces trois choſes preſentes, une eſtime des choſes bien entenduës, une action propre & commode à la ſocieté, & la reſolution de recevoir avec agréement tout ce qui vient de la ſouveraine cauſe. Effacez les impreſſions de l'imagination, arreſtez les impulſions de l'eſprit, eſteignez les appetits. Ayez à vous-meſme la haute partie de voſtre ame qui doit gouverner.

VI. Une ſeule ame eſt diviſée entre tous les animaux qui n'uſent point de raiſon, un ſeul eſprit intelligent eſt partagé entre les raiſonnables, de la meſme façon qu'il n'y a qu'une terre pour toutes les choſes terreſtres, & que tout ce qui void, & qui reſpire, ne void qu'une meſme lumiere, & ne reſpire qu'un meſme air. Tout ce qui a quelque choſe de commun avec un autre, s'efforce de s'y joindre & s'unir à ce qui eſt de meſme genre; Tout ce qui eſt terreſtre tend vers la terre, ce qui eſt humide coule enſem-

ble, ce qui eſt aërien de meſme, en ſorte qu'il faut de la force & de la violence pour les tenir ſeparez. Le feu à la verité ſe porte en haut à cauſe du feu elementaire; mais tout le feu qui eſt icy bas, eſt ſi preſt à bruſler enſemble, que toute matiere un peu ſeche s'embraze aiſement, pource qu'en ſa compoſition il y a moins d'empeſchement à l'inflammation. De la meſme façon, tout ce qui participe de la nature raiſonnable, tend à ce qui eſt de meſme origine & condition, & s'y porte avec encore plus d'effort; car il eſt d'autant plus preſt à s'infuſer & meſler avec ce qui luy eſt domeſtique & familier, qu'il eſt d'une nature plus excellente que toutes les autres choſes. On rencontre ainſi entre les beſtes des eſſeins, des troupeaux, la nourriture de leurs petits, & comme des amours; car deja elles ſont animées, & le principe d'aſſemblage ſe trouve plus fort en ce qui eſt le meilleur: c'eſt pourquoy on ne le remarque pas pas tant dans les plantes, les pierres, & les bois. Entre les animaux raiſonnables il y a des villes, des amitiez, des maiſons, des aſſemblées & communautez, & entre les guerres meſmes des pactions, & de treves. Parmy les choſes encore plus excellentes, l'union ſe fait meſme en quelque façon entre des par-

parties fort éloignées, comme entre les aſtres qui s'aſſemblent ſous une meſme conſtellation, la ſublimité de leur nature ſuffit à faire qu'ils s'allient, & uniſſent, encore qu'ils ſoient ſeparez d'un grand eſpace. Voyez ce qui arrive maintenant. On ne trouve l'oubly de cette mutuelle affection & inclination, qu'entre ceux-là ſeulement qui ont de la raiſon, & parmy eux ſeulement on ne voit point ce concours. Mais qu'ils fuyent tant qu'ils voudront, ils ſont ſaiſis & arreſtez; la Nature prevaut. Vous verrez ce que je dis, ſi vous y prenez garde: on trouvera plustoſt un corps terreſtre ſeparé, & ſans appuy de toute autre terre, qu'un homme qui ne tienne par aucun endroit à un autre homme.

VII. Et l'homme, & Dieu, & le monde portent leur fruit, & le portent chacun en ſon temps; & ſi bien il ſe dit plus communement dans la façon de parler de la vigne, & des choſes ſemblables, cela n'eſt rien. La raiſon donne ſon fruit & propre & commun, & de ce fruit il s'en produit d'autres qui ſont tels que la raiſon.

VIII. Quelqu'un tombe en faute? apprens-luy à mieux faire; ſi cela ne ſe peut, ſouviens-toy que la douceur & l'humanité t'a eſté donnée pour cette occaſion.

caſion. Les Dieux meſmes ſont debonnaires pour telles gens, & les ſecourent en quelques choſes, pour acquerir de la ſanté, des richeſſes, de la gloire, tant ils ſont benins; ſois le auſſi, tu le peux, qui t'en empeſche?

IX. Travaille, mais non pas comme un pauvre miſerable, ny comme voulant attirer ou de la bien-veillance, ou de l'admiration. Propoſe-toy une ſeule choſe, t'avancer à l'action ou t'en retenir, comme le demande la raiſon de la ſocieté civile.

X. Je ſuis échapé aujourd'huy de tout le mal qui m'environnoit; dis pluſtoſt, j'ay chaſſé & mis dehors tout le mal; car il n'y en avoit point au dehors, tout eſtoit au dedans en l'opinion.

XI. Toutes ces choſes me ſont devenuës ordinaires & triviales par l'uſage, elles n'ont qu'un jour de durée, elles ſont faites d'une vile matiere, ceux que nous avons enterrez en avoient de toutes ſemblables.

XII. Les choſes ne ſont point en nous, elles ſe tiennent hors les portes elles ne ſe connoiſſent point elles meſmes, & ne nous diſent point ce qu'elles ſont. Qui en prononce donc le jugement? L'intellect. Ce n'eſt point en la perſuaſion, mais en l'action, que conſiſte le bien ou le mal

d'un

d'un animal raiſonnable né pour la ſocieté politique, non plus que la vertu & ſon vice. Quand une pierre eſt jettée en haut, ce ne luy eſt point un mal deſcendre, comme ce ne luy avoit point eſté un bien d'eſtre elevée.

XIII. Entre dans l'interieur de leurs eſprits, & tu verras quels Juges tu apprehendes; & quels jugemens ils font d'eux-meſmes.

XIV. Toutes choſes ſont dans le changement, tu as auſſi toy-meſme en une continuelle alteration, & en quelque ſorte de corruption: Il en eſt ainſi de tout l'univers.

XV. C'eſt le peché d'autruy, il le faut laiſſer là.

XVI. Ceſſer d'agir, donner repos à nos deſirs & à nos opinions eſt une eſpece de mort qui arrive à ces actions, & cependant cela n'a rien de mauvais. Paſſe maintenant par les degrez des âges, l'enfance, l'adoleſcence, la jeuneſſe, la vieilleſſe; le changement de l'une à l'autre eſt comme une mort: Quel mal y a-t'il? Viens en ſuite à la vie que tu as paſſée ſous ton ayeul, ſous ta mere, ſous ton pere, & conſiderant ces viciſſitudes, & combien de fois tu as changé & ceſſé d'eſtre ce que tu eſtois, demande-toy ſi tu as

trouvé

trouvé du mal en cela. Qu'y a-t'il donc de mauvais dans la fin, la pauſe, & le changement de ta vie entiere?

XVII. Peſe & examine ton eſprit, celuy de l'univers, & celuy du prochain. Le tien, pour le rendre juſte; de l'univers, afin que tu te ſouviennes de quel tout tu fais partie; du prochain, afin que tu connoiſſes s'il agit par ignorance ou par raiſon. Penſe en meſme temps qu'il eſt ton parent: & comme tu es toy-meſme un membre qui accomplit un corps politique, ainſi chacune de tes actions doit eſtre un accompliſſement de la vie civile. Car s'il y a quelqu'une de tes actions qui n'ayt point de rapport à la ſocieté humaine, comme à ſa fin prochaine ou éloignée, elle trouble la vie, elle empéche l'union, elle eſt ſeditieuſe; comme lors que dans un peuple quelqu'un fait un party, & rompt la concorde.

XVIII. Des coleres d'enfans, des joüets, de petits ſouffles qui portent des morts, afin que ce qui eſt en Necya arrive plus efficacement.

XIX. Allez à la qualité de la cauſe formelle, & la conſiderez ſeparée du materiel, & puis regardez combien de temps cet eſtre ainſi qualifié eſt capable de ſubſiſter.

XX. Tu

XX. Tu as ſouffert mille choſes, parce que tu ne te contentois pas de ton eſprit, agiſſant ſelon qu'il eſt diſpoſé, & deſtiné. Mais c'eſt aſſez.

XXI. Quand quelqu'un te fait des reproches, qu'un autre te haït, ou qu'on s'éleve contre toy en ſemblables exclamations; vien à leurs petites ames, entre dedans, & voy quelles elles ſont : tu reconnoiſtras que tu ne te dois pas mettre en peine afin qu'ils faſſent quelque eſtime de toy. Il leur faut vouloir du bien, ils ſont naturellement tes amis; les Dieux meſmes les aſſiſtent par des ſonges & par des predictions dans les choſes que ceux-cy tiennent importantes.

XXII. Toutes les choſes du monde ſont circulaires, haut & bas, d'un ſiecle à l'autre. Ou l'intellect de l'univers ſe porte au ſoin de chaque choſe en particulier, & ſi cela eſt, ſouffre & approuve l'action de ſa Providence; où il a donné une ſeule fois l'impulſion aux choſes, & tout le reſte des evenemens ſuit en conſequence, & l'un eſt cauſe à l'autre; comme ſi le monde eſt compoſé d'atomes ou de parties indiviſibles. En ſomme, s'il y a un Dieu, tout va bien; ſi tout eſt au hazard, n'y es tu pas auſſi?

XXIII. La terre nous couvrira tous in-

incontinent, & puis elle-meſme ſera changée en qūelqu'autre choſe, celle-là par apres eſt une autre, & ainſi à l'infiny. Qui conſiderera bien ce flux & reflux de changemens, ces allées & venuës, & leur briefveté, il mépriſera toutes les choſes periſſables. La cauſe premiere de l'univers eſt un torrent, elle emporte tout.

XXIV. Que c'eſt peu de choſe de ces politiques meſmes, de ces petites gens qui croyent traitter les affaires d'eſtat à la Philoſophique, & ne ſont que des morveux. O homme, qu'y a-t'il à faire? ce que la nature demande preſentement; porte-toy-là s'il t'eſt permis, & ne te mets point en peine, ſi quelqu'un le ſçaura & y prendra garde. N'eſpere point une Republique de Platon; mais ſois content ſi on profite tant ſoit peu, & penſe que ce petit avancement n'eſt pas peu de choſe. Car qui d'entre eux change d'opinion? Et ſans ce changement d'opinions, qu'eſt-ce autre choſe qu'une ſervitude de perſonnes gemiſſantes, & qui ne font que ſemblant d'eſtre perſuadées. Allez donc maintenant, & m'alleguez & Alexandre, & Philippe, & Demetrius Phalereen. C'eſt à eux de ſçavoir s'il ont bien entendu ce que la nature commune demande, & s'ils ſe ſont faits à eux-meſmes de bonnes leçons: s'ils

ont

ont passé leur vie en Comediens, nul ne m'a condamné à les imiter. L'operation de la Philosophie est simple & pudique; ne me persuadez point une gravité fastueuse.

XXV. Considere d'enhaut des milliers de troupeaux, des milliers de sacrifices; toute sorte de navigation, dans la tempeste, dans la bonace; les differences des choses faites de celles qui se font en consequence des autres, & de celles qui sont défaites. Considere aussi la vie de ceux qui t'ont precedé, de ceux qui vivront apres toy, & de ceux qui vivent aujourd'huy parmy les peuples barbares; combien il y en a qui ne sçavent pas ton nom, combien l'oublieront incontinent, combien te loüent peut-estre aujourd'huy qui dans peu te blâmeront; & que ny la memoire de nostre nom, ny la gloire, ny toute autre chose semblable, ne merite pas que nous l'estimions. Mais tout consiste en l'exemption des passions à l'égard des choses qui nous arrivent par des causes étrangeres, & en la justice dans toutes les actions dont toy-mesme es la cause; c'est à dire un mouvement de l'ame & une operation qui aye pour but le bien de la societé, comme estant ce que la nature demande de toy.

XXVI. Tu peux retrancher beaucoup

coup de choſes ſuperfluës qui te troublent : elles conſiſtent toutes en opinion, & par ce moyen tu te mettras fort au large.

XXVII. Renferme tout le monde dans ta penſée, & te repreſente l'eternité, & puis en particulier le changement ſubit de chaque choſe : combien le temps eſt court depuis la naiſſance juſques à la diſſolution, & que tant celuy qui a precedé la naiſſance, comme celuy qui ſuit la diſſolution eſt infiny. Toutes ces choſes que tu vois diſparoiſtront en un moment, & ceux qui les regarderont perir, periront auſſi eux-meſmes incontinent apres. Celuy qui meurt decrepit, ſera de meſme condition que celuy qui eſt emporté par une mort prematurée.

XXVIII. Quels ſont les eſprits de ces gens-là, à quelles choſe appliquent-ils leurs ſoins, quelles ſont les cauſes pour leſquelles ils ayment & craignent? Juge de leurs petites ames comme ſi tu les voyois à nud : quand ils s'imaginent de nuire en blâmant, ou d'avantager en exaltant, quelle eſt cette opinion?

XXIX. La perte de la vie n'eſt autre choſe qu'un changement, auquel la nature de l'univers ſe plaiſt, ſuivant laquelle tout ſe fait en perfection. Depuis l'eternité

ternité tout va d'une meſme façon, & à l'infiny toutes les autres choſes ſeront pareilles. Quoy donc? Diras-tu que toutes choſes ont eſté mal faites, & que toujours elles iront mal, & qu'entre tant de Dieux il ne s'eſt pas trouvé une puiſſance capable de corriger ce défaut, & que le monde eſt condamné à ſouffrir ces maux perpetuels?

XXX. La matiere qui eſt la baze & le ſoûtien de chaque choſe, n'eſt que pourriture, de l'eau, de la pouſſiere, de petits oſſements, de la puanteur. D'autre part les marbres, les durillons de terre, l'or & l'argent, des excremens de cette meſme terre; l'habillement, du poil; la pourpre, du ſang; & toutes les autres choſes de meſme. L'eſprit qui entretient noſtre vie, eſt pareil à cela en une autre maniere, il vient de certaines choſes, & y retourne par le changement.

XXXI. C'eſt aſſez de vie penible & miſerable, aſſez de bruit, aſſez de ſingeries & de grimaces. De quoy t'effrayes-tu? Quelle de ces choſes eſt nouvelle? Qu'eſt-ce qui t'épouvanté? eſt-ce la forme? conſidere-là; eſt-ce la matiere? regarde-là. Hors cela il n'y a rien; & quant aux Dieux rens-toy à leur égard & plus ſimple & plus raiſonnable.

XXXII. Voir

XXXII. Voir cette hiſtoire du monde cent ans, ou ne la voir que trois années, eſt tout égal.

XXXIII. S'il a peché c'eſt pour luy; & peut-eſtre n'a-t'il pas peché.

XXXIV. Ou toutes choſes découlent d'une meſme ſource d'intelligence, & arrivent pour le bien du corps entier de l'univers, & nulle partie ne peut trouver à redire en ce qui ſe fait pour l'avantage du total : Ou il n'y a que des atomes, ou qu'un mélange & diſſipation. dequoy donc te troubles-tu? Pourquoy dis-tu à ton ame; tu es morte, tu es perdue? Eſt-ce elle qui boit & mange, & qui met dehors les excremens?

XXXV. Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils ont du pouvoir : s'ils ne peuvent rien, pourquoy les pries-tu? s'ils ont du pouvoir, ne leur demandes-tu pas pluſtoſt qu'ils t'accordent de ne rien craindre & ne rien deſirer de ces choſes & de n'eſtre pas plus fâché que telle ſoit abſente, que ſi elle eſtoit preſente? car ſi en general ils peuvent ſecourir les hommes, ils les pourront auſſi bien aſſiſter en cela. Mais diras-tu peut-eſtre, Dieu a fait que ces choſes ſont en mon pouvoir; & ſi cela eſt, ne vaut-il pas mieux que tu uſes avec liberté de ce qui

dépend

dépend de toy, que de priſer & rechercher avec ſervitude & baſſeſſe ce qui eſt hors de toy ? Qui vous a dit auſſi que les Dieux ne nous aident point, & ne cooperent point avec nous aux choſes meſmes qui ſont en noſtre pouvoir? Commence donc à les prier de cela, & tu verras. Un autre prie qu'il puiſſe coucher avec quelqu'une; demande-toy que le deſir d'y coucher ne te vienne point. Un autre qu'il ſoit ſoulagé de quelque choſe; toy de n'avoir pas beſoin de ce ſoulagement. Un autre prie qu'il ne perde point ſon fils ; demande pour toy que tu ne craignes point de le perdre. En general, conçoy & tourne ainſi toutes tes prieres, & voy ce qui en arrivera.

XXXVI. Epicure dit, que dans ſa maladie il ne faiſoit pas de grands diſcours des ſouffrances de ſon corps, & ne s'entretenoit point de cela avec ceux qui le venoient viſiter : mais qu'il traittoit des principes des choſes naturelles, & eſtoit meſme tout en cette conſideration, comment l'eſprit qui ne peut eſtre entierement exempt de la douleur que ſouffre la chair, peut neantmoins demeurer libre en la poſſeſſion paiſible de ſon propre bien. Pour cela il ne s'abandonnoit pas aux mains des Medecins pour luy faire

quelques remedes, & de cette façon il se trouvoit bien & commodement de la vie; fais le meſme quand tu ſeras malade, & en toute autre rencontre. Que nulle calamité ne te détourne de la Philoſophie; & ne t'amuſe point à babiller avec un idiot, ou quelqu'autre qui fait le naturaliſte. C'eſt une reigle commune à toutes les profeſſions, qu'il ſe faut donner tout à l'ouvrage qu'on entreprend, & à l'outil avec lequel on le doit faire.

XXXVII. Quand tu es choqué par l'impudence de quelqu'un, demande toy tout à l'heure, s'il eſt impoſſible qu'il n'y ait point d'impudens au monde; cela ne ſe peut; ne ſouhaitte donc pas ce qui eſt impoſſible; car celuy-là eſt un de ces impudens qu'il eſt neceſſaire qui ſoient au monde. Aye cette meſme penſée toute preſte, & pour un fourbe & pour un déloyal, & pour tout autre vicieux; car auſſi toſt que tu te ſouviendras qu'il faut de neceſſité qu'il y ait de telles gens au monde, tu ſeras plus patient & plus équitable à les ſouffrir chacun en particulier. Il eſt de bon uſage auſſi de penſer promptement quelle vertu la nature a donné à l'homme contre cette eſpece d'offence; contre l'ingratitude elle nous a donné la douceur & l'humanité comme

me un antidote; contre un autre vice un autre ſecours particulier. Et en general vous pouvez reduire & ramener dans le chemin celuy qui eſt errant; car quiconque peche il ſe détourne du ſentier qu'il s'eſtoit propoſé, & eſt vagabond. En fin quel dommage recevez-vous? car vous trouverez que nul de ceux contre leſquels vous vous colerez n'a fait aucune des choſes qui peuvent rendre voſtre raiſon pire qu'elle n'eſtoit. Or ton mal & ton dommage ne peut conſiſter qu'en cela ſeul. Qu'y a-t'il de mauvais & d'étrange ſi un homme mal inſtuit fait des actions d'un ignorant? Voyez s'il ne ſeroit pas plus à propos de vous reprimender vous-meſme, de ne vous eſtre pas attendu qu'il pecheroit de cette ſorte; car la raiſon te fourniſſoit aſſez de moyens pour te repreſenter qu'il eſtoit vray-ſemblable qu'un tel homme pecheroit de cette façon, & neantmoins pour l'avoir oublié, tu t'eſtonnes qu'il a commis cette faute. Lors principalement que tu te fâches contre un infidele ou un ingrat, reviens à toy-meſme, pource qu'il eſt manifeſte que c'eſt toy qui as commis la faute, ſi tu as crû qu'un homme d'une telle conſtitution te garderoit fidelité, ou ſi faiſant une grace tu ne t'es pas contenté du ſeul plaiſir de l'a-

voir faite, & n'as pas reconnu que ton action meſme eſtoit tout le fruit que tu en devois retirer. Que veux-tu de plus? Quand tu fais bien à un homme, ne t'eſt-ce pas aſſez? Tu as agy ſelon ta nature, en-demandes-tu recompenſe? comme ſi l'œil demandoit payement pource qu'il void, ou les pieds pource qu'ils marchent. Car de la meſme façon que ces choſes ont eſté faites pour quelque fin, & qu'elles ont tout ce qu'il leur faut quand elles ont agy ſuivant leur propre diſpoſition; ainſi l'homme qui eſt né pour bien faire, lors qu'il a fait une bonne action, ou qu'autrement il a contribué aux commoditez du commun, il a par ce moyen accomply ce pourquoy il eſtoit au monde; & il a ſon fait.

LIVRE DIXIESME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De soy, & à soy mesme.

I. QUAND viendra le temps, ô mon ame, que tu seras bonne, simple, unique, & nuë, plus apparente que le corps qui t'environnè? Que tu gousteras la douceur d'une disposition bien-vueillante sans interest & sans necessité? Que tu ne souhaiteras aucune chose vivante ou inanimée pour l'usage des voluptez; tu ne demanderas point de temps pour en avoir une plus longue jouyssance, point de lieu ou de region située en bel air, point d'hommes de bonne compagnie? Mais que tu seras contente de l'estat present, tu trouveras tes delices en ce que tu possederas, & tu te persuaderas que toutes choses sont en ton pouvoir, qu'elles vont bien pour toy, que les Dieux te les ont appreſtées, tu les trouveras bien quand elles seront à leur gré, & telles qu'il leur a pleû les accorder pour le salut de cét

mal parfait, bon, juſte, & beau, engendrant toutes choſes, contenant, embraſſant & recevant toutes les choſes qui ſe diſſolvent pour la generation d'autres ſemblables. Seras-tu donc telle un jour & tellement d'accord dans un meſme ordre de police avec les Dieux & les hommes, que tu ne blâmeras rien en leur conduite, & ils ne condamneront point la tienne?

II. Obſerve ce que la nature te demande, entant que tu es dans le premier ordre ſeulement des choſes naturelles, & puis fais-le & le ſoufre ſi ta nature entant que tu es animal n'en peut devenir pire. En ſuite il faut prendre garde à ce que te demande la nature entant que tu es animal, & l'admettre entierement, ſi ta nature entant que tu es un vivant raiſonnable n'en peut eſtre endommagée. Ce qui eſt raiſonnable, dés lors il eſt politique & ſociable; uſant de ces reigles ne fais rien hors de propos.

III. Tout ce qui arrive, ou il arrive tel, que tu es né capable de le ſupporter, ou tel, que tu n'es pas fait pour le ſouffrir. Si donc il t'arrive quelque choſe de celles que tu pouvois porter, ne t'en indigne point, ſouffre-la comme eſtant fait pour cela; s'il t'en ſurvient quelqu'autre, que tu n'es pas capable de ſupporter, ne t'en

t'en fâche pas ; car en te conſommant, elle ſe conſommera auſſi : Mais ſouviens-toy que tu es né pour ſouffrir tout ce qu'il eſt au pouvoir de ton opinion de te rendre tolerable & ſupportable.

IV. Si quelqu'un manque, inſtruis le benignement, & luy fais voir en quoy il ſe méprend ; ſi cela ne t'eſt pas poſſible, rejettes-en la cauſe ſur toy-meſme, ou ny ſur toy-meſme non plus.

V. Ce qui t'arrive eſtoit preparé pour toy dés l'eternité, ton eſtre, & tout ce qui luy ſurvient, depend de la liaiſon & de la ſuite neceſſaire des cauſes de toute eternité.

VI. Soit atomes, ſoit nature, il faut premierement mettre pour conſtant, que je ſuis partie du tout que la nature gouverne ; en ſuite, que j'ay habitude & comme familiarité avec les autres parties de meſme eſpece. Ayant ces choſes preſentes en la memoire, entant que je ſuis une partie je ne me fâcheray de rien qui me ſoit aſſigné & ordonné par mon tout : car il ne ſe peut faire qu'une choſe ſoit nuiſible à la partie quand elle eſt utile au tout, le tout n'ayant rien en ſoy qui ne luy ſoit utile & profitable : car cela eſt commun à toutes les natures, & celle de l'univers a de plus encore de ne pouvoir

eſtre contrainte par aucune cauſe étrangere à produire quelque choſe qui luy puiſſe nuire : me ſouvenant donc que je ſuis partie d'un tel tout, je recevray de bon gré tout ce qu'il m'envoyera. Entant que j'ay alliance & comme une communauté domeſtique avec les autres parties de ce tout qui me ſont homogenes, je ne feray rien qui ne ſoit commode à la ſocieté. Je m'appliqueray pluſtoſt au ſoin de conſerver ces parties de meſme eſpece, je porteray tous mes efforts au bien de la communauté, & me détourneray de tout ce qui luy pourroit nuire. Cela eſtant ainſi bien établi, le cours de la vie ne peut eſtre que proſpere ; de la meſme façon que tu concevrois la vie d'un citoyen heureuſe, quand il la paſſe en des actions utiles à ſes concitoyens, & qu'il reçoit & agrée ce que ſa ville luy départ & ordonne.

VII. C'eſt une neceſſité aux parties de l'univers, que je dis eſtre compriſes & contenuës dans le monde, de ſe corrompre, je veux dire de s'alterer & changer. Si je dis que cette corruption eſt un mal, qui neantmoins leur eſt neceſſaire, l'univers eſt donc mal diſpoſé d'avoir ainſi des parties qui tendent au changement, & qui ſont faites pour ſe corrompre. Seroit-ce que la nature meſme euſt

voulu

voulu de propos deliberé faire mal à ſes parties, & les rendre ſujettes au mal par neceſſité? ou les a-t'elle faites ainſi par imprudence? L'un & l'autre eſt incroyable. Que ſi quelqu'un laiſſant à part la conſideration de la nature univerſelle, examine ſes parties ſelon qu'elles ſont en elles-meſmes, combien ſera-t'il ridicule de dire que ces parties de l'univers ſont faites pour le changement, & en meſme temps admirer & ſe fâcher qu'il arrive du changement à quelqu'une, comme ſi c'eſtoit contre ſa nature? D'autant plus que la reſolution des choſes ſe fait en des parties dont elles avoient eſté compoſées. Car ou c'eſt une ſeparation des elemens de l'aſſemblage deſquels elles eſtoient formées, ou une converſion des parties ſolides en terre, des aërées en air, en ſorte qu'elles ſont repriſes & reünies dans l'ordre & la diſpoſition de l'univers, qui apres certain periode de temps doit eſtre embrazé, ou qui ſe renouvelle par de perpetuelles viciſſitudes. Ne t'imagine pas que ce ſolide & cét aërien ſoit celuy que tu as eu dés ta naiſſance: c'eſt tout cét autre que tu as pris depuis hyer & avant-hyer des alimens & de l'air que tu as aſpiré: Celuy-cy donc que tu as pris ſera changé, & non l'autre que ta mere t'a donné. Suppoſé meſme que celuy-là

fuſt extremement meſlé & confus avec cettuy-cy qui eſt propre & particulier, cela certes ne fait rien comme je croy à ce qui ſe dit icy maintenant.

VIII. Lors que tu te ſeras donné ces noms de bon, modeſte, veritable, intelligent, prudent, & d'un eſprit élevé, prens garde à ne les changer point; & s'il t'arrive de les perdre, travaille à les recouvrer auſſi toſt. Souviens-toy que le nom d'intelligent, t'advertit qu'il faut avoir une connoiſſance certaine de chaque choſe, & ne ſe pas laiſſer préoccuper par les advis d'autruy. Celuy de prudent, te conſeillera une approbation volontaire des choſes que la nature commune nous diſtribuë. Et celuy d'eſprit élevé, une ſublimité de penſées au deſſus de tous les mouvemens de la chair ou chatoüillans ou douloureux, au deſſus de la gloire, de la mort; & autres choſes ſemblables; Donc ſi tu te conſerveras ces noms, ſans te ſoucier ſi les autres te les donnent, tu te trouveras un autre homme, & tu entreras en une autre vie; Car vouloir demeurer tel que tu as eſté juſques icy, & eſtre traiſné & ſoüillé dans une telle vie, c'eſt le fait d'un ſtupide, & qui aime trop la vie, pareil à ces eſclaves demy-dévorez au combat contre les beſtes feroces, qui couverts de bleſſu-

bleſſures & de ſang crient & conjurent qu'on les reſerve au lendemain, pour eſtre derechef jettez & expoſez à ces meſmes ongles & ces meſmes dents. Mets-toy donc à couvert ſous ce peu de noms, demeures-y ſi tu peux, comme ſi tu avois tranſporté ta demeure en quelques iſles fortunées. Que ſi tu ne te ſens pas aſſez vaillant pour t'y maintenir, retire-toy hardiment en quelque coin où tu puiſſes vaincre, ou retire-toy tout à fait de la vie, non point en colere, mais avec un eſprit ſimple, & libre, & honneſte, faiſant au moins cela de bien en la vie, que tu en ſors de cette façon. Pour ne pas oublier ces noms, il te ſervira grandement de te ſouvenir des Dieux, & qu'ils ne demandent point qu'on les flatte, mais que tous les eſtres raiſonnables ſe rendent ſemblables à eux, & que les hommes faſſent ce qui eſt du devoir de leur nature & condition, comme le figuier ce qui eſt du figuier, le chien du chien, l'abeille de l'abeille.

IX. La Comedie du monde, la guerre, l'épouvante, l'aſſoupiſſement, cette ſervitude journaliere, effaceront de ta memoire ces ſainctes maximes.

X. A combien de choſes ta fantaiſie travaille-t'elle, pour en chercher les cauſes phyſiques, & les abandonner par

apres? il faut en tout mediter & agir de ſorte que ce que les circonſtances preſentes exigent ſoit accomply, & qu'en meſme temps la faculté contemplative paſſe à l'action, & que l'on conſerve entier le plaiſir que la ſcience de chaque choſe nous apporte, non pas à la verité manifeſte, mais non auſſi fort caché. Quand jouïras-tu autrement du fruit de la ſimplicité? Quaud de la gravité? Qnand de la connoiſſance de chaque choſe? ce qu'elle eſt en ſa nature, quelle place elle tient au monde, combien elle eſt capable de durer, de quelles pieces elle eſt baſtie, à qui il appartient de la poſſeder, quels ſont ceux qui la peuvent donner & oſter.

XI. Quand une araignée attrape une moûche, elle s'en glorifie; un autre s'il prend un lievre ou un petit poiſſion dans ſon filet; un autre ſi un ſanglier, ou un ours; un autre les Sarmates. Ceux-cy ne ſont-ils pas auſſi des brigands, ſi on conſidere les opinions qui les meuvent?

XII. Acquiers toy une methode & facilité de mediter comme toutes choſes ſe changent les unes aux autres. Sois continuellement attentif, & exerce-toy ſur cette partie: Car il n'y a rien qui nous releve tant l'eſprit, cela le dépoüille de ſon corps, & comme il entend que ſe retirant

tirant d'entre les hommes dans peu de temps il quittera toutes ces choſes, il s'abandonne tout entier à la juſtice, pour ce qui dépend de ſon action, & à la nature de l'univers, pour tout ce qui luy arrive d'ailleurs; il ne laiſſe pas ſeulement entrer en ſa penſée ce qu'on jugera de luy, ce qu'on fera contre luy; ſatisfait & content avec ces deux choſes, agir avec juſtice dans l'occaſion preſente, aimer la condition qui luy a eſté aſſignée pour le preſent, il ſe défait de tous autres ſoins & occupations, & ne veut rien autre choſe que marcher droit par le chemin de la loy, & ſuivre Dieu qui va droitement.

XIII. A quoy ſert le ſoupçon, puis qu'il eſt en ton pouvoir de regarder & concerter ce qu'il faut faire? ſi tu vois par toy-meſme ce qu'il à faire, il faut proceder paiſiblement ſans irreſolution & varieté; ſi tu ne le connois pas, il faut s'arreſter & ſe ſervir de meilleurs conſeils; & ſi quelques autres choſes ſurviennent & s'oppoſent à cela, il ſe faut conduire ſelon les occaſions preſentes le plus raiſonnablement qu'on peut, adherant toûjours à ce qui paroiſt juſte; Car le meilleur eſt d'atteindre ce point, hors lequel c'eſt erreur & faute.

XIV. Qui ſuit la raiſon en tout, il eſt

tranquille, & tout enſemble facile à s'émouvoir : il eſt en meſme temps gay, & conſtant.

XV. Auſſi toſt que tu es éveillé enquiers-toy de toy-meſme, s'il ne t'importe point que ce ſoit toy ou un autre qui faſſe les actions belles & juſtes? Il n'importera point. Ne te ſouvient-il plus de ces gens qui font les braves dans les loüanges & les diſcours d'autruy? quels ils ſont au lit, quels à la table? quelles choſes ils font, quelles ils fuyent, quelles ils recherchent, quelles ils dérobent, quelles ils raviſſent, non point avec les mains ou les pieds, mais par cette eſtimable & precieuſe partie qui eſt en eux, laquelle devient, ſi elle veut, la foy, la pudeur, la verité, la loy, le bon genie?

XVI. Un homme bien inſtruit & modeſte dit à la nature qui donne toutes choſes, & qui les reprend toutes : Donne moy ce qu'il te plaira, reprens ce que tu voudras, & cela il ne le dit point orgueilleuſement en bravache, mais en luy obeïſſant & ſe ſoumettant à elle avec affection.

XVII. Ce reſte de vie eſt petit; paſſe-le comme ſur une montagne : car il n'importe point icy, ou là, ſi on eſt par tout dans le monde comme dans une ville. Que les hommes voyent & conſiderent

un

un vray homme vivant ſelon la nature : s'ils ne le peuvent ſouffrir, qu'ils le tuent; cela vaut mieux que de vivre comme ils font.

XVIII. Il n'eſt plus temps d'oreſnavant de diſcourir & diſputer, quel eſt l'homme de bien; mais de ſe rendre tel.

XIX. L'image de l'eternité, & de toute la ſubſtance, doit eſtre toûjours preſente, & comment toutes choſes priſes chacune à part, ſont à l'égard de la ſubſtance, comme un grain dans une figue, & à l'égard du temps comme un tour de terriere. Remarquez auſſi diligemment conſiderant les choſes particulieres comme elles ſe diſſolvent déja, & ſont dans le changement, & comme en une eſpece de putrefaction ou diſſipation; en ſorte que chacune a deja comme ſon mourir; Tels ſont ceux qui mangent, qui dorment & qui ſont dans les autres fonctions animales : Tels par apres ceux qui commandent imperieuſement, qui ſont ſuperbes & malaiſez, & qui gourmandent ceux ſur leſquels ils ont authorité. Mais peu auparavant ces gens que ſervoient-ils, & pour quelles cauſes? & dans peu où ſeront-ils?

XX. Ce que la nature de l'univers apporte à quelque choſe, il luy profite, & quand

& quand elle luy apporte, c'eſt lors qu'il luy profite. La terre aime la pluye, & l'air chargé aime auſſi à pleuvoir. Le monde aime ce qui ſe fait; Je dis donc au monde, & moy je l'aime auſſi avec vous; N'eſt-ce pas ainſi qu'on parle ordinairement de ce qui ſe fait, quand on dit qu'on aime que cela ſoit.

XXI. Ou tu vis icy, & deja tu y es acouſtumé; ou tu t'en vas ailleurs, & cela pource que tu le veux; ou la mort t'arrive, & ton office eſt accomply. Outre cela il n'y a rien; Aye donc courage.

XXII. Propoſe-toy toûjours comme une choſe evidente, que cecy meſme eſt une campagne, & que les choſes ſont icy les meſmes que ſur une haute montagne, ou ſur le bord de la mer, ou par tout ailleurs; Car tu trouveras incontinent ces paroles de Platon. Enceint, dit-il, dans un enclos ſur une montagne, & tirer des problemes. Quelle eſt cette haute partie de mon ame qui me gouverne? Que penſe-je maintenant que c'eſt? A quoi m'en ſers-je maintenant? Eſt-elle point privée d'intelligence? N'eſt-elle point détachée ou arrachée de la communauté? N'eſt-elle point attachée & meſlée en cette maſſe de chair, afin qu'elle prene les meſmes mouvemens & affections qu'elle?

XXIII. Qui

XXIII. Qui s'en fuit de ſon maiſtre eſt un fugitif: la loy eſt un maiſtre. Celuy donc qui ſort de l'obſervation de la loy eſt un fugitif. Or celuy qui ſe fâche, qui ſe colere, qui craint quelque choſe de ce qui a eſté fait, de ce qui ſe fait, ou de ce qui ſe fera, par l'ordonnance de celuy qui gouverne l'univers, il peche contre la loy; car ce ſouverain adminiſtrateur, eſt la loy, diſtribuant à un chacun ce qui luy appartient. Celuy donc qui craint, qui ſe fâche, ou qui ſe colere eſt un fugitif.

XXIV. Celuy qui a engroſſé une femme, ſe retire, & n'y penſe plus: une autre cauſe prend à faire le reſte de l'ouvrage, elle travaille & acheve l'enfant; quelle production, & de quelle matiere! Derechef on fait entrer la nourriture par le goſier, & en ſuite une autre cauſe la reçoit & en forme le ſens, l'appetit, & en general la vie, la force, & autres choſes, quelles & combien grandes! Il faut donc mediter ce qui ſe fait ainſi ſecretement, & découvrir la vertu qui cauſe ces effects, auſſi manifeſtement que nous voyons celle qui pouſſe les corps en bas, ou les éleve en haut: non pas avec les yeux; mais non moins clairement.

XXV. Il faut perpetuellement conſiderer comment toutes choſes, telles qu'elles

qu'elles ſont maintenant, ont eſté de meſme auparavant, & ſeront par conſequent cy-apres; & ſe mettre devant les yeux les comedies & les ſcenes de meſme eſpece, telles que tu as connuës par ta propre experience, ou que tu les as leuës dans les anciennes hiſtoires; comme, toute la Cour d'Adrian, toute la Cour d'Antonin, toute la Cour de Philippe, d'Alexandre, de Crœſus. Car toutes ces choſes eſtoient les meſmes; & ſeulement par d'autres.

XXVI. Repreſente-toy que celuy qui ſe fâche, ou qui prend indignation pour quoy que ce ſoit, reſſemble à un cochon que l'on égorge, qui regimbe & qui crie: ſemblable auſſi eſt celuy qui ſur ſon lit de cabinet ſeul & en ſilence gemit de noſtre attachement. Il a eſté donné au ſeul animal raiſonnable de ſe ſoumettre volontairement à tout ce qui arrive; mais y eſtre ſimplement ſoumis eſt une ſujettion generale de tous.

XXVII. Peſant toutes les choſes que tu fais en particulier l'une apres l'autre, demande-toy ſi la mort eſt ſi cruelle, pource qu'elle te privera de celle-cy.

XXVIII. Quand tu es offenſé par la faute de quelqu'un, rentre incontinent en toy-meſme, & examine en quoy tu man-

manques de la meſme façon ; jugeant par exemple que l'argent eſt un bien, la volupté auſſi, la gloire, & choſes pareilles. Te jettant ſur cette conſideration tu oublieras incontinent ta colere, y ayant de plus à conſiderer que celuy qui t'offenſe eſt violenté. Que fera-t'il ? oſte ſi tu peux ce qui le force.

XXIX. Voyant Satyron, imagine-toy que tu vois Socratique, ou Eutyches, ou Hymen ; & voyant Euphrates, repreſente-toy Eutychion, ou Sylvanus ; voyant Aleiphron, figure-toy Tropæophoros ; voyant Xenophon, imagine-toy Criton, ou Severe. Quand tu ne regardes toy-meſme, repreſente-toy quelqu'un des Ceſars ; & ainſi pour chacun, quelqu'autre qui ait eu du rapport avec luy. Et en ſuite qu'il te vienne en l'eſprit, où ſont-ils donc ? En nul lieu, ou par tout ? où il vous plaira. Car ainſi tu verras perpetuellement que les choſes humaines ne ſont que fumée & qu'un neant ; principalement ſi tu te ſouviens avec cela que ce qui a eſté une fois changé, ne ſera plus pendant un temps infiny. Toy donc durant combien de temps ſeras-tu ? pourquoy donc ne te ſuffit-il pas de paſſer honneſtement ce bref eſpace ? Quelle matiere, quel ſujet fuis-tu ? car toutes ces choſes

que

que ſont-elles, ſi non un exercice de la raiſon qui conſidere exactement & en ſa nature ce qui arrive dans la vie? Aye donc patience juſques à ce que tu te ſois rendu ces choſes familieres, comme un eſtomac robuſte s'accouſtume à toutes viandes, comme un feu ardent fait flamme & lumiere de tout ce qu'on jette dedans.

XXX. Qu'il ne ſoit permis à perſonne qui voudra parler veritablement, de dire de toy que tu n'es pas franc, que tu n'es pas homme de bien; quiconque t'impoſera cela, qu'il aye menty. Tout cela dépend de toy; car qui t'empeſche d'eſtre franc & bon? Reſous-toy ſeulement de ne vivre point ſi tu n'es t'el; car il n'eſt pas raiſonnable que tu vives ne l'eſtant point.

XXXI. Qu'eſt-ce qui ſe peut faire ou dire en la matiere dont il eſt queſtion, pour le mieux & le plus ſalutaire? Car quoy que ce ſoit il eſt permis de le faire ou de le dire; & n'allegue point que tu en es empeſché. Tu ne ceſſeras d'eſtre gemiſſant, que tu ne ſois premierement diſpoſé en ſorte que faire des choſes convenables & propres à la conſtitution humaine, ſur la matiere qui t'eſt preſentée & ſouſmiſe, te ſoit la meſme choſe que les delices à un voluptueux. Car il faut tenir pour delices tout ce qu'il t'eſt permis de faire

ſelon

ſelon ta propre nature ; Or il t'eſt permis d'agir ainſi en tous lieux. Il n'eſt pas donné à un Cylindre de rouler par tout ſelon ſa propre motion, ny à l'eau, ny au feu, ny aux autres choſes qui ſont conduites par une nature ou une ame qui ne raiſonne point ; Pluſieurs empeſchemens leur reſiſtent & les arreſtent. Mais l'intelligence & la raiſon peut percer au travers de tous les obſtacles, comme il luy plaiſt, & comme faite pour cela. Te mettant devant les yeux cette faculté à la faveur de laquelle la raiſon va par tout, comme le feu en haut, comme la pierre en bas, comme le cylindre ſur un penchant ; ne demande rien davantage. Car le reſte des empeſchemens ou n'embaraſſent que le corps qui eſt une piece morte, ou ne nous bleſſent point, & ne nous cauſent aucun mal, s'il n'intervient quelque opinion, ou que noſtre ame ſe relâche elle-meſme : autrement celuy qui ſeroit empeſché, deviendroit auſſi toſt méchant. En tout autre appareil d'ouvrage, s'il y ſurvient quelque mal, cela le gaſte en meſme temps & il en devient pire. Mais icy, s'il le faut dire, un homme en devient meilleur & plus loüable, quand il ſe ſert adroitement de ce qui le traverſe. En general, ſouviens-toy que rien ne nuit à celuy qui eſt naturelle-

ment

ment citoyen, qu'il ne nuiſe auſſi à la cité. Or ce qui n'offenſe point la loy, n'offenſe point la ville. Mais nulle de ces choſes qu'on appelle malheurs, n'offenſe la loy: Donc ne nuiſant point à la loy, elles ne nuiſent ny à la cité ny au citoyen.

XXXII. A celuy qui a eſté une fois mordu & bien atteint des veritables maximes, toute occaſion, pour petite qu'elle ſoit & de facile rencontre, luy ſuffit à luy remettre en memoire l'indolence & l'exemption de crainte, comme ces vers :

Le vent abbat ces fueilles ſur la terre;
Et la foreſt en la belle ſaiſon,
Reverdiſſant en produit de nouvelles.
Ainſi de nous : une generation
Paſſe & s'enfuit, L'autre naiſt en ſa place.

Et tes enfans auſſi ſont de petites fueilles; & des fueilles ceux qui font ſi hautement retentir les acclamations & les loüanges, comme ſi on les en devoit croire; ou qui au contraire deteſtent avec execrations, ou raillent & mediſent convertement. Feuilles pareillement ceux qui apres ta mort feront paſſer ta memoire de l'un à l'autre. Car toutes ces choſes le nouveau Printemps les produit, & le vent les abbat par apres, & puis la foreſt en repouſſe d'autres en leur place. Et toutes ont cela de

de commun, que leur durée eſt courte. Mais tu les deſires, & les fuis, comme ſi elles devoient eſtre eternelles. Un peu de temps & tes yeux ſeront fermez, & celuy qui t'aura fait enſevelir, ſera incontinent pleuré par un autre.

XXXIII. Il faut qu'un œil bien ſain regarde toutes les choſes viſibles, & qu'il ne die point, je ne veux voir que des verdures; cela n'eſt bon à dire qu'à ceux qui ont mal aux yeux. Ainſi une ouyë & un odorat en bonne diſpoſition doivent recevoir indifferemment tous les ſons & les odeurs; & un eſtomach ſain doit prendre également toute ſorte d'alimens, comme une meule preſte à moudre toute eſpece de grain; & une ame qui eſt en ſaine conſtitution doit eſtre preparée à tous accidens : Celle qui dit, je veux que mes enfans ſe portent bien, que tout le monde louë ce que je fais, c'eſt un œil qui ne veut voir que du vert, des dens qui ne demandent que des choſes tendres.

XXXIV. Il n'y a point d'homme ſi heureux, qu'à l'heure de ſa mort il ne ſe trouve des gens autour de luy qui voyent bien volontiers le mal qui luy arrive. C'eſtoit un homme de bien & ſage! n'y aura-t'il pas quelqu'un en ſes derniers jours qui dira en ſoy-meſme; enfin je reſpireray

ſpireray un jour eſtant dechargé de ce pedagogue. Il eſt vray qu'il n'eſtoit fâcheux à perſonne; mais je remarquois bien qu'en ſon ame il nous condamnoit : c'eſt ainſi qu'on parlera d'un homme de bien. Mais quant à nous il y a beaucoup d'autres choſes pour leſquelles pluſieurs deſirent d'eſtre delivrez de nous. Si tu conſideres cela en mourant, tu t'en iras plus librement, raiſonnant ainſi : Je me retire d'une vie qui eſtoit telle, que ceux-meſmes en la ſocieté deſquels je l'ay paſſée, pour qui j'ay ſouffert tant de travaux, porté tant de ſoucis, & fait tant de prieres, veulent que je la quitte, eſperans qu'il leur reviendra peut-eſtre de là quelque autre ſoulagement. Quel ſujet as-tu donc de te travailler icy plus long-temps? Que cela pourtant ne te faſſe pas ſortir moins benin & affectionné à ces perſonnes-là : mais conſervant juſques à la fin ta forme de vivre, ſois leur amy, bien-vueillant, charitable : ne les quitte non plus comme ſi on t'arrachoit d'entre leurs bras : mais ainſi que le petit ſouffle de l'ame ſe detache ſans peine de ſon corps en celuy auquel il arrive une mort facile, telle doit eſtre ta retraite d'avec eux. C'eſtoit la nature qui avoit fait la liaiſon & l'aſſemblage, mais c'eſt elle-meſme qui fait maintenant la ſepa-

ſeparation. Je me détache à la verité d'avec mes familiers amis, mais non en reſiſtant, & comme ſouffrant violence; car c'eſt auſſi une des choſes qui ſe font ſelon la nature.

XXXV. Accouſtume-toy, autant qu'il eſt poſſible, en tout ce qui ſe fait de t'enquerir en toy-meſme, à quoy celuy-là rapporte-t'il cette action? commence par toy-meſme, & t'examine le premier. Souviens toy que le nerf qui fait mouvoir cette marionnette, le reſſort qui pouſſe cette machine eſt caché au dedans. C'eſt luy qui eſt la vertu de parler, il eſt la vie, & s'il le faut dire, il eſt l'homme. Que cette autre partie donc qui eſt autour de toy, & dans laquelle tu es comme une liqueur dans un vaſe, ny ces inſtrumens qui luy ſont ſuradjoûtez, ne te donnent point de ſoucy: car ils ſont comme une ſcie; & different en cela ſeulement, qu'ils ſont nez & attachez avec nous. Au reſte, ſans une cauſe interne qui les meut & leur donne force, ils ne ſeroient d'aucun uſage, non plus que la navette au Tiſſeran, la plume à l'Eſcraivain, le foüet au Chartier.

LIVRE ONZIEME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy meſme.

I. LEs proprietez de l'ame raiſonnable ſont : qu'elle ſe voit elle-meſme, elle ſe forme & figure elle-meſme ; elle ſe fait telle qu'il luy plaiſt, elle recueille d'elle-meſme le fruit qu'elle porte ; (car les fruits des plantes, & ce qu'il y a de profit pareil dans les beſtes, eſt recueilly & tiré par d'autres, & non par elles-meſmes) elle parvient à ſa fin & perfection, quelque ſoit le terme de la vie ; car il n'en eſt pas comme d'un balet ou d'une comedie, dont le tout eſt imparfait, ſi vous en retranchez quelque choſe ; en quelque partie, & en quelque endroit que l'ame ſoit ſurpriſe, elle a accomply ce qui luy eſt propoſé, en ſorte qu'il n'y manque rien, & que ſon ouvrage peut dire, j'ay tout ce qu'il me faut. En outre elle ſe promeine par tout l'univers & les eſpaces vuides qui ſont autour,

tour, elle en contemple la forme, elle s'eſtend dans l'infinité de la durée des ſiecles : Elle embraſſe de la penſée la regeneration periodique de toutes choſes, & conçoit clairement que ceux qui viendront apres nous ne verront rien de nouveau, non plus que ceux qui nous ont precedé n'ont rien veu plus que nous ; Mais qu'un homme dans le circuit de quarante années, s'il n'a l'eſprit hebeté, a veu toutes les choſes paſſées & futures dans les preſentes qui leur ſont ſemblables. Cecy eſt encore propre à l'ame raiſonnable ; L'amour de ſon prochain, & la verité & l'honneſteté, & ne reſpecter rien plus que ſoy-meſme ; ce qui eſt auſſi le propre de la loy ; en ſorte que la droite raiſon, & la raiſon de juſtice, ne different en rien.

II. Tu mépriſeras une muſique agreable, un balet, & un exercice d'Athletes, ſi tu diviſes par ta penſée la voix qui chante melodieuſement en tous les tons par leſquels elle paſſe, & que de chacun d'eux à part tu te demandes à toy-meſme, eſt-ce cela qui me ravit ? car tu ſeras honteux de l'avoüer. Fais le meſme de la danſe, la diviſant à proportion en chaque geſte & mouvement : le meſme du combat des athletes. Generalement donc, hors la vertu, & ce qui dépend de la vertu, ſou-

viens-toy de mettre les choſes en parcelles, & les rendre mépriſables par cette ſeparation, & applique ce meſme proceder ſur toute la vie.

III. Quelle eſt l'ame toute preparée, s'il falloit que preſentement elle fuſt ſeparée du corps, & qu'elle fuſt ou eſteinte, ou diſſipée, ou ſubſiſtante encore quelque temps? cét eſtre ainſi preparé doit venir d'un jugement propre & diſtinct, non pas d'une ſimple obſtination, comme chez les Chreſtiens, mais avec une veritable gravité, & apres avoir bien fait ſon conte; & en ſorte qu'on en puiſſe bien perſuader un autre par raiſon, ſans eloquence & ſans exclamations.

IV. J'ay fait quelque choſe dans l'ordre & pour le bien de la ſocieté, j'y ay donc profité; Aye tousjours cette regle à la main, & ne la quitte jamais. Quelle profeſſion fais-tu? d'eſtre homme de bien. Or comment cela ſe peut-il faire, ſinon par le moyen des principes & bonnes maximes, tant de la nature de l'univers, que de la conſtitution particuliere de l'homme?

V. Au commencement les tragedies ont eſté introduites, pour avertir les hommes des accidens qui arrivent, & que telle eſt la condition des choſes, qu'il faut

que

que cela ſe faſſe ainſi ; & que cela meſme qui nous divertit avec plaiſir ſur le theatre, ne nous doit pas offenſer dans la grande ſcene du monde. Vous voyez qu'il faut que les choſes ſe paſſent ainſi, & qu'on le chante à haute voix dans les chœurs des tragedies ; Et certes il ſe dit des choſes fort utiles par ces Autheurs des pieces de theatre, comme cecy entr'autres :

Si je ſuis & les miens par les Dieux negligé,
Cela n'arrive point ſans avoir ſa raiſon.

Et derechef :

On ſe colere en vain contre les choſes.

Et,

Comme un épy fecond on moiſſonne la vie.

Et autres pareilles ſentences. Apres la tragedie, a eſté mis en uſage l'ancienne comedie, qui s'attribuoit une licence de maiſtreſſe des mœurs, & qui par cette liberté d'appeller les choſes par leurs noms, n'eſtoit pas inutile pour reprimer la vaine arrogance : Diogene s'en eſt ſervi pour quelque choſe de pareil. Apres celles-la eſt venuë une certaine comedie moyenne, & enfin la nouvelle, qui n'ont eſté inventées que pour faire voir l'addreſſe d'une imitation ingenieuſe. Il s'écoule ; prenez garde. Certes, on ne peut nier que ceux-cy ne diſent auſſi

IX. Nulle nature n'eſt inferieure à l'art; puis que l'art eſt imitateur de la nature. Cela eſtant, la nature qui eſt plus accomplie que toutes les autres choſes, & qui comprend toutes leurs perfections, ne cedera point à l'induſtrie des arts. Or ceux-cy ſont les choſes moindres en conſideration des meilleures: La nature commune fait donc le meſme. Et c'eſt de là que la juſtice prend ſon origine, & d'elle dépend le reſte des vertus: car ce n'eſt pas garder l'equité, quand on eſtime trop ce qui de ſoy n'eſt ny bon ny mauvais, ou que l'on ſe laiſſe tromper aiſement, & qu'on eſt temeraire & inconſtãt.

X. Ces affaires, au ſujet deſquelles le deſir ou l'averſion te troublent, ne te viennent point chercher, c'eſt toy-meſme qui vas à elles en quelque façon; ceſſe ſeulement d'en juger, & elles demeureront en repos, & tu ne ſouhaiteras, ny ne fuiras plus rien.

XI. L'ame reſſemble à une ſphere, lors qu'elle garde ſa propre forme; ne s'élevant d'aucun coſté, & ne ſe reſſerrant & abaiſſant en aucun endroit, mais brillant d'une lumiere qui luy fait voir la verité de toutes choſes, & celle qui eſt en elle-meſme.

XII. Je ſuis mépriſé par quelqu'un, c'eſt

c'eſt à luy à ſçavoir pourquoy il le fait. Pour moy, je prendray garde qu'on ne me trouve jamais diſant ou faiſant des choſes dignes de mépris. Quelqu'un me haït, cela eſt de ſon fait. Mais quant à moy, je veux du bien à tout le monde, je ſuis benin & commode à tous, preſt à monſtrer à celuy-là meſme en quoy il s'égare, non point avec des reproches, ny pour faire voir avec oſtentation que je ſçay bien ſouffrir, mais ingenuëment & utilement; tel qu'un Phocion, s'il n'y a point eu de ſimulation en ſon fait. Car il faut que cela ſoit ainſi au dedans, & qu'un homme ſoit reconnu devant les Dieux meſmes pour tel, qu'il ne ſupporte rien avec indignation, & qu'il ne ſe plaint de rien. Qu'y a-t'il de mal pour toy, ſi tu fais preſentement ce qui eſt convenable à ta nature? Ne recevras-tu pas ce qui eſt maintenant de ſaiſon pour la nature de l'univers, puis que tu es homme qui n'as autre but & deſtination que de faire les choſes qui ſeront profitables à l'utilité commune?

XIII. Ceux qui ſe mépriſent les uns les autres, ſe flattent auſſi les uns les autres: Et ceux qui ſe veulent élever les uns ſur les autres, ſe ſoumettent les uns aux autres.

XIV. Qu'il y a d'infection & d'im-

pureté en celuy qui dit, j'ay reſolu de traitter candidement & ſimplement avec vous. O homme, que fais-tu? Il n'eſtoit pas beſoin de cette preface : cela paroiſtra de ſoy-meſme. Il faut que la parole ſoit eſcrite ſur le viſage, auſſi toſt qu'elle eſt conceuë, & qu'elle paroiſſe incontinent dans les yeux; De la meſme façon qu'une perſonne aimée entend tout par les ſeuls regards de celle qui l'aime. Il faut enfin qu'un homme ſimple & bon ait quelque choſe de ſemblable à celuy qui ſent le bouquin, en ſorte que ceux qui ſont aupres de luy, vueillent ou non, ſentent incontinent ſon ingenuité. La montre & proteſtation de ſimplicité eſt un poignard caché, il n'y a rien de plus vilain que ces feintes amitiez de loup : fuyez cela ſur toutes choſes: On connoiſt aux yeux un homme de bien, franc, doux, & ſincere; cela ne ſe peut cacher.

XV. La faculté de vivre parfaitement bien eſt en noſtre ame meſme, ſi elle ſe rend indifferente pour les choſes qui ſont indifferentes. Elle acquerra cette indifference, ſi elle conſidere chaque choſe ſeparement, & dans le general, & ſe ſouvenant que nulle ne peut former aucune opinion d'elle-meſme, ny venir à nous, mais que toutes eſtant quietes, c'eſt nous

qui

qui faiſons des jugemens d'elles, & nous les dépeignons à nous-meſmes; bien qu'il ſoit en noſtre pouvoir de ne les peindre point en noſtre penſée, & que nous puiſſions auſſi les effacer auſſi toſt qu'elles y ſont entrées. Se ſouvenant auſſi que la forte application qu'on y employera ne durera pas long-temps, & qu'au reſte la vie aura une longue pauſe. Pourquoy donc trouves-tu difficile de bien prendre les choſes preſentes? Si elles ſont ſelon la nature, jouïs-en avec plaiſir, & elles te ſeront faciles : ſi contre nature, cherche ce qui conviendra à ton naturel, & y applique tes ſoins, fuſt-il ſans honneur & ſans gloire. Car il faut pardonner à quiconque cherche ſon propre bien.

XVI. Il faut conſiderer d'où vient chaque choſe, en quoy elle conſiſte, en quoy elle ſe change, & ce que deviendra cela meſme en quoy elle ſera changée, & comme il ne luy arrivera rien de mal. En premier lieu, quelle eſt mon habitude & convenance naturelle avec ces hommes, & que nous ſommes nez les uns pour les autres; & que ſelon un autre reſpect, je ſuis né pour leur commander & les conduire, comme le belier ou le taureau qui marche à la teſte du troupeau. Prenez le de plus haut. Si le monde n'eſt pas un

concours fortuit des atomes, la nature le gouverne. Si cela eſt, les choſes moindres ſont pour les meilleures, & celles-cy les unes pour les autres. Secondement, quels ſont ces hommes à la table, au lit, ailleurs, ſur tout en quelles neceſſitez ſont-ils reduits par leur opinions; & tout cela avec quel orgueil le font-ils? En troiſiéme lieu, que ſi ce qu'ils font eſt droit & juſte, il ne s'en faut pas fâcher: s'il ne l'eſt pas, ce n'eſt point de leur bon gré qu'ils pechent, mais pource qu'ils ne ſçavent pas mieux; car nul eſprit ne ſe prive volontairement ny de la verité, ny auſſi de rendre à un chacun ſelon ſon merite; & pour cela ceux qui ſont tels trouvent mauvais qu'on les appelle injuſtes, ingrats, avares, & de quelque façon que ce ſoit injurieux aux autres. Pour le quatriéme, que toy-meſme auſſi peches en pluſieurs choſes, & que tu es tout tel qu'un autre, & que ſi tu t'abſtiens de tomber en quelque faute, tu as pourtant une forte inclination à la commettre, & n'en es retenu que ou par la crainte, ou par une vaine affectation de gloire, ou par quelqu'autre cauſe auſſi vicieuſe. Pour le cinquiéme, que tu ne ſçais pas bien aſſurement s'ils pechent; Car il ſe fait beaucoup de choſes à deſſein, & pour des raiſons particulie-

res;

res; & en general, il faut eſtre bien informé de beaucoup de circonſtances auparavant que de prononcer determinément de l'action d'autruy. Pour le ſixiéme, qu'encore que tu t'en coleres & le trouves mauvais, la vie humaine n'a qu'un moment, & dans peu nous mourrons tous. Pour le ſeptiéme, que ce ne ſont pas leurs actions qui nous importunent: car elles ſont en leurs ames, mais nos propres opinions. Oſte donc la volonté de porter jugement d'une choſe comme mauvaiſe, & tu t'exempteras de colere. Mais comment l'oſteray-je? en te perſuadant par raiſon qu'il n'y a rien en ces actions d'autruy qui ſoit deshonneſte & vicieux pour toy. Car s'il n'eſtoit certain qu'il n'y a que le vice ſeul qui ſoit un mal, il faudroit par neceſſité que tu pechaſſes en beaucoup de choſes; que tu fuſſes un voleur, & coupable en toute autre maniere. Pour le huictieme, que ces coleres & ces déplaiſirs que nous apportent les fautes d'autruy, ſont plus difficiles à ſouffrir, que les fautes meſmes pour leſquelles nous prenons indignation & facherie. En neufieſme lieu, que la douceur & debonnaireté eſt invincible, ſi elle eſt ſimple, naïfve, ſans hypocriſie, & ſans affront pour celuy que nous traittons a-

vec benignité. Car que te peut faire le plus injurieux & insolent homme du monde, si tu luy es constamment bon & humain? & si cela se trouvant à propos, tu l'exhortes & enseignes, prenant occasion de luy rendre ce bon office, lors mesme qu'il cherche celle de te nuire. Si tu luy dis, mon enfant nous sommes nez pour autre chose : Pour moy, je ne souffriray point de mal, ce sera toy mon fils qui le souffriras par toy-mesme : Et si tu luy monstres bien clairement & universellement que cela est ainsi, & que ny l'abeille, ny aucun autre animal né pour vivre en commun, ne fait rien de pareil. Il faut que cela se face sans railleries & sans reproches, mais avec charité, & sans piquer ou mordre; non à la pedantesque, ny pour estre admiré de quelqu'autre qui se trouvera present, mais comme parlant à un seul, bien que ce fust en la presence de plusieurs. Souviens-toy de ces neuf articles, comme de presens que tu aurois receu des Muses; & commence enfin à estre homme, pendant que tu vis. Avec cela il faut observer de ne s'eloigner pas moins de la flatterie, que de la colere; L'une & l'autre est dommageable & contraire au bien de la societé. Contre la colere il faut avoir cette reigle à la main,

que

que s'irriter n'eſt point le fait d'un homme de cœur ; mais que la douceur, comme elle tient plus de la nature humaine, auſſi eſt-elle plus maſle & plus convenable à l'homme : La force, les nerfs, & la valeur ſont en leur entier dans une perſonne debonnaire, on ne les trouve pas telles dans les humeurs coleriques, difficiles, & déplaiſantes. Car la force & la vigueur ſont dautant plus proches de la benignité, qu'elle eſt voiſine de l'indolence : comme la douleur découvre l'impuiſſance de noſtre eſprit, ainſi fait la colere. Quiconque eſt touché de l'une ou de l'autre de ces paſſions, il eſt bleſſé, & s'eſt laiſſé vaincre. Reçoy encore ſi tu veux un dixiéme preſent du Maiſtre du concert des Muſes : Que c'eſt folie de vouloir que les méchans ne pechent point, car c'eſt ſouhaitter l'impoſſible. Or demeurer d'accord qu'il y ait de tels hommes, pourveu qu'ils ne pechent point contre toy, il eſt impertinent, & tyrannique.

XVII. Il y a principalement quatre mouvemens de l'eſprit par leſquels il ſe détourne du droit chemin ; il les faut continuellement obſerver, & quand on les a reconnus, les arreſter, en ſe diſant ainſi à ſoy-meſme. Cette penſée-là n'eſt point neceſſaire. Cela rompt la ſocieté. Ce n'eſt

n'eſt pas de ton propre ſens que tu te portes à dire cela; car tu dois eſtimer entre les choſes les plus abſurdes, de ne parler pas de ſoy-meſme. Le quatriéme eſt que tu te reproches que cela eſt le fait d'un homme qui ſe laiſſe vaincre en la plus divine partie qui ſoit en luy, & qui ſe ſoumet à la plus mépriſable & mortelle, & aux groſſieres voluptez de ſon corps.

XVIII. Ce qu'il y a d'aërien & d'ignée dans le meſlange de ta compoſition, bien qu'il s'eleve en haut naturellement, demeure neantmoins icy bas dans le mixte pour obeir à l'ordre de l'univers. De meſme, tout ce qui eſt terreſtre & humide en toy, quoy qu'il ſe porte vers le bas, demeure pourtant & ſe ſouſtient en une place qui ne luy eſt pas naturelle. Tant il eſt vray que les elemens meſmes obeïſſent aux loix generales, en quelque lieu qu'ils ſe trouvent, ſe forçans à y demeurer, juſques à ce qu'on leur donne ſignal du départ & de la diſſolution. Eſt-il pas donc horrible que ton ame ſoit la ſeule partie opiniaſtre à deſobeïr, & qui ne ſe trouve pas bien en ſa place? on ne luy impoſe rien qui la violente, mais ſeulement ce qui convient à ſa nature, & elle ne le veut pas ſupporter, & prend un chemin contraire. Car ſon mouvement & converſion

ſion à l'injuſtice, aux ſales plaiſirs, aux fâcheries, aux craintes, n'eſt autre choſe qu'une apoſtaſie de la nature: Et lors que noſtre ame s'indigne de quelque accident qui arrive, elle abandonne ſa place: d'autant qu'elle n'eſt pas moins faite & ordonnée pour la ſainčteté & la religion, que pour la juſtice; ce ſont auſſi bien des eſpeces de la vertu qui enſeigne à vivre en ſocieté, & qui meſme dans l'ordre du temps precedent les actions juſtes.

XIX. Celuy qui ne ſe propoſe point tousjours un ſeul & meſme but en la vie, ne peut eſtre un & tousjours le meſme dans le cours de ſa vie. Mais ce n'eſt pas aſſez dit, ſi on n'y adjouſte auſſi quel doit eſtre ce bůt. Or de la meſme façon qu'on ne peut établir une opinion ſtable & conſtante des biens, ſi on s'arreſte aux choſes qui ſont vulgairement tenuës pour bonnes, & non pas à de certaines & limitées, c'eſt-à dire à celles qui tendent au bien commun: ainſi faut-il pour avoir un but aſſuré, s'en propoſer un qui ſoit propre & accomodant à la ſocieté politique. Qui dreſſera là tous ſes efforts & intentions, il produira des actions ſemblables, & par ce moyen il ſera tousjours égal & pareil à ſoy-meſme.

XX. Ces moralitez de la ſouris champeſtre

peſtre & de la domeſtique, l'épouvante & la fuite de celle-cy; & les enſeignemens de pluſieurs autres du peuple, Socrate les appelloit des contes de fées à faire peur aux enfans.

XXI. Les Lacedemoniens aux ſpectacles de leur ville donnoient des ſieges à l'ombre aux étrangers, & pour eux ils les regardoient indifferemment en toutes places.

XXII. Perdicas demandant à Socrate pourquoy il ne l'alloit point voir; pour ne m'expoſer pas, dit-il, à un inconvenient honteux, c'eſt à dire de recevoir un bien-fait & ne le pouvoir reconnoiſtre.

XXIII. Entre les eſcrits des Epheſiens eſtoit cét advis; de ſe repreſenter perpetuellement en la memoire quelqu'un des anciens qui ont pratiqué la vertu.

XXIV. Les Pythagoriciens vouloient que le matin on regardaſt le Ciel, pour nous faire ſouvenir des creatures qui perſeverent tousjours & d'une meſme façon en l'accompliſſement de leur office, comme auſſi de l'ordre, de la pureté, & d'une ſimplicité nuë; car les aſtres n'ont point de voiles qui les couvrent.

XXV. Quel eſtoit Socrate enveloppé dans

dans une couverture de peaux de mouton; lors que Xantippe eſtoit ſortie avec la robe de ſon mary; & ce que Socrate dit à ſes amis qui en avoient honte, & ſe retiroient le voyant accoutré de cette ſorte.

XXVI. Vous n'apprendrez pas aux autres à lire, & à écrire, que vous ne l'ayez appris vous-meſme : Cela meſme ſe trouve à plus forte raiſon dans le bien vivre. Vous eſtes eſclave, vous n'avez point de raiſon. Mon cher cœur ſe prit lors à rire. Ils blâment la vertu par de graves diſcours.

XXVII. Demander des figues en hyver eſt un deſir de fou; c'eſt la meſme choſe de ſouhaiter des enfans lors qu'on n'en peut plus avoir. Epictete diſoit que toutes les fois qu'on careſſe ſes petits enfans, on ſe doit dire en ſoy-meſme, tu mourras peut-eſtre demain. Mais ces paroles ſont de mauvais augure. Rien, dit-il, de ce qui marque une action naturelle ne peut eſtre de mauvais preſage, ou bien ce ſeroit de mauvais augure de couper des eſpics meurs. La grape eſt premierement verte, puis elle meurit, & devient enfin raiſin ſec; tous changemens qui ſe font ſe font non au neant, mais en ce qui n'eſt pas preſentement.

XXVIII. Il

XXVIII. Il n'y a point de voleur qui puiſſe dérober le deſſein & la reſolution de la volonté; cela eſt d'Epictete. Il faut, dit-il, chercher un art pour ſe conduire à donner ſon conſentement à propos; & ſur le ſujet des impulſions pour agir, obſerver une grande attention, afin qu'elles ſoient faites avec exception, qu'elles tendent au bien de la ſocieté, & qu'elles ſoient meſurées au merite des choſes. En toute maniere il ſe faut abſtenir des deſirs, & quant à l'averſion, & la fuite, ne s'en ſervir que pour les choſes qui ſont en noſtre pouvoir. Ce n'eſt donc pas, dit-il, d'une choſe legere que l'on conteſte; Mais de ſçavoir ſi on ſera fol, on non. Que voulez-vous, diſoit Socrate, avoir des ames qui raiſonnent, ou qui ne raiſonnent point? Celles qui raiſonnent. En voulez-vous de celles qui raiſonnent ſainement, ou qui ſont mal ſaines? Celles qui ſont ſaines. Pourquoy donc ne les cherchez-vous pas? Pource que nous les avons. Pourquoy diſputez-vous donc? Pourquoy avez-vous des differens?

LIVRE DOUZIEME DE MARC ANTONIN EMPEREUR,

De ſoy, & à ſoy meſme.

I. TU peux dés à preſent avoir toutes les choſes que tu eſperes d'obtenir par degrez avec le temps, ſi tu ne les envies point à toy-meſme, c'eſt à dire, ſi tu ne te travailles point de tout le paſſé; & te remets de l'avenir à la Providence, penſant à regler le preſent ſeulement par la ſainɛteté, & par la Juſtice; Par la ſainɛteté, afin que tu aimes ta condition & le partage qui t'a eſté donné; car la nature qui te l'a aſſigné, eſt celle-meſme qui t'a fait pour cela. Par la juſtice, afin que librement & ſans détours tu parles ſelon la verité, & agiſſes ſelon la loy, & dignement comme il faut. Ne te laiſſe point empeſcher ny par la malice d'autruy, ny par opinions, ny par diſcours, ny par les ſentimens de ce peu de chair qui t'enveloppe; car c'eſt à qui en ſouffre à ny prendre garde.

Si

Si donc en quelque temps que ce ſoit que tu te trouveras proche de la retraitte, delaiſſant toutes autres choſes tu obſerves & reveres uniquement cette haute partie de ton ame, cette portion divine qui eſt en toy; ſi tu ne crains point de ceſſer de vivre, mais bien de n'avoir pas encore commencé à vivre ſelon la nature, tu ſeras un homme digne du monde qui t'a produit, tu ne ſeras plus un eſtranger en ta patrie, admirant comme nouvelles & ſurprenantes les choſes qui ſe font tous les jours, & dependent de celle-cy, ou de celle là.

II. Dieu regarde toutes les ames à nud, & n'arreſte point ſa veuë ſur ces vaſes materiels, ces écorces & ces ordures qui les couvrent; ſon intelligence eſt la ſeule qui ſe communique par attouchement à ces creatures ſeules qui ſont écoulées & derivées de luy; & ſi tu t'accoûtumes à faire le meſme, tu retrancheras la plus grand' part de ce qui donne des convulſions à ton eſprit. Car celuy qui ne regarde point ſa propre chair, dans laquelle il eſt enclos, s'occupera-t'il à conſiderer l'habit, le logement, la gloire, & toutes ces tapiſſeries de la ſcene de la vie?

III. Il y a trois choſes de l'aſſemblage deſquelles tu es compoſé, le corps, les eſprits & l'ame; les deux premieres ne ſont

ſont tiennes, qu'entant que tu es chargé d'en prendre le ſoin & la tutelle : La troiſiéme eſt pleinement en ton pouvoir. Si donc tu ſepares de toy, c'eſt à dire de ta penſée, ce que les autres font & diſent, ou ce que toy-meſme as fait & dit, & ce qui te trouble comme pouvant arriver à l'advenir; & ce qui eſt en ton corps, & aux eſprits nez avec luy, ſans dependre de ton choix; & ce que le tourbillon de la fortune roule hors de toy, en ſorte que ta raiſon pure, & deliée des autres choſes que les deſtins ont produites en meſme temps qu'elle puiſſe vivre libre à ſa mode, faiſant ce qui eſt juſte, voulant ce qui arrive, & diſant la verité; Si, dis-je, tu ſepares de cette ame, ce qui s'attache à elle par contagion, & ſympathie; & du temps; ce qui eſt paſſé, & ce qui doit ſucceder; & ſi tu te rens pareil à cette ſphere d'Empedocles, *Qui parfaite en rondeur d'elle meſme ſe tourne*; en donnant tout ton ſoin à vivre ce que tu vis, c'eſt à dire le temps preſent; alors tu pourras paſſer ce qui te reſte juſques à la mort, ſans inquietude, noblement, & en bonne intelligence avec ton genie.

IV. J'ay ſouventes fois admiré comme il arrive que chacun s'aymant beaucoup plus que tous les autres, on fait pourtant moins

moins de conte de l'opinion qu'on a soy-mesme, que du jugement qu'en font les autres. Car si quelque Dieu present, ou un sage Precepteur nous ordonnoit de ne rien penser en nous-mesme, & ne concevoir aucune chose en nostre pensée, qu'en mesme temps nous né la donnassions à connoistre, nous ne nous y assujettirions pas pour une seule journée, tant il est vray que nous respectons d'avantage les jugemens d'autruy sur nous, que les nostres mesmes.

V. D'où vient que les Dieux ayant tout fait en perfection, & avec un singulier amour envers les hommes, ont omis ce point seul, que quelques uns qui ont esté gens de bien sans reproche, & qui semblent avoir fait comme des alliances avec Dieu, & s'estre rendus familiers avec les Dieux par plusieurs sacrifices & œuvres pieuses, n'ont point esté rappellez à la vie apres estre morts une fois, mais ont esté entierement éteints. Sur cela, si tant est qu'il soit ainsi, tiens pour certain que les Dieux eussent fait autrement s'il eust esté convenable; car ce qui est juste est aussi possible, & si cela eust esté selon la nature, la nature nous l'eust apporté. De ce donc qu'il n'est pas ainsi (si toutesfois il n'est pas) croy certainement

ment qu'il ne falloit pas que cela fuſt. Ne vois-tu pas toy-meſme qu'en faiſant cette queſtion, tu entres en raiſon de droit & de juſtice avec les Dieux, & tu ne raiſonnerois pas avec eux de cette ſorte s'ils n'eſtoient bons & juſtes, & eſtant tels, ils n'ont rien omis & negligé dans la diſpoſition du monde, contre le droit & la raiſon.

VI. Eſſaye de t'acçuſtumer aux choſes meſmes dont tu ne penſerois pas pouvoir acquerir l'habitude : car la main gauche qui eſt lente & malhabile pour toutes les actions, pource qu'elle n'y eſt pas accouſtumée, tient neantmoins la bride du cheval plus fortement que la droite; & cela pource qu'elle y eſt accouſtumée.

VII. Conſidere quel il faut que tu ſois pour le corps, & l'eſprit, lors que la mort te ſurprendra; la brieveté de la vie; la vaſte eſtenduë des ſiecles devant & apres toy; la fragilité de toute la matiere; contemple les cauſes & les formes à nud ſans les voiles qui les couvrent, les fins où tendent les actions; ce qu'eſt la douleur, la volupté, la mort, la gloire; Qui eſt celuy qui ſe prive ſoy-meſme de loiſir & de repos; comment nul n'eſt empeſché par un autre; que tout conſiſte en opinion.

VIII. En l'uſage des maximes par leſquelles nous voulons regler noſtre vie, il faut eſtre ſemblable au Pancratiaſte, qui combat avec les poings, & non au gladiateur; car ſi cettuy-cy quitte l'eſpée dont il ſe ſert, il eſt tué; l'autre a tousjours la main preſte, & n'a beſoin d'autre choſe que de la ſçavoir tourner comme il faut.

IX. Il faut regarder les choſes en les divisant en leur matiere, leur cauſe, & leur rapport, ou autres choſes. Combien grand eſt le pouvoir de l'homme, luy eſtant permis de ne faire autre choſe que ce que Dieu approuvera, & loüera, & d'embraſſer tout ce que Dieu luy preſentera, comme conforme à la nature!

X. Il ne faut point blâmer les Dieux; car ils ne pechent ny de leur bon gré, ny par force; ny auſſi les hommes, pource qu'ils ne font mal que par une eſpece de contrainte. Il ne faut donc blâmer perſonne.

XI. Que celuy-là eſt ridicule & eſtranger en ſon propre païs, qui admire quelque choſe de ce qui ſe fait au monde!

XII. Il y a une neceſſité fatale, & un ordre inevitable, ou une providence miſericordieuſe, ou une vaſte confuſion ſans chef & ſans conduite. Si une neceſſité ine-

inevitable, pourquoy t'y oppoſes-tu? Si une Providence qui ſe laiſſe flechir, rens toy digne de l'aſſiſtance divine; ſi une confuſion qui n'eſt regie de perſonne, tiens toy pour bien fortuné dans une telle tempeſte, de ce que tu as en toy une ame qui te gouverne. Que ſi le courant des flots t'emporte, qu'il emporte la chair, les eſprits qui l'animent, & les autres choſes; car il ne peut ravir ton ame. Sera-t'il dit que la lumiere d'une chandelle éclaire, & ne perde point ſon éclat juſques à ce qu'elle ſoit éteinte & que la verité, la juſtice, & la temperance qui ſont en toy, meurent & defaillent auparavant que tu ſois eſteint.

XIII. Sur ce qu'il te paroiſtra que quelqu'un aura peché, penſe ſi tu ſçais bien aſſurement que ſon action ſoit un peché. Si en effet il a peché, que luy-meſme s'eſt condamné; & que ce châtiment eſt comme s'il s'eſtoit déchiré le viſage avec ſes propres ongles Que celuy qui ne veut pas que les meſchans pechent, fait la meſme choſe que s'il vouloit que le figuier ne miſt point de ſuc en ſon fruict, que les enfans ne creuſſent point, que le cheval ne henniſt point, & telles autres choſes qui arrivent de neceſſité. Que peut faire autrement celuy

qui a contracté une telle habitude? Gueris-le donc ſi tu es prompt & adroit.

XIV. S'il n'eſt point de ton devoir, ne le fais pas; s'll n'eſt point vray, ne le dis pas. Tiens les mouvemens de ton ame ſous ton pouvoir. Conſidere tousjours l'univerſalité des choſes; Quel eſt l'objet qui touche ton imagination, examine-le bien, le ſeparant en ſa cauſe, ſon ſujet, ſa fin, & ſa deſtination, & le temps apres lequel il ne ſera plus. Reſſens enfin qu'il y a en toy quelque choſe de meilleur & plus divin que ce qui fait les paſſions, & qui te tire çà & là, comme on fait mouvoir un automate par des cordes, ou des reſſorts. Quel eſt maintenant mon entendement? eſt-il crainte? eſt-il ſoupçon? eſt-il deſir? eſt-ce quelque autre choſe ſemblable?

XV. Premierement, il ne faut rien faire vainement & ſans deſſein; Et en ſecond lieu, il faut que ce deſſein ne tende à autre fin qu'au bien commun de la ſocieté.

XVI. Penſe que dans peu de temps tu ne ſeras plus, ny toy, ny aucune des choſes que tu vois maintenant, ny aucun de ceux qui vivent à preſent; tout eſt fait pour changer, tourner, perir, afin qu'il s'en faſſe d'autres choſes continuellement.

XVII. Voy

XVII. Voy que tout consiste en opinion, & que cette opinion depend de toy. Rejette donc, si tu le veux, l'opinion; & comme il arrive à ceux qui battus d'un mauvais vent à la mer doublent une pointe, tu trouveras le calme, toutes choses tranquilles, & un golfe paisible où les flots ne s'élevent point.

XVIII. Nulle action singuliere finissant à propos & en son temps ne souffre du mal entant qu'elle finit, & celuy qui la fait ne souffre point de mal, pour cela seulement qu'il cesse d'agir. Ainsi quand le systeme de toutes les actions, qui est la vie; s'arreste & vient à cesser en son temps, il ne souffre aucun mal pour cette consideration seule qu'il cesse, & celuy, par l'ordre du quel cette suite d'actions a esté ainsi arrestée à son point, n'a pas esté mal disposé. C'est la nature qui marque le temps & le terme. Quelquefois la particuliere, quand on meurt de vieillesse, & tousjours en general la nature de l'univers, dont toutes les parties se changeant, le monde persevere tousjours frais & vigoureux: or ce qui profite à l'univers, est tousjours beau & de saison. La cessation de la vie n'est donc pas mauvaise à chacun en particulier, pource qu'elle n'est point vicieuse,

ne dependant pas de noſtre choix, & ne bleſſant pas la communauté. Elle eſt bonne en ce qu'elle eſt commode & opportune à l'univers, & contribuë à ſon utilité. Un homme peut eſtre ainſi appellé à bon droit *Theophoretos* (c'eſt à dire Porte Dieu) s'il ſe porte conformement à l'intention de Dieu, & eſt porté par la raiſon à meſmes choſes avec Dieu.

XIX. Il faut avoir à la main ces trois preceptes. Le premier, que lors que tu agis de ton chef ce ne ſoit point en vain, ny autrement que la juſtice meſme feroit en pareille occaſion : & lors que les choſes t'arrivent d'ailleurs, que tu les attribues ou au hazard ou à la Providence, reco[illegible]e ce qui ſe fait par hazard ne [illegible]blâmé, & qu'on ne doit pas accuſer d'injuſtice ce qui eſt ordonné par la providence. Le ſecond, que tu conſideres quelle eſt chaque choſe depuis le non eſtre, ou la privation, juſques à ce qu'elle reçoive une ame; & depuis qu'elle l'a receuë, juſques à ce qu'elle la rendre : De quelles pieces eſt fait l'aſſemblage, & en quelles ſe fait la diſſolution. Le troiſiéme, que tu contemples les choſes humaines, & que tu regardes leurs diverſitez, comme ſi tu eſtois haut elevé au deſſus de la terre; conſiderant

en

en meſme temps combien il y a d'autres habitans autour dans l'air & la region etherée, & que tu verras ces choſes, toutes les fois que tu ſeras ainſi elevé, toutes pareilles & de peu de durée. Eſt-ce de cette poſſeſſion que nous ſommes orgueilleux?

XX. Mets dehors l'opinion, & tu ſeras ſain; quelqu'un te peut-il empeſcher de la chaſſer?

XXI. Lors que tu te fâches de quoy que ce ſoit, tu as oublié cecy. Que toutes choſes ſe font ſelon la nature de l'univers: Et cecy, Que la faute eſt de l'Autruy qui la commet: Et de plus, cecy, Que tout ce qui ſe fait, a tousjours eſté fait de la meſme ſorte, ſe fera, & ſe fait maintenant par tout: De cecy; Combien eſt étroite la parenté de l'homme avec tout le genre humain, puis que ce n'eſt pas une ſimple communication de ſang & de ſemence, mais c'eſt une communauté de la raiſon & de l'ame. Tu as auſſi oublié cecy, que la raiſon d'un chacun de nous eſt un Dieu, & derivée de là. De cecy, que nul n'a rien de propre; mais que nos enfans, noſtre corps, nos eſprits viennent de là meſme; cecy, Que tout n'eſt qu'opinion; cecy, Qu'un chacun de nous ne poſſede & ne peut perdre que le ſeul moment preſent de la vie.

XXII. Il eſt bien de ſe remettre ſouvent en memoire ceux qui ſe ſont grandement indignez de quelque choſe, ceux qui ont tenu les plus hauts degrez dans les honneurs, ou dans les calamitez, ou dans les inimitiez, ou en quelque eſtat de fortune que ce ſoit; & puis rechercher où ſont maintenant toutes ces choſes? De la fumée, de la cendre, des diſcours, ou non pas meſme des diſcours. Rappelle auſſi dans ton eſprit tout cecy; comme feroit Fabius Catulinus en ſa maiſon de campagne; Lucius Lupus & Stertinius à Bayes, & Tibere in l'Iſle de Capri, & Velius Rufus; & en general tout ce que les hommes ſe ſont imaginé pour excellent, & de combien peu de valeur eſt tout ce qui ſe fait avec tant de parade & de paſſion, & combien il eſt plus conforme à la vraye ſageſſe de ſe rendre aux occaſions qui nous ſont preſentées, juſte, modeſte, & obeïſſant aux Dieux en ſimplicité. Car l'orgueil qui s'eleve ſur une feinte humilité, eſt le plus inſupportable de tous.

XXIII. A ceux qui te demandent d'où vient que tu reveres les Dieux, comme ſi tu les avois veus, ou comme ſi tu avois une demonſtration evidente qu'il y en a: il faut répondre premierement, qu'ils

qu'ils ſont viſibles, en ſuite que je ne laiſſe pas de reſpecter mon ame propre, encore que je ne la voye point; & c'eſt ainſi que ſentant par experience la vertu & la puiſſance des Dieux, je comprens qu'ils ſont, & je les adore.

XXIV. Le ſalut de la vie conſiſte à regarder ce qu'eſt le total de chaque choſe, quelle eſt ſa matiere, quelle eſt ſa forme; employer toutes les forces de ton ame à faire des choſes juſtes, & à dire des veritez. Apres cela que reſte-t'il que de jouïr du plaiſir de vivre, accumulant une bonne action ſur une autre, en ſorte qu'on n'en laiſſe pas perdre le moindre intervalle.

XXV. La lumiere du Soleil eſt une, bien qu'elle ſoit entrecoupée par des murailles, & mille autres objets qui l'arreſtent & la terminent. Il n'y a qu'une ſubſtance commune, bien qu'elle ſoit diſperſée en mille corps qui ont chacun leur propre forme; Une ſeule ame, bien que partagée en mille natures, dont chacune eſt renfermée en ſes propres limites; Une ſeule ame intelligente, bien qu'elle paroiſſe ſeparée. Or quant aux autres choſes que nous avons dites, comme ſont les formes qui donnent l'eſtre aux creatures ſans ame, & la matiere qui eſt le ſujet de ces formes, tout cela eſt inſenſible, &

hors du pouvoir de traitter enſemble amitié & compagnie : encore que là meſme, il y a quelque choſe d'uniſſant, & de pouſſant chacun à ſe rendre aupres de ſon ſemblable. Mais l'intellect a cela de propre, qu'il s'accompagne avec ce qui eſt de la meſme nature, & s'y tient, & ne ſoufre point que cét inſtinct, qui le porte à la ſocieté, ſoit empeſché ou rompu.

XXVI. Que demandes-tu? De vivre long-temps! & cela pour joüir de l'uſage des ſens & des appetits, croiſtre & dechoir par apres, deviſer, réver? Quelle de toutes ces choſes te ſemble meriter d'eſtre ſouhaitée? Puis qu'elles ſont de ſi peu de conſequence, va à la concluſion, qui eſt de ſuivre la raiſon & la volonté de Dieu. Mais celuy-là combat le reſpect qui leur eſt deu, qui ſouffre avec déplaiſir que par la mort il ſera privé de ces choſes.

XXVII. Combien petite eſt la part aſſignée à un chacun de nous en l'immenſe & infinie étenduë des ſiecles! qu'elle s'évanoüit promptement dans l'eternité! Combien petite eſt noſtre part de la nature univerſelle, de l'ame du monde! Que ce gazon de toute la terre ſur lequel nous rampons eſt petit! Penſant bien à tout cela, ne t'imagine rien de grand, ſinon d'agir comme ta propre nature

te

te conduit, & ſupporter les choſes comme la nature commune les apporte : Prendre garde de quelle ſorte ta raiſon ſe ſert d'elle-meſme ; car c'eſt en quoy conſiſte tout. Le reſte ſoit qu'il dépende de ton choix, ou non, n'eſt que choſe morte, & fumée.

XXVIII. Cela fait grande force pour le mépris de la mort, que ceux-la meſme qui ont eſtimé que la volupté eſt un bien, & la douleur eſt un mal, l'ont toutesfois mépriſée. Mais à qui ne connoiſt point d'autre bien, que ce qui ſe fait en ſon temps & à propos, à qu'il eſt égal qu'il ait produit plus ou moins d'actions, pourveu que toutes ayent eſté raiſonnables, auquel il n'importe point s'il a regardé le monde plus ou moins de temps ; à celuy-là la mort n'eſt aucunement terrible. O homme, tu as eu le droict de bourgeoiſie en cette grande cité ; que t'importe ſi tu l'as eu cinq années, ou autre eſpace de temps ? Ce que la loy donne eſt égal à tous. Qu'y a-t'il donc de fâcheux ? ſi non point un tyran ou un Juge inique, mais la meſme nature qui t'y a introduit, te renvoye hors de cette ville honneſtement ; comme lors qu'un Magiſtrat, qui avoit loüé un Comedien pour le theatre, lui donne ſon congé. Mais je n'y pas re-

repreſenté les cinq actes, je n'en ay recité que trois. C'eſt fort bien dit. Car en la vie trois actes ſont une piece complete: Il y a quelqu'un qui la borne & qui la finit; & c'eſt celuy-là meſme qui ayant eſté autresfois l'Autheur de ſa compoſition, l'eſt maintenant de ſa diſſolution. Tu n'as cauſe ny de l'une, ny de l'autre. Retire-toy dont content. Celuy qui te donne congé t'eſt propice & favorable.

FIN.